

Fracture Mentale

2. Aurelie

Delaure Andre

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

ANDRÉ DELAURÉ



AURELIE

FRACTURE MENTALE, TOME 2

AURÉLIE
Fracture mentale
Tome 2

André Delauré

Collection Noir, c'est noir
ISBN : 978-2-89717-264-0

Pour l'amour du LIRE

Collection Noir, c'est noir

Les Éditions Numeriklivres

Éditeur : Jean-François Gayrard

Directrice littéraire : Anita Berchenko

Directeur de collection : Jean-Basile Boutak

Copyright 2012.

Mathilde a profité de la chaude journée de printemps pour rester à sa fenêtre. Elle était bien moins motivée par l'envie de se détendre au soleil que par la curiosité.

Devant chez les Lanzmann, après qu'au fil du temps quatre voitures des médias locaux soient venues encombrer les trottoirs, elle a vu arriver un maître-chien de la brigade cynophile et ses deux bergers belges malinois. Il a attendu environ un quart d'heure avec ses collègues en uniforme, sur lesquels un civil paraissait avoir barre, avant que n'apparaisse le couple qui a ouvert la porte.

Tous sont entrés.

Imités par quelques badauds virulents, les journalistes, dont la plupart s'étaient rués sur les deux septuagénaires dès qu'ils les avaient aperçus, cherchaient à forcer le passage, mais trois factionnaires ont contraint les uns et les autres à patienter sur le pavé de pierre usée qui dans le quartier a quasiment le statut de monument historique.

Vingt-cinq minutes plus tard, les policiers et les chiens quittent la maison, embarquent dans leurs véhicules respectifs et s'en vont. *Il n'y avait pas de gamine avec eux.* Les pompiers parlent aux spectateurs et partent à leur tour.

Tandis que la presse se retire, des témoins échangent quelques brefs propos, puis le groupe se disloque, chacun continue à vivre sa vie. *Si la petite n'était pas chez les Lanzmann, comment se fait-il que nous ayons entendu son appel, Henri et moi ?*

Voyant approcher Mme Dubuisson, retraitée de chez Dassault Aviation, qui habite au n°6 — elle ramenait son teckel de promenade quand l'événement l'a agglutinée à l'assistance —, Mathilde la salue et la retient, intimidée par sa propre hardiesse.

— Excusez-moi de vous interpellier comme une poissonnière des Capucins 1 de naguère...

Le bec pointé en l'air, telle une oie au gavage, la dame cliquette d'un rire acidulé.

— Je parie que vous vous demandez ce qui ce passe. Notre rue est si endormie d'ordinaire.

— Je suis au courant, pour le téléphone qui sonnait chez Lanzmann. Ils ont retrouvé la gamine ?

— Pensez donc ! Le mobile était dans leur célèbre boîte à lettres !

— Je croyais qu'ils l'avaient obturée.

La dame glousse.

— Surtout pas ! Ça la défigurerait, cette merveille ! Une fois de plus, on va voir leurs bobines à la télé ! Ils adorent ça ! Ce sont des stars !

— Comment ce téléphone est-il arrivé chez eux ?

— Allez donc savoir !... Les pompiers nous ont dit que celui ou celle qui a enlevé la petite l'a sûrement jeté là pour leur faire des ennuis... À moins que ce soit Aurélie, elle-même, qui l'y ait caché.

— Les pompiers pensent ça ?

— Je l'ignore ! Mais, moi, je peux le penser, non ? Que je sache, ce n'est pas encore interdit !

— Aurélie n'était pas dans la maison...

— Et alors ? Elle n'a peut-être que transité par là !

— Elle s'en serait servie de son téléphone, au lieu de le jeter.

— Qui dit qu'elle ne l'a pas fait ?

— ... *Mais oui ! C'est ce qu'elle a fait !* Je ne peux pas croire ça des Lanzmann ! Ils ont tellement souffert dans leur jeunesse...

— Justement ! Bon nombre des criminels en série ont eu une enfance à problèmes !

Mathilde est tourneboulée. *Quelle honte de dire une chose pareille de ces braves gens !*

L'œil venimeux, la commère agite son menton par saccades.

— Vous restez trop cloîtrée, madame Radobey. Avec votre CHR qui vous cocoone, vous ne voyez plus ce qui se passe dehors. Le monde n'est pas propre, vous savez !

— Grâce à vous, je le réalise. *Langue de vipère !*

— C'est avec plaisir que je vous rends service. Entre voisins, on doit toujours s'aider. J'aime beaucoup CHR, pour ça. Votre garçon est une perle. Si j'avais eu une fille, j'aurais tout fait pour la marier avec lui et qu'il ne reste pas vieux garçon.

Elle s'esclaffe.

— *Vieille carne !* Il aurait eu une belle-mère charmante.

Mme Dubuisson se tortille d'aise.

Ne voyant aucun libérateur venir mettre fin à son cauchemar, la Belle a imaginé une stratégie pour amadouer la Bête en courroux. *S'il a apporté l'aspi et les plumeaux, c'est qu'il voulait que je fasse le ménage. Si je fais tout ça bien, peut-être qu'il zappera pour le tour de vache que je lui ai joué...* Aurélie n'a pas délibéré longtemps avant de prendre une décision. *Je m'y colle.*

En mettant l'insolite aspirateur en route, elle croit de prime abord qu'il ne fonctionne pas, car il n'émet qu'un très faible bourdonnement. Elle a tôt fait de constater que, bien au contraire, l'engin est puissant et se manie avec une prodigieuse aisance. *C'est magique, son truc !*

Il est singulier de la voir dépoussiérer, un grand sourire aux lèvres, tant l'appareil, sous sa conduite, a un comportement de jouet, tandis que retentissent, comme des cris avortés, les aigus de Klaus Nomi chantant *L'air du froid du King Arthur* d'Henry Purcell.

Bastien Martel a été soulagé de voir que « la grosse fliquasse » avait renoncé à lui « casser les burnes » pour le mettre entre les mains d'un de ses jeunes subalternes. *Son gniakoué, je vais me le bouffer comme un nem.*

Il avait tort.

Bien qu'armé d'une grande patience forgée durant deux ans au bureau des pleurs — nom donné en ces lieux au service qui accueille toutes sortes de plaignants —, le lieutenant Nguyễn Tan Phat exerce son métier avec une rigueur exemplaire.

— Il semblerait, monsieur Martel, que vous ne correspondiez pas au portrait esquissé par un témoin.

Le visage du marin s'illumine. *C'est pas vrai ! À peine assis, le dragon chinois est déjà terrassé !* Il se lève.

— Bon, alors, j'ai plus rien à faire ici !

— Je vous serais reconnaissant de bien vouloir rester assis, j'ai deux questions à vous poser.

Bastien Martel rit en se rasseyant.

— Quand c'est demandé gentiment...

— Je vous remercie... Vous avez dit avoir été chez vous, mercredi après-midi, en compagnie d'une personne dont vous avez préféré ne pas dévoiler le nom... Pour ne pas porter atteinte à son honneur, je suppose.

— Ouais... Si on veut, oui. *Qu'est-ce qu'il me bricole, celui-là ?*

— Très aimablement, dans le but de vous être utile, la demoiselle concernée a choisi de témoigner.

Martel lorgne le lieutenant.

— *Il veut me faire cracher le nom de Candice, ce mariolle ! Il me prend vraiment pour un con !* Eh ben, vous la remercieriez ! Hé, hé ! *Tu l'as dans l'os, mon mignon !*

— C'est ce que j'ai fait... Mlle Candice Auberget est captivante.

— Que... Comment vous l'avez trouvée ?

Nguyên Tan a un sourire radieux.

— En faisant mon travail. Et en le faisant bien.

— Je veux que Candice reste en dehors de cette saloperie ! Elle n'a pas plus à voir que moi dans l'enlèvement de Lili !

— Pour ma part, j'en suis convaincu... Je sais également que vous aviez raison : mercredi après-midi, vous étiez chez vous.

— Bon, alors, qu'est-ce que je fous encore ici ?!

— Gardez votre calme, monsieur Martel.

— *Faire gaffe ! Tous ces bridés font du kung-fu ou des conneries du genre !* Je reste calme, je reste calme.

Le lieutenant — qui n'a jamais mis les pieds sur un tatami — incline la tête en signe de reconnaissance.

— Vous étiez chez vous, car le studio qu'occupe Mlle Auberget est votre propriété.

— *Qu'est-ce qu'elle est allée bavasser ?* C'est elle qui vous l'a dit ?

— Oui... J'ai vérifié, naturellement.

— C'est défendu d'offrir un studio à sa copine ?

— Bien sûr que non... Vous étiez donc dans les murs qui vous appartiennent, à passer un agréable après-midi.

— C'est pas défendu non plus !

— C'est un studio où Mlle Auberget reçoit beaucoup.

— *Putain !* C'est ce qu'elle vous a dit ? Je suis pas au courant.

Le lieutenant prend une mine navrée.

— Je m'en doutais... Mais rassurez-vous, la prostitution n'est pas...

— Elle se prostitue ?!!!

Faciès consterné des deux vis-à-vis.

— Hélas... Je poursuis... La prostitution n'est pas prohibée, ce qui est réprimé, c'est le racolage et... Et Mlle Auberget ne racole pas.

— Tant mieux. *Où il veut en venir, cet enflé ?*

— Elle a donc confessé son triste moyen d'existence... C'était très touchant... Et trois de vos relations de bar ont avoué être ses clients... assidus... et satisfaits... Enchantés que vous les ayez présentés.

— Où vous voulez en venir au juste ? *Bordel de merde !*

Nguyễn Tan Phat regarde Bastien Martel, les yeux dans les yeux.

— Je crois que vous le voyez clairement.

— Vous allez dire que je suis son mac ?! C'est ça ?!

— Ah, non. Je ne me permettrais pas.

— Y a intérêt, hein !

— Je dirai que vous me rappelez M. Jourdain...

— C'est qui, ce mec ?

— Un personnage de Molière... Il était prosateur sans le savoir... de même que vous proxénète.

— *Putain ! Les enculés !* Vous avez raison ! J'en savais strictement rien ! Rien de rien !

Le policier se lève.

— Je vais noter scrupuleusement votre déclaration dans mon procès verbal afin que, quand vous allez être entendu par mes collègues de la brigade de répression du proxénétisme, ils aient bien conscience de cet état de choses qui vous porte préjudice... Au revoir, monsieur *le sale maquereau*... Martel. Ne vous mettez pas martel en tête, si j'ose dire. Je vous souhaite une bonne soirée.

Il quitte la pièce. Un gardien entre.

— HÉ ! JE SORS QUAND, MOI ?!!!

Pour le dîner, Mathilde avait composé des « assiettes de la mer » où se mêlaient élégamment les saveurs fumées ou marinées acquises par Charles-Henri, le mardi précédent, au Dauphin Bleu, poissonnerie du cours Portal où il a ses habitudes — ils lui prélèvent si aimablement les filets.

Évidemment, la conversation, tenue sur fond de Maria Callas, a eu pour objet les péripéties extraordinaires de l'après-midi.

Henri a reconnu très étrange le fait que sa mère et lui aient entendu au même moment l'appel au secours d'une enfant dont il s'est déclaré certain qu'il s'agissait sans nul doute de la disparue recherchée chez les Lanzmann.

En revanche, il ne partage pas le point de vue de Mathilde, quant à ce qu'elle a appelé « la parfaite innocence de ces gens-là ».

— Mais j'en suis convaincue, Henri. Enfin ! À leur âge ! Que veux-tu que les Lanzmann viennent faire dans cette galère ?

— Oh, tu sais, les perversions sexuelles n'ont pas d'âge.

— Henri ! Ouvre les yeux, c'est impossible... D'ailleurs, la police ne s'y est pas trompée, elle ne les a pas emmenés. Je suis persuadée que quelqu'un cherche à leur nuire, une personne qui doit les connaître. Ça me fait tout drôle de penser que c'est peut-être un voisin.

— *Attention !* Qu'est-ce qui te fait dire ça ?

— L'appel de la gosse... Pour que tu l'aies entendue et moi aussi, il faut qu'elle ait été toute proche.

— Pas forcément. Ces ondes de téléphone sont comparables à celles que reçoit un poste de radio. Elles ont une longue portée. Tu sais, aujourd'hui, on peut organiser sur une même ligne des conférences entre plusieurs interlocuteurs très éloignés. Je suppose que, pour une raison que j'ignore, une connexion de ce genre a dû s'établir entre nos trois appareils.

— Mais cela ne se peut pas, puisque celui d'Aurélié était dans la boîte à lettres des Lanzmann.

— *Il faut qu'elle change rapidement de sujet de réflexion...* La seule certitude que tu as, c'est qu'il y était plus de deux heures après son appel au secours. Rien ne te prouve qu'il y ait été pendant. *Je n'aurais pas dû formuler ça de la sorte.*

— Pourquoi me dis-tu cette ânerie ? Je me doute bien qu'Aurélié n'était pas dans la boîte à lettres ! Que cherches-tu à me prouver ?

— Moi ? Rien. *Elle devient trop curieuse.*

— Bon sang ! *Quand il écarquille ses yeux, de gros qu'ils sont, ils deviennent énormes !* Tu persistes à penser que j'ai tort de croire les Lanzmann innocents ?

Charly plisse le front.

— J'en ai peur... Ce serait très astucieux de leur part de disposer cet appareil de manière qu'il soit trouvé chez eux, à la vue de tous...

— Un trompe-l'œil pour les dédouaner ?

— Tine aurait dit « un trompe couillons ».

— Je préfère quand tu puises tes citations chez les Latins ou les Grecs, plutôt que chez une marchande à la charrette. Comment auraient-ils pu faire ? Leur maison était vide, ils n'étaient pas là.

— Ils peuvent très bien être revenus et repartis durant les nuits. *J'ai répondu trop vite.*

— Mais non ! Ça ne cadre pas ! Réfléchis !... L'appel d'Aurélien n'avait aucune raison de nous parvenir ici, si elle était au Cap Ferret, ou Dieu sait où, et son téléphone, déposé une nuit précédente par les Lanzmann, en haut de notre rue !

— *Qui veut trop prouver ne prouve rien. Tu as raison. Pourquoi je m'acharne à vouloir compromettre ces deux vieillards ?* Je ferais un piètre policier.

Mathilde rit.

— J'en ai bien l'impression ! Il vaut mieux que tu te cantonnes à tes merveilleux bricolages.

— *Bricolages ! Elle n'a toujours vu en moi qu'un bricoleur !* J'en ai justement un à terminer à l'atelier.

Il se lève, avec un pâle sourire. Elle gémit.

— Oh nooon...

— Si. Une carte mère qui fera des miracles. Je dois la livrer demain.

— Et mon dessert ! J'ai fait un Bavarois noix de coco et chocolat.

Il ne la voit pas se désespérer, il est déjà parti vers le palier.

— Garde-m'en une part sur la table, je la mangerai en remontant.

— Tu recommences à trop travailler, Henri ! Je déteste ces périodes !

Sourd à sa plainte, il dévale les marches, le pied extraordinairement léger, eu égard à sa corpulence et ses jambes courtes.

Dans le vestibule, il ramasse un sac écologique en fécule de maïs et manœuvre bruyamment le sas du local professionnel, avant de sortir par la porte ouvrant sur l'escalier du sous-sol maniée en grand silence.

Descendant vers l'oubliette dont il a fait son royaume, il retire de sa poche une télécommande miniature.

1 « Capucins : Quartier des halles de Bordeaux. Haut lieu du parler local par excellence avec ses dernières fortes en gueule. » Guy Suire, *Le Parler Bordelais*, Rivages, 1988.

II

Il va me tuer !!! En voyant apparaître Charly, environné d'une chevauchée de Walkyries tournoyantes, Aurélie, pétrifiée, affiche tous les stigmates de la terreur.

Mais, à son grand soulagement, sa ruse ménagère lui semble porter ses fruits : le geôlier agit comme si elle ne l'avait jamais offensé.

— As-tu dîné, Désirée ?

— Oui.

— Oui, qui ? Civilité...

— Oui, Maître.

Charly se rend à la cuisine pour y inspecter la poubelle sous l'évier.

Les emballages alimentaires, la vaisselle, les couverts jetables qu'il y trouve le satisfont. Il remarque avec un plaisir visible l'aspirateur et les plumeaux disposés dans une niche vacante sous le plan de travail en large partie inutilisé, puisque l'unique besogne culinaire consiste à ouvrir des boîtes portions et à les passer au four.

— Tout est débarrassé, rangé, propre... Félicitations.

— J'ai fait pareil pour les frin... les... les vêtements.

— Les as-tu essayés ?

— Oui... Oui, Maître.

— Te vont-ils ?

— Très bien. Ils sont tocards !

— Tu aurais dû te changer.

— Je... Je n'y ai pas pensé... Je le ferai demain.

— C'est très bien. Je t'avais dit que tu verrais ta maman, tu vas la voir.

— On s'en va ?!

Le visage d'Aurélie s'est ensoleillé d'allégresse et d'espérance.

— Reformule ta question en bon français et avec déférence.

— *Il me gonfle ! Comment on dit ? Va s'en on ? Va z'y t'on ? Va-t-on ?*
Allons-nous y aller ?... Maître ?

Tout en approchant du téléviseur, Charly plonge une main dans le sac écologique, sa voix aiguë persifle sans se départir de sa tonalité monocorde.

— Sois moderne. De nos jours, il n'est plus besoin de se déplacer pour voir les gens, Désirée. À ton âge, il est impératif de vivre avec ton temps.

Il a sorti le caméscope et le connecte.

— *Oh, nooon ! L'ignoble ! C'est pas ça que vous avez dit !*

Il se bouche une oreille.

— Je n'entends pas cette langue. Regarde.

Il allume le récepteur.

— Vous vous moquez de moi ! C'est pas voir maman, ça ! C'est voir une vidéo !

— Regarde. Elle n'a pas l'air de s'en faire.

L'enfant est déchirée entre deux tentations : s'opposer en refusant de céder au mystificateur ou s'émouvoir du reflet de l'être cher auquel il l'a arrachée. Sale con ! Sale con ! Sale con !

— Regarde... Si tu veux mon avis, tu ne lui manques pas beaucoup.

Il ment ! Il ment ! Je suis sûre qu'il ment ! L'amour l'emporte sur la haine, Aurélie glisse un œil vers l'image muette.

Mireille arrose les fleurs qui décorent la terrasse du pavillon familial : un pied de cistes roses, deux longues jardinières de primevères au jaune délicat, un camélia rouge sang...

Elle délaisse vivement l'arrosoir et retire un téléphone mobile de sa poche. Elle converse un instant... Puis a un infime sourire.

— Tu vois, ton absence ne l'empêche pas de rire...

La séquence s'interrompt net.

Une quadragénaire rondelette à l'air énergique, habillée avec une originalité approchant l'extravagance, sonne à l'interphone du portail. Sa copine Régine ! Elle y parle. Les vantaux s'écartent. Elle entre. Je la vomis, cette nana ! Mireille apparaît sur le seuil de sa maison, manifestement heureuse d'accueillir l'arrivante. Une dingue de soldes. Toujours à parler gym, régime, diététique... Elle me gonfle !

— ... Pas plus qu'elle ne la prive de recevoir des amies qui la mettent en joie.

Les deux femmes tombent dans les bras l'une de l'autre.

Tandis qu'à Glassland pétille le célesta et danse la *Fée Dragée* du *Casse-Noisette* de Tchaïkovski, le *Popeye 33* est à l'appareillage.

— Et tu vas pouvoir constater que ton père se passe aisément, lui aussi, de ta précieuse personne.

Bien cadré, maître à bord, Daniel manipule le joystick.

Son second lui répond au radio-téléphone.

Grâce au montage, seul Daniel rit.

— Ta disparition le met plutôt en joie.

Chaque équipier, à quai ou sur le pont, œuvre efficacement à la tâche commune. Le remorqueur quitte le môle et remonte l'estuaire.

— Si tu veux mon avis, cet homme-là n'a dans sa vie d'espace disponible que pour son bateau. Toi, tu n'y as aucune place.

Parc Labiche, parmi les tilleuls chétifs du square, sur l'herbe râpée, la terre graveleuse ou les bancs de béton, douze à quinze garçons et filles d'âges divers parlent, chahutent ou malmènent leur sempiternel ballon de football usé.

— Crois-moi, tu n'en as pas davantage, dans la vie de ceux et celles-là... C'est ton petit ami, l'arabe, là, non ?

Hilare, Abdelaziz dribble adroitement un adversaire plus âgé qui s'acharne en vain à essayer de récupérer la balle.

Le voyant faire, avec tant de fougue, tant de plaisir, Aurélie a les larmes qui lui sont venues aux yeux. Ils vivent tous comme si j'existais pas, c'est clair.

— Mes parents, ils ont répondu pour la rançon ?

— *L'ablette est bien ferrée.* Non, hélas.

— Papa avait dit qu'il ne paierait jamais. Il préfère son bateau !

— Je t'apprendrai pire...

— Quoi ?... Dites !

Charly éteint le caméscope.

— Non. Pas ce soir. Je ne veux pas t'accabler. Ceux dont tu croyais qu'ils t'aimaient se moquent éperdument de ton destin, Désirée... Heureusement pour toi, moi, je m'en soucie...

— Je vous crois pas ! C'est vous qui m'avez enlevée ! Pour gagner de l'argent ! Comme si j'étais une marchandise !

Les larmes coulent sur ses joues enfiévrées.

— Je t'ai dit que je t'en dirai plus...

— Mais dites-le ! À quoi ça sert de me faire attendre ?

— Connais-tu un grand écrivain qui s'appelle Pierre Corneille ?

— Non ! Il est sûrement mort, lui aussi, comme ceux qui ont fait la musique qui me gave !

— Il a écrit : « Le temps est un maître, il règle bien des choses. » Je te donnerai le fin mot de ta propre histoire, en temps voulu...

— Voulé par qui ?

— Par moi... Moi, je suis là... Tes parents, tes amis ont déjà tourné la page sur laquelle sont écrits ton nom, ton futur, ta destinée... L'expérience que j'ai de la vie m'autorise à te donner un sujet de réflexion dont j'espère qu'il va occuper tes pensées dans les heures et les jours à venir... Un père et une mère qui aiment leur enfant conjuguent leurs forces, ils restent à ses côtés, ils ne se séparent pas avant de lui avoir fourni les moyens de voler de ses propres ailes... Transmettre la vie est à la portée de tous les animaux, aimer reste le monopole, le privilège de l'être humain. Et la preuve de cet amour doit s'apporter, à chaque instant de cette vie qu'il a donnée, par une présence indéfectible. Mettre un enfant au monde, ce n'est pas signer un contrat de travail ou un contrat de location, ce n'est pas un engagement résiliable pour convenance personnelle... Aimer n'est pas une occupation à temps partiel... Moi, je t'aime, Désirée... Je ne te négligerai jamais... Pas un jour. Pas une heure.

Il a avancé la main pour lui caresser la joue... Elle ne se dérobe pas.

Depuis la fin précipitée du dîner, Mathilde est tarabustée par un flot de questions. Pourquoi recommence-t-il à accepter des commandes qui le font travailler aussi tard ? Pourquoi juge-t-il si odieusement les Lanzmann ? Il est vrai que Mme Dubuisson pense comme lui... Cela ne saurait être une référence incontestable... Même si bon nombre des badauds qui se régalaient du spectacle vont sans nul doute partager leur point de vue ; vieil antisémitisme, pas mort !... Mais Henri n'a jamais été antisémite ! Que lui arrive-t-il ? Pourquoi croit-il si fort à la culpabilité des Lanzmann ? Jusqu'à se lancer dans une démonstration incohérente à propos du téléphone baladeur... Comment cet appel de la petite est-il arrivé dans nos oreilles ?... Je ne comprends rien à cette histoire de portable. Comment a-t-il atterri là où il a été trouvé ?... Henri...

— Oh, non !...

Elle secoue la tête, tel un cheval qui refuse le mors. Je ne peux pas me fourrer une idée semblable dans la cervelle !... Son visage s'est creusé. L'œil bleu a perdu sa lumière. C'est vrai que la voix avait l'air si proche de lui... La ligne a été coupée comme s'il raccrochait. Il dit que ça a fait pareil de mon côté, mais je sais bien que, moi, je n'ai pas raccroché ; lui, je peux toujours avoir un doute... Non ! Non ! Je déraisonne !... Boîte aux lettres. Acte commis par un voisin. Détourner les soupçons. Accuser autrui. Charger Robert

Lanzmann. Appel au secours de l'enfant... Tout concorderait...Sa bouche s'est desséchée. Ses traits ravlinés ne sont que refus. Non ! La personnalité d'Henri n'est pas celle de ce genre de monstre ! Je suis folle de penser une chose pareille !... Cette idée va me hanter. Il faut que je la chasse, que j'acquière une certitude... Si c'était lui, à l'instant même, il serait avec la petite ; pour balayer définitivement la suspicion absurde, je dois aller le trouver à l'atelier... Je lui raconterai ma folie, sur le ton de la plaisanterie. Elle le fera rire. Il a le sens de l'humour. Il m'aime, il me pardonnera.

Elle a fait pirouetter son fauteuil, enjouée par l'initiative devant lui permettre d'exterminer l'insoutenable soupçon.

Arrivée sur le palier, elle actionne la commande électronique qui abaisse la plate-forme élévatrice électrique rabattable sur laquelle elle vient caler son véhicule.

Par un doux glissement d'une extrême fluidité, la mécanique parfaite l'amène au pied de l'escalier. Un monstre serait-il capable de fabriquer pour sa mère un appareil aussi subtil ? Son sourire répond à sa propre interrogation.

Elle a tât fait de traverser le vestibule pour venir ouvrir la porte coulissante donnant accès à l'atelier entrepôt. Ici aussi, les galets bien graissés rendent excellemment le service attendu d'eux.

Impatiente de conjurer le mauvais esprit qui la hante, Mathilde arbore une face radieuse en faisant glisser sans effort le lourd acier croissilloné.

— Coucou ! C'est moi, mon grand !

Le local est plongé dans le noir. Oh ! Mon Dieu ! Il m'a menti. La partie haute de son corps, celle qui éprouve encore des sensations, est parcourue de grésillements venant inonder et glacer la paume de ses mains. À nouveau, sa bouche est un Sahel. Le camion et la voiture sont là... Soit il est parti à pied, soit il est à la cave... Il a eu bricolé à la cave... Oui ! C'est ça ! Il a dû avoir besoin d'outils particuliers ! Il est à la cave !

En un tournemain, le fauteuil fait volte-face. Sans perdre de temps à refermer, Mathilde se propulse jusqu'à la porte voisine qu'elle entrebâille à peine, car celle-ci, pivotant sur des gonds, vient buter contre les « jambes à roulettes ». L'escalier est éclairé ! Il est au sous-sol ! Cette pensée pacifie ses traits ; elle optimise résolument, repoussant toute objection alarmiste. Néanmoins, ce qu'elle ne fait qu'entrevoir en bas des marches, sans pouvoir s'en approcher, la plonge dans une profonde perplexité. Qu'est que c'est que ce mur ? Il n'y était pas autrefois... Et, à nouveau, une porte en fer... À quoi sert-elle ?... Il m'a eu dit qu'il assainissait et isolait la cave contre l'humidité, mais il n'a jamais parlé de cette construction.

— Henri ! Tu es en bas ?

Elle attend une réponse, sans trop savoir si elle doit la souhaiter. S'il est

en bas et s'il s'y enferme de la sorte... Auréli... Oh ! Mon Dieu, je n'ose pas... Oh ! Arrête ! Tu invoques Dieu, alors que tu n'y as jamais cru !... Peut-être qu'il effectue un travail bruyant et qu'il se calfeutre là pour ne pas me déranger... Oui, c'est ça, réaliser une carte mère doit être un travail bruyant, et l'isolation qu'il a posée doit être parfaite, comme tout ce qu'il entreprend... Je vais lui téléphoner.

Elle sort son portable de la poche.

Charly filme Aurélie en pleurs et enregistre la faible voix plaintive qui sort de ses lèvres tremblantes ; il lui a affirmé qu'il transmettrait son message à ses parents.

— Papa, je sais que tu veux pas payer... mais le monsieur qui m'a enlevée, il est plus fort que les policiers que tu as sûrement prévenus... Donne-lui l'argent qu'il demande, il en a besoin pour ses affaires... Il me libérera, dès qu'il l'aura... Il ne me fera pas de mal. Il est gentil avec moi... Tu entends, il me passe de la belle musique...

Une mélodie de portable fige la scène : l'actrice perd l'inspiration, le cadreur suspend la prise de vue.

Charly retire le téléphone de sa veste et consulte l'écran. Maman. Qu'est-ce qu'elle veut encore ?

Peut-être que c'est papa ! En s'essuyant les yeux du revers de la main, Aurélie ne perd pas un geste de son kidnappeur.

Il hésite. Si je prends la communication, la petite chipie est capable de se remettre à appeler au secours.

Elle lui sourit, cherchant à paraître la plus rassurante possible. S'il répond, je dois juste hurler mon nom, les journaux ont dû le publier.

L'adversaire se tâte. Si je ne décroche pas, elle va se demander ce qui se passe... Je ne peux pas courir le risque d'une nouvelle bavure... Je pourrai toujours prétendre que je n'étais pas disponible. Il bascule l'appel vers la messagerie et rempoche le module.

La captive s'attriste.

— Ce n'était pas mon père, pour la rançon ?

— Bien sûr que non. Il a bien d'autres choses à penser... C'était un créancier à qui je dois beaucoup d'argent... Tu connais mon point de vue, je considère que mon Éluée n'a pas à partager ce genre de souci... Je le rappellerai.

L'inquiétude ronge Mathilde. Comment se fait-il que je n'ai pas entendu la sonnerie de son téléphone ?... Mais, je suis sotte ! Si je n'entends pas ses outils bruyants, il n'y a pas de raison que j'entende le malheureux grelot d'un portable ! Le mur et la porte doivent être très épais... Ou alors, il

n'est pas dans la maison... Dans ce cas, où est-il allé ? Il ne part jamais sans me prévenir... Pourquoi l'escalier est-il éclairé, s'il n'est pas en bas ?... Il est possible qu'il ait oublié d'éteindre et que l'ampoule soit allumée depuis des semaines... ou plus ! Je ne me rappelle même pas quand il m'a dit être allé à la cave pour la dernière fois. Je crois que ça remonte à quatre ou cinq ans.

Un bruit qu'elle ne parvient pas à identifier la fait sursauter. Il vient d'en bas. Le petit entrebâillement, que Mathilde n'a pas pris la peine d'élargir tant elle est préoccupée, lui permet d'entendre, assourdi par la porte de fer, *La Marche turque* du jeune Mozart et la voix aiguë de son cher Henri tout juste audible, mais elle a l'ouïe fine.

— N'oublie pas, à 22 heures, extinction des feux.

— Je n'oublie pas.

Oh, mon Dieu ! Le sang de Mathilde s'est glacé.

— Bonne soirée, Désirée.

— Si vous voulez que je passe une bonne soirée, arrêtez la musique, elle massacre les films que vous m'avez apportés... S'il vous plaît... Maître.

— Ce que tu dis n'est pas illogique. Je vais l'éteindre.

Ce n'est pas possible ! Alors que montent d'autres infimes bruissements indistincts, paniquée, Mathilde clôt la porte de l'enfer. Elle détaille, fermant l'atelier au passage. C'est totalement impossible ! J'ai des hallucinations auditives ! Elle n'a jamais autant apprécié que l'élévateur puisse la ramener à l'étage en l'absence de vibrations ou grincements. Je perds la raison ! Je redoute que cette fille soit en bas, c'est pour ça que je l'entends ! C'est de l'autosuggestion !

Son sac écologique à la main, Charly s'introduit sans bruit dans le vestibule et passe de la même manière au local professionnel d'où il rappelle sa mère.

Le cœur battant la chamade, Mathilde répond depuis la véranda. Je voudrais être folle, avoir imaginé tout cela !

Sa détresse redouble quand du mensonge naît une vérité indéniable.

— Je te prie de m'excuser de ne pas avoir pris ton appel, j'effectuais une opération délicate qui ne tolérait pas que je m'interrompe.

— Où étais-tu ?

— À l'atelier... Où veux-tu que j'aie été ? Que voulais-tu ?

Hébétée, Mathilde demeure muette, le regard vide.

— Maman ?... Tu m'entends ?... Qu'est-ce qui se passe ? Tu as un problème ?

— Oh, oui, j'ai un problème... Toi aussi, tu en as un, mon pauvre garçon... Je... Je voulais simplement te souhaiter une bonne nuit... Je me sens lasse... Je vais me coucher.

Sa voix est rauque, presque incompréhensible.

— Repose-toi bien, maman. Je viendrai te border quand je monterai. Je n'en ai plus pour très longtemps. Je te fais de gros bisous.

Il couvre le micro de baisers.

Mathilde éteint son portable.

À l'étage en dessous, étonné, Charly lorgne le Motorola d'un œil torve. D'ordinaire, elle dit « moi aussi » et elle fait comme moi... Ce n'est pas son genre d'aller au lit si tôt. J'espère qu'elle n'est pas malade... Musique... Songeur, il se connecte au PC Fujitsu qui, depuis sa Cité Interdite, pilote la sonorisation de Glassland... Il met fin au programme. Une parole donnée doit être respectée.

Quand *Boléro*, de Maurice Ravel, s'est interrompu subitement, Aurélie a eu du mal à y croire. Ça sera plus fort que lui, il va relancer sa daube d'ici cinq minutes. Mais les minutes ont passé et aucun son n'est revenu. Il a tenu parole. Pourtant, l'effet de ce profond silence est si insolite qu'elle a l'impression d'entendre dans sa tête une cacophonie de notes assourdies émises par des instruments de toutes natures.

C'est dans cette confusion harmonique qu'en faisant pipi, elle se remémore l'engagement pris par Charly. Il a dit qu'il m'apprendrait pire sur papa... Je l'ai vu mentir à plusieurs reprises... Qu'est-ce qu'il va aller inventer... En tout cas, on peut pas dire que les flics, ils se bougent beaucoup.

— Hé hooo ! Pfoufff, sans la zik, c'est encore plus sinistre.

Elle s'essuie et tire la chasse.

En farfouillant dans le coffret aux DVD, elle remarque *Peau d'âne*, de Jacques Demy. Ah ! Celui-là est en couleurs ! Il a pas dû faire attention ! Elle lit le verso. 1970 ! C'est quand même pas du tout neuf ! Une histoire de princesse qui veut pas se marier avec son père... Un truc de pédophile. Il se sent concerné, ce barge. Elle ouvre le boîtier et extrait le disque. Avant de l'insérer dans le lecteur du téléviseur, elle jette un coup d'œil sur la gravure et a la surprise de découvrir un texto rédigé au feutre noir d'une écriture malhabile.

« Je mapel Kèvin Rouquier. Le mètre mapel Dèsirè. Papa è Maman mon vendu a lui pour kil me tu pandan leur divorce. C un tueur. Il a u pitié. Je ve plus vivre avec lui. Il è fou. Je l'è mordu. Il a criè. Il a dit ki va mamenè promenè. Je vè è c yè 2 mècha P. »

Je me rappelle la disparition de Kévin. C'était il y a deux ans, deux ans et demi. Un tocsin dans la poitrine, Aurélie ouvre les boîtiers à une vitesse vertigineuse, à la recherche de messages... Ses parents étaient en train de divorcer. Ils habitaient du côté de Périgueux... Il était plus petit que moi. Ça devait être à lui, les fringues de la commode... Où il est passé ? S'il avait réussi à s'échapper, le monde entier l'aurait su, comme pour Natacha... C'est dégueulasse que ses parents l'aient vendu... Bille de clown serait un tueur à gages... Rien. Tous les autres DVD sont vierges. Elle se frictionne les épaules. Fait froid. Comment on monte le chauffage dans son cirque ?

— Hé ! Montez le chauffage !

Elle commence à replacer les DVD dans leurs emballages. C'est vrai que dans Ça, de Stephen King, la chose monstrueuse qui enlève et assassine les enfants prend la forme d'un clown... C'était quoi, cette promenade ?... Maman et papa, eux aussi, ils ont divorcé... Vendue... Peux pas croire... Une fois, maman a dit « s'y avait pas Lili, je te promets que... » ; elle a pas dit que quoi, quand elle m'a vue... Elle m'a souvent dit que c'était dur avec moi... Papa, lui, que je sois là ou pas là, je crois bien qu'il s'en fout. Les week-ends où il me garde, c'est ses copines qui jouent avec moi... C'est vrai qu'elles sont plus proches de mon âge que du sien... Dans le fond, c'est une corvée pour lui, quand je suis là. Sans moi, il pourrait faire l'amour tranquille avec ses pouffes... Il a raison, Bille de clown, les parents qui aiment leur enfant, ils divorcent pas, ils assument jusqu'à ce qu'il soit indépendant. Depuis la séparation de papa et maman, la vie de famille ressemble plus à rien. Est-ce qu'ils se sont aimés un jour, j'en sais rien. Je les ai toujours vus se foutre des vents... Et, après, quand ils ont été séparés, combien de fois, ils se sont engueulés pour ma garde ! Ils discutaient, comme si j'étais un animal ou un meuble... Au fait ! Je me rappelle, je croyais que c'était papa, mais non, c'est maman qui a fait venir Bille de clown à la maison. Elle trouvait que l'été le garage était trop chaud et trop froid l'hiver. C'est une copine de gym à elle qui avait déjà employé ce type au black... Je sais plus le nom de cette femme, mais je me rappelle que son fils s'était tué à moto... Tueur... Peut-être que... Me liquider... Oh noon... Je peux pas croire ça.

Dans son lit depuis deux heures, Mathilde ne parvient pas à dormir.

Comme il l'avait dit, Henri est venu lui souhaiter une bonne nuit et l'embrasser. Après quoi, très serein, il est allé à la cuisine déguster la part du délicieux Bavarois noix de coco et chocolat qu'elle lui avait mis de côté.

Le secret, qui s'est enfoui en elle et qu'elle se reproche à présent d'être allée débusquer, la dévore d'un feu dont elle est convaincue qu'il touche aux frontières de l'éternité. *Que doit faire une mère, quand elle sait ce que je sais ? Je ne peux pas livrer mon propre fils à la police, il est mon bâton de vieillesse. Combien de fois l'ai-je présenté ainsi ? J'ai tellement cru en lui.*

Elle soupire, portant la main à son front, se masquant le visage, triturant sa face comme si elle voulait en extraire un suc vénéneux, un poison. *Je ne parviens pas à imaginer la réalité de ce que j'ai entendu. Je voudrais me réveiller, que ce ne soit qu'un cauchemar... Je pourrais essayer de libérer la petite. Mais comment ? Je parviendrai, à la rigueur, à me traîner sur les fesses jusqu'en bas des marches, mais la porte doit avoir une télécommande, il est fou de tous ces gadgets... « Il est fou de tous ces gadgets », il est fou tout court, oui ! Il n'y a qu'un être privé de raison pour accomplir de tels actes... Il faudrait qu'il suive un traitement. C'est un garçon intelligent, il en comprendrait la nécessité... Un psychiatre pourrait faire atténuer sa condamnation... Je ne me relèverai jamais de cette honte... En supposant que je parvienne à ouvrir la porte, si je fais partir la gamine, elle amènera la police ici... Quand je pense qu'il a le toupet d'accuser les Lanzmann ! Infâme ! Elle gémit, secouant la tête, rejetant l'abjection, cherchant à pleurer, n'y parvenant pas ; trop de souffrances passées ont tari la source. Si la police l'arrête, ce sera le bouleversement total de ma vie. J'ai tout fait pour que, malgré mes misères, elle redevienne agréable après la mort de Charles, et j'en arrive à cette catastrophe... Il doit bien rire, Charles, dans sa tombe. Il m'avait prédit les pires calamités quand j'avais parlé d'adopter... Quand je pense à tout le mal que je me suis donné pour que cet enfant devienne le mien... Je le savais original, mais je n'aurais jamais cru ça de lui... Si j'étais croyante, je dirais qu'un démon a pris possession de son corps, que ce n'est plus l'âme d'Henri qui habite sa chair, un démon le poussant à commettre un acte abject... Venu me border. Baiser. Et pourtant, c'est bel et bien Henri qui est venu me souhaiter une bonne nuit... Je ne veux pas le perdre... Dans les deux sens de l'expression : je ne veux ni qu'il soit condamné, ni me trouver privée de sa présence... Je dois me taire... Aurélie... La pauvre petite... Donner du temps au temps... Mitterrand... Excellent stratège politicien... Réfléchir... Te rends-tu compte ?! Dès cette seconde, tu deviens complice !... Elle grimace comme si sa bouche s'emplissait de fiel. Être mère m'enferme dans ce choix : devenir complice ou dénonciatrice... Henri ne tuera pas. Il souffre d'un désir d'enfant, qui ne peut aboutir à cause de moi qui l'empêche de trouver une compagne. Je suis sûre qu'il chouchoute cette gosse, il est si gentil, si affectueux. Il ne lui fera aucun mal. Il est incapable de faire mal à qui que ce soit, et qui plus est à un enfant !... Pourquoi cette fille l'appelle-t-elle Maître ? Ce n'est pas lui qui lui a demandé ça, il n'est maître en rien. Pas même de son comportement, la preuve... Elle fait comme si elle était à l'école... Quoiqu'il soit peu certain que, de nos jours, les élèves appellent leur instituteur Maître... Et, lui a dit qu'elle était désirée ; à moins que j'ai mal entendu, il parlait si bas et le son était si étouffé... J'espère qu'il ne parlait pas de désir amoureux, il ne manquerait plus que ça... Elle soupire bruyamment... Qu'est-ce que ça changerait ? Sa faute est monumentale, quelle que soit sa motivation... Qui peut me dire quoi faire ?... Il faut que je réfléchisse avant de prendre une décision. On n'est pas à un ou deux jours*

près... Tu devrais avoir honte de réagir ainsi ! Pour cette enfant, chaque minute qui passe doit être un supplice... Pédophilie... Oh non ! C'est ignoble de penser ça ! Henri est incapable d'un tel acte !... Aveugle ! Pourquoi veux-je me cacher sa monstruosité ?... Le viol rajouterait le crime au crime... Je ne me relèverai jamais d'un pareil déshonneur... Je suis une mère. Un jury me comprendra. Je me cache cette horreur parce que je suis sa mère... Non, il n'est pas mon sang, il n'est pas ma chair... C'est ma faute, il est comme moi, je voulais tellement un enfant... J'ai tant fait pour l'avoir... Il est comme moi. Il a forcé le destin pour avoir cet enfant.

III

Samedi matin, après un petit-déjeuner bâclé, suite à la défaillance de Mathilde qui est restée au lit, Charles-Henri reçoit quelques clients à l'atelier pour livrer divers travaux et enregistrer trois commandes.

Sur le coup de 13 heures, en montant déjeuner, il est accablé de voir que rien n'a été préparé. Mathilde, claquemurée dans sa chambre, se dit fatiguée et sans appétit. *Elle a vraiment mauvaise mine.*

— Tu trouveras de quoi manger sur les clayettes du réfrigérateur.

Il reste déboussolé ; la déclaration est si inattendue.

— *Depuis la mort de papa, je ne l'ai jamais vue ainsi.* Peut-être qu'il vaudrait mieux appeler le docteur Bastagnet...

— Il ne pourra pas grand-chose pour moi... Ça se passe au fin fond de la tête... Comme tes coups d'aiguilles, pour lesquels il ne peut rien. *Il me ment, ce sont les idées folles qui le harcèlent !* Tu vois de quoi je parle ?

— Oui. *Quelle voix bizarre.*

Henri n'insiste pas.

Un peu après 15 heures, Mireille Maucoudier a beaucoup apprécié que la capitaine Katy Frontenac ait pris sur son temps de repos pour venir lui donner des nouvelles de l'enquête, qui piétine, malheureusement.

— Et le chef mécanicien de mon mari ?

— Il va être présenté au procureur, pour proxénétisme...

— Oh, non, ne me dites pas que Lili pourrait avoir été livrée à un réseau de traite de femmes ou d'enfants !

— Je ne le crois pas. Bastien Martel pratique à l'échelon artisanal, si j'ose dire. Il vit en partie des charmes d'une jeune femme qu'il loge. Je le pense étranger à la disparition d'Aurélie.

— Vous avez du neuf sur ce couple des Chartrons ? Hier soir, je les ai vus au journal de TV7, quand ils ont ouvert leur maison pour le téléphone de Lili...

— Nous sommes convaincus qu'il a été placé là dans le but de nous égarer. Il ne porte pas d'empreintes. Si Aurélie l'avait caché elle-même, elle se serait bien gardée de les effacer. Par ailleurs, mercredi, de 13 à 20 heures, ce couple, dont nous avons demandé à la presse de ne publier ni le nom ni

l'adresse pour ne pas susciter des réactions préjudiciables à l'enquête, participait à un tournoi de bridge au Cap Ferret. Les chiens de la brigade cynophile n'ont marqué aucune trace de passage d'Aurélie dans leur maison.

— Ça donne quelque chose, les listes que vous nous avez demandées aux uns et aux autres ?

— On les dépiaute. De nombreux collègues travaillent dessus. Si vous ou M. Maucoudier vous rappelez avoir oublié un nom, n'hésitez pas.

— *David.* Puis-je vous offrir un thé ?

— *Elle a une confidence à faire.* Avec plaisir.

Elles passent à la cuisine où Mireille met à infuser les feuilles de Darjeeling dans une délicate théière japonaise.

— Un cadeau de mon ex, du temps où il naviguait au long cours.

— Magnifique.

— Ça vous dirait de le prendre sur la terrasse ?

— J'étais en train d'y penser.

Cinq minutes plus tard, après avoir échangé des points de vue à propos de la saveur de diverses variétés — Chine, Ceylan, Indes, vert torréfié juste après la cueillette, noir fermenté en tas avant d'être séché et torréfié longuement, fumé, parfumé au jasmin ou à la bergamote —, alors qu'elles disposent les pièces du service sur la table en teck, Katy se remémore une anecdote.

— Quand j'étais enfant, je croyais que la bergamote était une sorte de petite souris !

Mireille grimace.

— Oh, quelle horreur !

— Je vous assure ! En apprenant que ma mère venait de préparer un thé à la bergamote, j'ai été dégoutée et scandalisée ! Pour rire à mes dépens, mon père a prétendu avoir lui-même piégé l'animal !

— C'est du sadisme !

— Je n'ai jamais voulu goûter ! Même quand ma grand-mère m'a appris la vérité ; j'ai refusé de la croire. Il a fallu que mon grand-père aille dénicher une gravure de cette espèce de citron, dans une des vénérées reliures de son imposante bibliothèque, pour que je consente à me mouiller les lèvres. Depuis, j'en raffole. Mais j'en veux toujours énormément à mon père !

Elle a un rire charmant.

Le sourire a fleuri sur les lèvres de Mireille.

— Vous me faites du bien. Je n'attendais pas cela, venant d'une... *Je suis maladroite !*

Elle cherche un mot réparateur. Katy l'aide, très détendue.

— D'une flic ? Il y a très peu de gens qui s'y font... Mes collègues ont beaucoup de mal... Mes parents, eux, ne s'en sont toujours pas remis... Moi, ça va.

Elles rient et boivent.

— Quel nom avez-vous omis ?

Mireille est stupéfaite. *Comment elle sait ?* Après cinq ou six secondes de flottement, elle se ressaisit.

— Quand vous avez évoqué la possibilité de compléter ma liste, je n'ai pas repoussé cette idée... C'est ça qui m'a trahie ?

— Vous m'avez offert du thé, vous ouvriez une porte... Comment s'appelait-il ?

— Qui donc ?

Les deux femmes se regardent, les yeux dans les yeux, émues. Katy semble tenter de déchiffrer l'écriture altérée d'un manuscrit ancien.

— Cet homme... proche... très proche... à un moment de votre vie... à présent... éloigné... dont... par pudeur, peut-être... par souci de l'épargner, certainement... parce que vous êtes convaincue de son innocence... vous n'avez pas mentionné le nom.

Mireille a un sourire triste.

— Nous avons entretenu une liaison pendant près d'un an... Il était marié, il l'est toujours... J'ai engagé une procédure de divorce. Il m'a dit qu'il faisait la même chose... Il mentait.

— Sa femme était-elle au courant ?

— Je pense que oui, mais je n'ai pas de certitude.

— Vous l'avez connu dans le monde du travail ?

— Je préfère ne pas en parler... Je vous assure qu'il est totalement étranger à l'événement.

— Lui avez-vous posé la question ?

— C'est inutile. Je le connais.

— A-t-il compati à votre chagrin ?

— Je ne l'ai pas informé.

— *Donc, ils ne travaillent pas ensemble.* Il l'a été par les médias

nationaux, obligatoirement... Il ne s'est pas manifesté ?

— Non.

Elle s'est attristée. Katy n'a pas lâché ses yeux.

— *Ou ils se sont quittés très fâchés, ou il craint des suites fâcheuses.* A-t-il, un jour ou l'autre, évoqué la jalousie de sa femme ?

— Souvent, oui.

— Une jalousie qui pourrait déboucher sur une rancune criminelle ?

Oh, non ! Mireille, frappée de mutisme, dévisage la policière.

Au cours de l'après-midi, Charly et sa C3 sont passés plusieurs fois allée de Bretagne où stationnent bien plus de voitures qu'en semaine. Quand il a vu le coupé sport Mercedes rouge garé devant le portail du 24, il s'est dit qu'il pouvait avoir à récupérer des images intéressantes.

Dissimulé par la haie de fusains masquant le transformateur du Parc Labiche, il n'a pas raté une seconde de ce qu'il a appelé la séquence *Tea for two* que la focale longue du JVC GR-D770EX a enregistrée en lui procurant une jouissance quasiment orgasmique. *Ma petite chérie va être contente de voir sa maman rigoler avec une jolie copine.*

Bastien Martel ne décolère pas. Il est présenté au parquet.

— À cause de cette petite conne qui a dû fuguer, parce qu'elle a le feu au cul, comme la plupart des drôlesses de son âge, vous allez me reprocher de protéger une brave fille, un peu trop généreuse de son corps, et me foutre au trou !

La substitut Agnès Le Guen l'éblouit de toutes ses dents candides.

— C'est une façon de résumer les choses. Vous aurez l'occasion de l'exposer au tribunal.

Le propriétaire du C25 portant le numéro minéralogique relevé par Abdelaziz, Éric Fabre, négociant en fil machine, domicilié au Haillan, est très étonné de voir deux policiers municipaux sonner à la porte de sa maison. Ils lui remettent une convocation de la brigade de protection des mineurs l'invitant à se présenter lundi matin à 9 heures. Il ignore que Madeleine Garrigou le fait placer à la même minute sous surveillance pour observer ce que sera sa réaction.

Les messagers rapporteront que « vu de loin (sic), la taille, la corpulence, l'état des cheveux du susnommé peuvent correspondre à la description faite par le témoin oculaire ».

Le soir venu, bien que Mathilde, à qui il a téléphoné pour prendre des nouvelles, l'ait averti qu'il allait devoir se préparer lui-même à dîner, Charly a le cœur allègre en réintégrant le plexiglas de son royaume. Sac écologique à la

main, il s'apprête à présenter à son Éluë un bon spectacle l'enthousiasmant. Hélas, il la trouve en pleurs, assise à même le sol de la cuisine. *Elle a une tête de déterrée. Décidément, elles ont décidé de me gâcher la journée, toutes les deux.*

— Qu'est-ce qui se passe ?

Elle s'essuie le visage du dos de la main.

— Je déprime. Je veux voir maman... Pas sur un film ! La voir ! En vrai !

Si je cherche à lui imposer le visionnage de Tea for two, elle va se braquer. Il s'assied sur une chaise et considère la fillette avec une compassion trop manifeste pour ne pas être simulée.

— Je crois l'heure venue de te révéler la vérité, Désirée.

Aurélie lui décoche un regard meurtrier. *Il va me balancer quoi sur le crâne, encore ?* Charly prend un air affligé.

— Connais-tu l'histoire d'Œdipe ?

— Non... Ça a quoi à voir avec maman ?

— *Quel langage ! Ne la brusquons pas...* Je vais te l'expliquer... Le roi de Thèbes... Tu sais ce qu'était Thèbes...

— Non plus, et puis, j'en ai rien à f... à faire !

— Un peu de déférence, Désirée.

L'enfant se dresse, déchaînée.

— Je m'appelle pas Désirée ! Je m'appelle Aurélie ! À mes parents, non plus, j'ai jamais pu le faire comprendre ! Eux, ils m'appellent que Lili ! Je m'appelle pas Lili, je m'appelle Aurélie !

— *Elle régresse...* Dans la Bible, Dieu donne un nouveau nom aux hommes qu'il esti...

— Mais je m'en balance ! Je m'en tape ! Je m'en fous euh ! Vous n'êtes pas Dieu ! Vous êtes un sale type qui enlève les enfants pour les tuer !

Jamais de la vie. Je ne veux que vivre avec eux. Éternellement. Le courage véhément de sa prisonnière le fait sourire, un plissement presque imperceptible de la lèvre inférieure.

— T'aurais-je tuée, sans m'en rendre compte ?

Je suis conne. Aurélie est déstabilisée par la sérénité que lui oppose l'adversaire. Le masque revêché, elle le transperce du regard.

— Où est passé le garçon qui était là avant moi ?

— Avant de te répondre, je vais te faire remarquer que, si je n'avais pas

voulu que tu aies connaissance de son passage ici, je n'aurais pas laissé à ta disposition des sous-vêtements témoignant de son séjour.

— *Où il veut en venir ? Et alors ?*

— Ce charmant enfant a été recueilli par une famille qui se fait une joie de l'adopter.

— On adopte pas comme ça. C'est compliqué pour adopter.

— Il y a des filières, des moyens qui forcent le sort... Tu te rappelles, Johnny Hallyday, il ne paraît pas avoir rencontré de difficultés pour se procurer un bébé vietnamien quand il l'a souhaité... Je suis quelqu'un de très concerné par les problèmes liés à l'adoption... Je facilite les opérations.

Moi. Adoption. Aurélie le dévisage, bouche bée. Papa. Maman.

Le maître accentue très légèrement son sourire.

— Je conçois ton trouble... Je t'ai parlé d'une révélation, la voici... Ton père et ta mère veulent, chacun de son côté, se refaire une vie d'où ils ont décidé de t'exclure... Ils m'ont rémunéré pour que je t'enlève et te supprime.

Aurélie tombe assise sur le canapé de plexiglas qui ploie. *Ce qu'a écrit Kévin est vrai ! J'ai très souvent entendu maman dire « Ah ! Si c'était à refaire ! » ou « Ah ! S'y avait pas celle-là, crois-moi que... », et je comprenais bien que je l'embarrassais ! Elle demeure hébétée, comme assommée. Je me rappelle qu'une fois elle a dit qu'avant que je naisse, elle avait envisagé d'avorter.*

Je le tiens dans ma main, l'oisillon. Affable, Charly lui sourit, juste un petit peu plus.

— Mais, quand je t'ai revue, mon cœur a chancelé. Je n'ai pas pu me déterminer à exécuter la seconde partie de l'acte. Bien au contraire, les jours que j'ai passés à t'observer ont fait naître en moi un sentiment très fort, j'ai décidé de t'adopter moi-même. Tes parents te croient morte. Et ils sont enchantés de mon service.

Aurélie fond en larmes.

Il se lève et vient s'asseoir à côté d'elle. *Elle n'a aucun sursaut de répulsion, elle m'adopte. Je vais pouvoir être père ; un vrai père.* Il passe le bras droit autour des épaules de sa proie.

— Acceptes-tu que je te montre la joie de ta maman, alors qu'elle prend le thé avec une très jolie copine ? Tu pourras la voir éclater de rire. Elle se réjouit de ton absence. As-tu le cran suffisant pour endurer la vue d'une scène aussi insupportable ?

Je sais que s'occuper de moi leur pourrit la vie. Je m'en doutais qu'ils m'aimaient pas. Je complique tout pour leur boulot, pour leurs vacances,

pour leurs sorties... Je dois pas refuser de voir la preuve. Aurélie acquiesce d'un hochement de tête sec et résolu.

Mireille Maucoudier s'est fait violence. Elle téléphone à ses parents pour annoncer qu'elle n'a rien de nouveau. Son père est absent, il assiste à une réunion de la Fédération française de football. Sa mère, ne peut retenir une pointe d'acrimonie.

— Oh ! De toute façon, je ne me fais pas d'illusions, j'en apprendrai plus par la télé que par toi !

— *Et allez, ça continue !* Crois-moi, quand Lili reviendra, je serai très heureuse de vous appeler !

— Ton père m'a dit de te dire de ne pas t'inquiéter, qu'elle a dû aller retrouver un petit copain, que les filles de onze ans, aujourd'hui, sont comme celles de seize, à notre époque.

— *Et il est persuadé de me rassurer !* Tu le remercieras, je suis très touchée qu'il ait le temps de se préoccuper de mes inquiétudes.

— Tu as prévenu Thierry ?

— Non, maman, je t'ai dit que je ne le ferai pas. La France entière est au courant, si sa sœur et sa nièce l'intéressent, il n'a qu'à reprendre contact. D'ailleurs, Maria, Jean-Claude et Gilles m'ont téléphoné, eux, pour me proposer leur aide. Ils passeront dimanche. Pourtant, ils ne sont que mes tante et cousins. Mais, je suis bien tranquille, toi, tu n'as pas pu t'empêcher de l'appeler, mon cher frère... Je me trompe ?

— C'est normal, non ? Je suis sa mère ! Il a beaucoup de chagrin.

— C'est sûrement ce qui lui noue la gorge ; il ne peut pas me parler.

— Mais, je ne comprends pas. Qu'est-ce qui s'est passé entre vous, pour qu'il y ait une telle absence de liens ?

— *Viol.* Demande-lui. Peut-être qu'il te l'expliquera.

— Mais, c'est toi que j'aimerais entendre !

— Pourquoi moi ?

— Parce que c'est toi qui a des ennuis, ma chérie, c'est pas lui.

— Et alors ? Tu crois que ces ennuis, comme tu dis, ont un rapport quelconque avec les erreurs de jeunesse de Thierry ?

La voix au bout du fil s'affole.

— Quelles erreurs de jeunesse ?

— *Je lui en ai trop dit !* Écoute, je suis fatiguée, je... Je préfère ne pas discuter de ça... Thierry agit comme il veut... Il a toujours agi ainsi, en obligeant autrui à subir sa volonté... Il ne me manque pas, je ne lui manque

pas, tout est très bien ainsi.

— Mais si, tu lui manques !

Mireille soupire fort. Trop fort.

— Oh, je comprends, ma fille, je t'agace ! Je t'ai toujours agacée !

— Je trouve tardif ton souci d'analyser les pensées de Thierry à mon égard ! Tu aurais mieux fait de t'en préoccuper trente ans plus tôt.

Silence pesant de l'interlocutrice dont, après une perpétuité de secondes, la voix revient sourde et mal assurée.

— De quoi tu parles, Mireille ?... Je comprends rien du tout.

— *Ne pas rajouter du sordide au drame. Tout est suffisamment compliqué comme ça.* Excuse-moi... Je te dis, je suis fatiguée... Faut que j'aille me coucher. Dès que j'ai du nouveau, je t'appelle. Bisous.

Elle raccroche. *Touchée. Masturbation. Fellation. Inceste.*

— Je suis sûre qu'elle me rendrait responsable. *Moi, dix ans, lui, seize. Elle a toujours préféré Thierry.*

Le lendemain dimanche, après le déjeuner où Mathilde n'a consenti qu'à absorber un potage en sachet qu'il a lui-même préparé pour eux deux — un repas accompagné par Luciano Pavarotti qu'il l'a forcée à entendre pour la revigorer —, Henri témoigne d'une autorité inaccoutumée.

— Bon, maman, tu ne peux pas faire la grève de la faim sans danger pour ta santé. Il faut que tu prennes l'air et te changes les idées. Nous allons aller nous promener. Je vais t'emmener sur les collines de la rive droite...

— Oh, non, je n'en ai aucune envie.

— Envie ou pas, c'est moi qui décide. Mercredi, j'ai eu l'occasion de passer à Cenon, ils ont arborisé la ville haute, tu vas voir comme c'est beau. Ça te plaira. Je te filmerai dans la palmeraie du château Palmer, tu verras, ça a considérablement changé.

Mercredi, le jour de l'enlèvement d'Aurélié ! Cenon est limitrophe de Marsac. Mathilde a l'impression que sa poitrine et ses bras se vident de leur sang. *Je vais y aller. Peut-être que sur place la force me viendra de prendre le taureau par les cornes.*

Une heure plus tard, le couple se retrouve en balade dans le C25, modifié dès l'origine de façon à pouvoir, à la demande, remplacer aisément le siège avant droit par le fauteuil-machine-à-remonter-l'espace. De la sorte, la passagère jouit d'un appréciable confort et d'une vue panoramique qui la distrait temporairement de son désarroi et la rend diserte.

— Dans ma jeunesse, sur ce plateau de Cenon, il y avait encore des fermes et des vaches. C'est en 1962, avec l'arrivée des pieds-noirs, qu'ils ont

construit des logements d'urgence. Je me rappelle, on nous disait que c'était fait pour durer vingt ans ; ils sont toujours là. Mais ils les ont sacrément enjolivés. Regarde toutes ces fleurs, ces palmiers, on se croirait dans une ville méditerranéenne. Et puis avec le tramway, ils sont à dix minutes du centre de Bordeaux, alors qu'autrefois, c'était au diable vauvert. Tu te rends compte qu'avant-guerre, les Chartronnais venaient ici en villégiature, l'été, pour se reposer des touffeurs et des fatigues de la ville.

Elle sourit aux anges, égayée par ce qu'elle découvre.

Henri est enchanté. *Elle recouvre son tonus habituel. Qu'est-ce qui a pu lui donner cet accès de mélancolie ?*

Malencontreusement, au rond-point de la Morlette, en apercevant un panneau indiquant la direction de Marsac, Mathilde s'assombrit.

— Au fait, nous ne sommes pas loin du Parc Labiche, là où a disparu la gamine dont le téléphone a été retrouvé chez les Lanzmann...

Sa remarque jette un froid. Le bruit du moteur paraît soudain excessivement présent dans la cabine. *Pourquoi relance-t-elle cette polémique ? Je n'ai nulle envie de m'éterniser sur le sujet.*

Il est troublé. Je le comprends ! Elle lui sourit, le plus ingénument possible.

— J'aimerais voir ce parc. Pour que je ressente mieux l'ambiance de cette affaire.

— Tu ne t'intéresses jamais à ce genre d'histoires, d'habitude...

— D'habitude, elles ne se passent pas au bout de ma rue.

— Ah ! Tu n'es donc plus certaine de l'innocence des Lanzmann.

— *Quelle impudence !* Au contraire ! J'en suis convaincue. Peut-être qu'en voyant où vivait cette enfant, ça me donnera des idées.

— Voudrais-tu jouer les Miss Marple ?

— *Quel cynisme d'oser se divertir, en sachant ce qu'il sait !* J'aurais adoré ! Parfois, même, je me serais bien vue en l'une ou l'autre des hilarantes sœurs Bodin, tantôt Blanche, tantôt Berthe, selon l'humeur. As-tu lu les romans de Jean-Pierre Ferrière ?

— Je les ai dévorés. Comme chaque livre que tu m'as donné.

— Si Ferrière était anglo-saxon, il aurait une renommée mondiale !

— Sais-tu que la fillette qui a été enlevée porte presque pour prénom le titre d'une de ses pièces policières : *Aurélia* ?

— *Quel aplomb ! Comment peut-il ?* J'ignorais.

— Si. Il l'a écrite avec Robert Thomas, l'auteur de *Huit Femmes*, que

François Ozon a adapté au cinéma. *Aurélia* a été créée, dans les années 70, par Corinne Marchand.

— Oh ! J'adorais Corinne Marchand, merveilleuse *Cléo de 5 à 7...*

Mathilde sourit à sa jeunesse... Avant de se rembrunir.

— Conduis-moi au Parc Labiche.

— *Quelle entêtée.* Nous allons d'abord aller au château Palmer, nous descendrons et je te filmerai. *Elle sera fatiguée, on rentrera.*

— Non. Nous irons après. Fais-moi plaisir. Tu sais bien que je suis patraque.

— Si ça te chante... *Vieille mule !* Allons jouer les voyeurs sur la scène de crime.

— *Malheur ! Pourvu qu'il ne l'ait pas tuée !* Mais, ce n'est pas du voyeurisme, Henri, c'est de l'empathie.

— Je n'en doute pas une seconde.

Il se moque de moi ! Quel culot !

La montée à Marsac se fait lèvres closes, consciences en ébullition. *Si quelqu'un reconnaît le fourgon et nous prend à partie, ça promet de lui gâcher la journée à la brave dame... Il faut que je le repeigne... J'espère que le satané petit beur ne traîne pas dans le secteur. Je vais éviter le square... Le repeindre peut éveiller la suspicion... Qu'est-ce qu'elle croit trouver là-haut, des sensations fortes ? Elle risque de nous coûter cher, sa fringale d'excitations inquisitrices... Advienne que pourra...*

À quoi peut-il penser ? Il ne laisse pas transparaître la moindre émotion sur son visage... Il est vrai qu'en y songeant, aussi loin que je remonte, je ne me souviens pas de l'avoir vu un jour exprimer un sentiment de commisération pour qui que ce soit... Les deuils qui ont frappé la famille sont passés sur lui comme l'eau sur les plumes d'un canard... Je me disais alors qu'il avait une grande force de caractère. Peut-être était-ce uniquement de la monstruosité... Je ne peux pas y croire, il est si gentil avec moi, si serviable avec tout le monde...

À quoi pense-t-elle ? Pourquoi ne dit-elle plus un mot ? C'est vrai que je fais pareil... Sa curiosité morbide peut me coûter ma liberté. Elle est la filandière de mon destin. Pourtant Clotho est bien plus jeune. Avec la tête qu'elle a, je l'imaginerais mieux en Atropos. Peut-être que c'est ce qu'elle est, en fait, la Parque de la mort, peut-être qu'aujourd'hui, elle va couper le fil... Non, avec de tels yeux bleus, ce n'est pas elle...

Il ose avoir un léger sourire, comme si cela l'amusait de revenir sur les lieux de son forfait... On le dirait parfaitement familiarisé avec la situation, ce n'est pas la première fois qu'il la vit !... Mais si ! Ce qui lui arrive résulte

d'un désordre psychiatrique curable et temporaire !... Tu te fardes la vérité ! Rien n'assure qu'il en soit à sa première crise ! Regarde-le ! Nous arrivons, et il est d'une abominable quiétude !

Quand ils franchissent le panonceau d'entrée du Parc Labiche, Henri adresse à Mathilde un doux sourire qui lui glace le sang.

— À vous de jouer, mademoiselle Bodin.

— Je n'aime pas que tu t'amuses du malheur de cette fillette !

— Qu'est-ce qui te dit qu'elle n'est pas mille fois plus heureuse, là où elle se trouve ?

— Si tel était le cas, elle n'aurait pas lancé l'appel au secours que tu as entendu, comme moi !

Bien vu ! Réfléchir avant de réfuter. Oh, il y a affluence chez les Maucoudier. L'allée de Bretagne est encombrée de ses traditionnelles voitures du week-end, mais, devant le 24, les véhicules sont en surnombre : aussi bien ceux d'hôtes de la maison que ceux d'amateurs de faits divers horribles. Certains s'arrêtent ou passent au pas, allant jusqu'à photographier ou filmer sans vergogne. Si j'osais, je ferais comme eux. Je pourrais raconter à Désirée que sa mère fait la fête. Maman ne va jamais être d'accord.

Mathilde remarque le ralentissement du C25 et le regard insistant de Charly. *Ses yeux ! On croirait qu'ils vont sortir de leurs orbites !*

— C'est la maison où habite Aurélie ?

— Oui. *Flûte !* Enfin, je... je le suppose, vu le nombre de gens qui rôdent autour... Ça ne te gêne pas de figurer au nombre des mœurs ?

— *L'infâme !* Je ne suis pas venue dans cette intention ! Avance ! Ne reste pas là !... *Me calmer...* C'est mignon, ce lotissement.

— Y a mieux.

— Tu n'as pas cherché ta route, pour venir. Tu connaissais ?

— C'est Blanche ou Berthe Bodin qui pose la question ?

— Pourquoi ? Te sentiras-tu impliqué dans une affaire criminelle ?

— *À quel jeu joue-t-elle ?* Je le suis nécessairement, puisque la rue Sainte-Agathe est compromise.

— Vraiment ?... Les Lanzmann ont été innocentés... Aurais-tu des informations que je n'ai pas ?

— *Elle parle comme quelqu'un qui sait des choses...* Tu sais bien que, moi, je ne crois pas à l'innocence des Lanzmann.

— Oh, arrête ! *Il est odieux !...* Tiens ! « Allée du square » ; tourne là, il y a peut-être de jolis arbres.

Ils sont rachitiques. *Si je le lui dis, elle va avoir confirmation que je suis déjà venu.* Il obéit sans rechigner. *Flûte ! Les mêmes sont là. À croire qu'ils squattent le terrain nuit et jour... Et il y a le beur au pantalon d'égoutier. Ne pas flâner.* Il accélère brusquement, énonçant un verdict sans appel.

— Ça n'a rien de spectaculaire. Et c'est mal fréquenté.

— Pourquoi dis-tu ça ? Ce sont des gamins qui jouent, ils n'ont pas l'air bien nuisibles.

— Pauvre maman. Ta candeur naïve est pathétique.

— Tu es méchant de me dire ça.

— Bien sûr. Ces petits dealers et jeunes frustrés sexuels ne le sont pas, mais, moi, je le suis.

— Qu'est-ce qui te permet de les qualifier ainsi ?

— Les chroniques de la société dont tu t'es extraite, maman.

— Méchant.

— *Je sais.* Méchant, mais réaliste. *J'ai tout gagné, Mohamed nous a repérés.*

Dans le rétroviseur de gauche, s'amenuise à vive allure l'image d'Abdelaziz tétanisé qui, ballon sous le pied, s'est bloqué sur place et fixe le fourgon.

— Qu'est-ce qui te prend ? Ne va pas si vite !

— Je suis à peine à cinquante.

— Tu es à soixante, et c'est limité à trente !

Charly emprunte une allée perpendiculaire qui le soustrait au regard dévorant.

— Comment en vient-on à commettre un acte pareil ?

Mathilde a demandé cela avec un soupir.

— De quoi parles-tu ? *Comme si je ne le savais pas.*

— *Comme si tu ne le savais pas !* Qu'est-ce qui peut pousser un être humain à voler un enfant ? *Est-ce pire que de l'acheter ?*

— *Je ne suis pas un voleur, je suis un maître, un mentor.* Peut-être une force extérieure despotique, un désir incoercible, une appétence inapaisable ou... une aspiration à servir, à imprimer sa marque, à laisser une trace.

— Tu parais avoir beaucoup réfléchi à la question.

— *Elle se doute de quelque chose...* Et, toi, tu parais t'y intéresser plus que de raison.

— Je suis une mère...

— *Pas dans ta chair.* Supposes-tu que toutes les mères se sentent concernées ?

— Je l'ignore... *Peut-être est-ce le moment de lui dire ce que je sais.* Je vais sûrement t'étonner, mais, sais-tu à quelle mère je pense en cet instant ? À moi, égoïstement, à moi !

— À celle du kidnappeur.

— *Il sait que je sais !* Tu lis dans mes pensées.

— Je suis un être magique.

Ses gros yeux écarquillés, il lui sourit tristement.

— *Tant qu'il a un volant entre les mains, il est dangereux.* Je me sens lasse, j'aimerais rentrer. Nous irons à Palmer une autre fois, si ça ne te dérange pas.

— Penses-tu que la mère du kidnappeur sache ce qu'il a fait ?

— Il se peut qu'un incident fortuit lui ait révélé la vérité.

— Peut-être... *L'appel au secours. Elle est loin d'être stupide. Elle a plus qu'un soupçon. Elle veut m'entendre valider son pressentiment.* Mais j'imagine que lui tient tellement à elle qu'il ne supporterait pas de la quitter pour aller en prison, de la laisser seule... Il ne se livrera donc jamais à la police.

— Il n'irait pas obligatoirement en prison. *Si !* Son cas relève plus de la maladie mentale...

Les gros yeux s'étonnent, s'insurgent même.

— Tu crois que c'est ce qu'il est ? Un fou ? *Foutaise !*

— *Dangereux !* Tous les désordres psychologiques ne sont pas folie.

— Je pense plutôt qu'il est l'égal de Dieu...

— Mais, tu ne crois pas en Dieu !

— Je te parle de Dieu en sa qualité d'archétype du Créateur universellement admis par une foule de gens. Ce kidnappeur n'est pas un fou, il est un créateur. Dans la mythologie judéo-chrétienne, Dieu a arraché une poignée de terre pour en faire un homme ; lui, il a arraché une fille à ses parents pour en faire une femme.

— *Charles et moi t'avons arraché aux restes de ta famille, pour faire de toi ce que tu es... Tu es mon châtiment.* Tu évoques ce garçon comme si tu le connaissais.

— Je l'imagine... J'ai toujours eu beaucoup d'imagination. Je vis des

fruits de mon imagination, n'est-ce pas ?... Tu vois, je subodore que si sa mère, dont nous parlions, devait dépérir seule loin de lui, à cause de son enfermement, qu'il soit pénitencier ou psychiatrique, eh bien, je suis convaincu, que, pour éviter ce drame, il détruirait sa création, la jeune Aurélie, tuerait sa mère, qu'il adore, et se détruirait. Une belle œuvre, n'est-ce pas ? Une admirable tragédie, digne de Shakespeare.

Me menace-t-il ou le fait-il sans en avoir conscience ? Mathilde s'est recroquevillée dans le fauteuil. La petite est vivante. Si je parle trop, je la mets en danger de mort. Et moi avec. Henri est fou. Peut-être est-ce une tare familiale... S'il était le fils biologique de Charles, il le serait peut-être tout autant. Ou carrément plus !

Henri allume Radio Classique qui diffuse l'ouverture de *La forza del destino*, de Giuseppe Verdi. *Maman est trop tendue, trop susceptible de commettre une irréparable erreur... Ce soir, je ne descendrai pas au royaume... Je m'offrirai une tournée d'inspection du monde de l'enfance.*

En route pour regagner la maison Letilleuh, le C25 passe devant la prometteuse allée de jeunes palmiers du château Palmer.

Ni la mère ni le fils ne proposent de s'y arrêter.

Ils ont la tête ailleurs.

IV

Après avoir visionné cinq DVD qui l'ont intriguée, étonnée, satisfaite, puis enchantée — surtout *Mon oncle*, de Jacques Tati —, Aurélie est inquiète : il est près de 21 heures, et elle n'a pas vu son geôlier de la journée. *S'il lui est arrivé un accident, il me reste deux jours de bouffe, pas plus. Je vais être enterrée vivante ! Il s'est forcément passé quelque chose d'anormal, il m'a pas balancé de musique depuis que je lui ai dit de l'arrêter. Ou alors, il fait la gueule, Sa Majesté me fait payer mon impolitesse. Si c'est ça, ça lui passera... Mais si jamais il est mort, je vais finir comme un rat crevé ! Mon Dieu, je sais pas si t'existes, mais si t'es là-haut, fais que Bille de clown revienne, ne l'envoie pas en enfer avant qu'il m'ait fait sortir... Te fais pas d'illusion, il te fera jamais sortir. Si ! Natacha a raconté que son ravisseur la laissait se balader avec lui. Le premier jour où il fait ça, je me casse vite fait, avec le bide qu'il a, je cours sûrement dix fois plus vite que lui... Te casser, pour aller où ? Pas chez papa et maman, ils t'ont vendue à ce type... J'arrive pas à le croire... Mais, ça arrive ! La preuve, rappelle-toi, les bonnes femmes qui ont foutu leurs mômes au congélo... Et ces parents où toute la famille a martyrisé un garçon qui en est mort... Et ceux qui étouffent leur enfant pour se faire plaindre ou qui le rendent malade pour le plaisir de le soigner... C'est arrivé plusieurs fois, des trucs comme ça... Et regarde les histoires de Cendrillon, de Blanche-Neige, elles en ont pris plein la gueule avec leurs parents ! C'est des contes, bien sûr, mais ça doit s'inspirer d'histoires vécues. Y a huit jours, à la télé, ils ont parlé d'une « Mission Enfants Martyrs » pour lutter contre les violences familiales... Et puis, y a ce que Kévin a écrit sur Peau d'âne ; lui aussi, ses parents voulaient le faire tuer... Dans le fond, c'est pas un méchant, Bille de clown. Si papa et maman s'étaient adressés à un autre tueur, peut-être que je serais déjà morte... J'espère qu'il lui est rien arrivé...*

— Pfeufff, j'ai froid partout... Bon Dieu, si t'existes, prouve-moi-le, fais qu'il arrive.

Bras croisé, elle se frictionne vigoureusement les épaules.

Au Haillan, à deux pas du centre d'entraînement des Girondins, Éric Fabre, négociant en fil machine, achève d'emplir la valise posée sur le lit de sa chambre.

Un acte d'ordinaire anodin qui va lui causer bien des ennuis.

Le lundi matin, Katy Frontenac tire parti des confidences faites par

Mireille Maucoudier lors du *Tea for two*. Elle se présente gare Saint-Jean où, dans les locaux techniques, elle rencontre David Hostinger, ex-amant...

— Je suis très désagréablement surpris de voir mon nom mêlé à cette sale affaire.

— Avouez que c'est là un piètre désagrément, comparé à ce que vit votre maîtresse maltraitée.

Le grand blond à la barbe de trois jours vacille ostensiblement.

— Ah !... Vous ne vous embarrassez pas de préambules... Maltraitée, par qui ?

— Vous lui avez raconté entamer une procédure de divorce et...

— Mais jamais de la vie ! Il n'y a qu'elle qui s'en est persuadée, je n'ai jamais prétendu quoi que ce soit de ce genre ! Nous nous sommes connus à une soirée « Théâtre à lire » que Claude-Adèle Gonthié donnait à *La Lucarne*, le théâtre de poche de Saint-Michel. La pièce était drôle, nous étions assis côte à côte... Comme elle était avec une copine, je l'ai cru libre... Nous avons ri des mêmes répliques et, au petit verre qui suit la séance, on a sympathisé. Il n'y a qu'elle à avoir imaginé que nous allions vivre ensemble l'amour éternel et exclusif que ne lui donnait pas son mari... Lui a toujours refusé de lier pratique sexuelle et amour.

— Et vous ?

— Moi, c'est exactement l'inverse ! Malheureusement, trouver le ou la partenaire parfaite, le grand amour, c'est une loterie. Et j'ai pas eu de billet gagnant. Mais il faut savoir concilier. Quand chacun met de l'eau dans son vin, on peut poursuivre la route. C'est ce que je vis.

— Et Mireille a été un petit apéro sur une aire de repos.

Il hausse les sourcils en secouant la tête.

— Je me demande pour qui vous me prenez. Mireille n'est peut-être pas la personne que vous croyez... Je ne serais pas du tout étonné que Lili ait fugué, parce que les rapports avec sa mère étaient très tendus. Par exemple, tenez, ce surnom « Lili », elle déteste, la gosse ! Sa mère lui impose ! Son père aussi, d'ailleurs. Aurélie encombre énormément Mireille qui se plaint de cette situation, dès qu'elle trouve une oreille attentive. Elle aimerait voyager, sortir, reprendre une façon de vivre qu'elle avait avant d'être chargée de famille... Aurélie est un boulet à son pied. Les enfants sentent ça. Je suis presque sûr qu'elle a joué la fille de l'air... Vous trouvez normal, vous, qu'une gamine de dix ans reste seule à la maison tout un mercredi après-midi ? Et je peux vous dire que c'est aussi arrivé plusieurs soirs. Le père était sur son bateau, et Mireille, avec moi. L'heure tournait, elle s'en fichait... En grande partie, si j'ai rompu, si j'ai refusé de construire une vie avec elle, c'est à cause de ça : j'ai deux enfants, auxquels je tiens, et je la voyais mal devenir leur

belle-mère... Elle n'a aucun instinct maternel.

— Vous en parlez comme d'un mammifère dangereux.

— Quand ils ont divorcé, elle et son mari se sont déchirés à propos d'Aurélie. Mais c'était uniquement pour se nuire l'un l'autre — elle me l'a elle-même avoué —, parce qu'en fait, ni lui ni elle ne souhaitaient en obtenir la garde, Aurélie encombrait les deux.

— *Infanticide*. Vous rendez-vous compte de la gravité de ce que vous me dites ?

— Ai-je l'air d'un débile profond ?

Elle fixe intensément ses yeux. *Il est sincère, mais est-il objectif ?*

— Est-ce la réalité ou est-ce le souvenir que vous préférez garder d'une liaison conçue comme une faute dont vous cherchez à vous disculper ?

Hostinger reste pantois. *Mais, c'est quoi, ce flic ?!*

— Votre épouse a-t-elle été mise au courant de votre incartade ?

— *Le bal qu'elle m'a fait !* Elle ne m'en a jamais parlé, mais je pense qu'une femme sent ces choses-là.

Katy extrait un cachou Lajaunie de sa célèbre boîte jaune.

— *Elle a su*. L'instinct ? Vous avez des femmes une perception très animale... Pour se venger, la vôtre est-elle une femelle prête à ravir le fruit de la portée d'une rivale ?

— *Elle aurait pu*. Je n'aime pas votre humour.

— Vous l'en croyez capable, n'est-ce pas ?

— C'est de l'histoire ancienne. L'eau a passé sous les ponts.

— Oui. La fameuse eau que vous mettez dans le vin... Personnellement, je déteste... Vous savez sûrement qu'il existe des femelles très rancunières. Est-ce le cas de Mme Hostinger ?

— *Énormément !* Pas du tout.

— *Il ment*. Voilà qui me rassure. Néanmoins, pour conclure mon rapport, vous voudrez bien me donner son prénom, son nom de jeune fille et sa date de naissance. *STIC et JUDEX me diront ce qu'ils en pensent*.

Le lundi matin, juste après 7 heures, valise à la main, Éric Fabre sort de sa gracieuse maison du Haillan et monte dans son C25 garé sur l'allée de gravier.

Deux minutes après, le portable de Madeleine Garrigou, qui petit-déjeune avec son mari, sonne. Les cerbères attachés à la surveillance du suspect l'avisent qu'il vient de prendre la direction de l'aéroport. À peine

raccroché, Mado appelle la juge Sonia Dambo qui se brossait les dents et les rince précipitamment.

— Vous vouliez du solide à propos d'Éric Fabre, j'en ai. Samedi, je lui ai fait remettre une convocation pour ce matin. Il défère pas. Il se fait la malle, au propre, comme au figuré. Bagage dans le C25 maudit, il roule vers Mérignac. Vous me la délivrez, ma commission rogatoire ?

— Je vous la faxe.

Trois quarts d'heure plus tard, alors qu'une hôtesse enregistre son billet pour Moscou via Paris, le malheureux négociant en fil machine est étonné de voir deux hommes, exhibant une carte tricolore, le serrer de près, et abasourdi d'entendre l'officier de police judiciaire Yannick Pierron lui demander de les suivre sans résister.

— Vous m'arrêtez parce que je ne me rends pas à votre convocation ? J'ai un copain juriste ! Je lui ai demandé si c'était une obligation : pas du tout ! Mon voyage à Moscou est programmé depuis un mois ! Demandez à l'hôtesse, ma réservation date d'y a trois semaines ! J'attendais 8 heures pour vous téléphoner et fixer une autre date. J'allais le faire ! J'ai un impératif professionnel !

— Votre fil à coudre ?

— Quoi, mon fil à coudre ? Quel fil à coudre ?

— Vous êtes bien négociant en fil machine...

Éric Fabre s'esclaffe.

— Vous me faites rire, pourtant, j'en ai pas envie ! Le fil machine, en question, si vous cousez vos chemises avec, vous allez jongler ! Il est en fer et en acier, on l'emploie dans l'industrie et le BTP, c'est un produit sidérurgique dont la Russie est un des plus gros fabricants ! Faut réviser vos infos !

La sonorisation du hall de départ lance le dernier appel aux passagers du vol pour Paris. Fabre s'énerve.

— Bon, excusez-moi, mais, j'ai pas de temps à perdre !

Il s'écarte vivement des policiers qui le maîtrisent en deux temps trois mouvements et lui passent les menottes.

— Vous êtes mis en examen dans le cadre de l'instruction menée pour enlèvement et séquestration de mineur de quinze ans.

— Quoi ?! Mais vous êtes malades !

Décrire l'étendue de sa stupéfaction est irréalisable, mais, au même instant, celle du lieutenant Yannick Pierron est quasiment égale.

— C'est pas vrai ! Qui les a prévenus ?!

Alors que son collègue et lui entraînent le prisonnier qui gesticule en réclamant sa valise depuis longtemps avalée par le tapis roulant, un essaim de journalistes, correspondants de presse, preneurs de son et cadres vole droit vers eux.

Qui ? Pierron pose la question, mais il connaît la réponse. *La grosse Mado ! Mado-Médias ! Elle a beau jurer que c'est pas elle qui les rameute, plus personne la croit ! Un jour, ça va lui péter à la gueule, cet appétit de popularité, cette envie de faire savoir qu'elle se bouge... Qu'est-ce qu'ils ont tous, maintenant ? Ils s'imaginent que gesticuler, tchatcher, communiquer, c'est être efficace !*

— Bon ! Arrêtez de bousculer, là ! On a rien à vous dire ! Monsieur a droit à la présomption d'innocence ! Vous avez intérêt à flouter son image !

— Est-il vrai que vous venez d'arrêter le kidnappeur présumé de Lili Maucoudier ?

Terrifié, les mains entravées, Éric Fabre essaie de remonter sa parka pour cacher son visage. Je vais me réveiller, je fais un cauchemar ! *Je vais me réveiller !!!*

Informé de l'arrestation par France Info, Charly s'installe dans une bulle de bien-être. Cet homme que le bras séculier de la justice charge de sa faute lui procure une incontestable paix intérieure. *C'est un signe que j'ai fait le bon choix. Le temps est venu de passer à l'étape suivante.*

Dans la foulée, il décide de créer une espèce d'agréable routine en inaugurant la phase pleinement éducative de sa paternité : le matin, de 9 heures à midi, il enseignera.

Aurélié, qui voit que déjà cinq jours et demi se sont écoulés sans que la police ne soit venue la délivrer, a abouti — après bien des balancements diurnes et nocturnes — à la conclusion que Kévin et le Maître ont dit vrai : ses parents l'ont réellement condamnée à mort et se sont ingéniés, avec succès, à égarer les recherches ; elle en a acquis la conviction. *Si ça se trouve, pour tous les enfants qui disparaissent et qu'on retrouve jamais, c'est la même chose.*

Quand, ce lundi à 9 h 45, elle a vu revenir le Maître, alors qu'elle commençait à se sentir vouée à la momification, elle a remercié quelqu'un, quelque chose, quelque part, de l'avoir ramené. Elle n'a rien dit, mais il l'a lu dans ses yeux.

Il tombe sous le sens que la pédagogie de Charly ne puisse être que hors norme.

Se voyant en cela disciple de Platon et Socrate — dont il fait sienne la pensée « Si l'on interroge bien les hommes, en posant bien les questions, ils découvrent d'eux-mêmes la vérité sur chaque chose » —, le Maître avise son Élue qu'il procèdera par discussions. Celles-ci, tenues dans le salon du

royaume, privé de fond musical pour la circonstance, eu égard à la solennité de l'acte, sont censées assurer l'éducation de l'élève.

Arrivé en retard sur l'horaire établi, à cause d'une improvisation précipitée dictée par le rebondissement de l'enquête, le magister a choisi d'entamer sa leçon inaugurale en évoquant « l'incohérence de l'adoption internationale ».

— Mais, Maître, c'est rendre service à un enfant qui n'a plus ses parents. Il trouve une famille.

— « Trouver une famille », est-ce « trouver sa famille » ?

— Non, bien sûr, mais, c'est mieux que rien...

— Pour quelle raison ?

— Les pays qui donnent des enfants à adopter, ils sont pauvres. Ça leur rend service de donner leurs orphelins et leurs enfants abandonnés.

— La question qui se pose alors est : s'agit-il, de la part de ces pays, d'un geste humanitaire ou d'un geste économique ?

— ... Les deux.

— Dans cette éventualité, l'humanitaire l'emporte-t-il sur l'économique ou l'inverse ?

— Je ne sais pas... Je dirais l'humanitaire.

— Vois-tu, Désirée, lorsque l'on n'a pas de réponse, il ne faut pas en formuler une... Tu ne dois jamais hasarder une proposition qui pourrait être erronée... Ainsi, au sujet de la question posée, si un pays démuní a à offrir un orphelin à deux prétendants, l'un aisé vivant dans un pays riche et l'autre indigent vivant dans un pays mal développé, à qui te semble devoir revenir l'enfant ?

— Au premier.

— En prenant ta décision, t'interroges-tu sur les qualités humaines de chacun des prétendants ?

— Je pense qu'ils sont tous les deux gentils. Et que le plus riche fera une meilleure vie à l'enfant.

— Non pas « fera », mais « offrira ». Et, suivant le déroulement de la vie, « donnera », « procurera ».

— Le plus riche des deux procurera une meilleure vie à l'enfant.

— Ceci revient à dire que tu lies richesse et qualité de vie...

— Oui, c'est clair !

— Évite d'ajouter « c'est clair ». Ton « oui » prononcé fermement suffit

à affirmer la clarté de ton opinion.

— Oui ! Je lie richesse et qualité de vie !

— Et de même, pauvreté et vie désagréable.

— Oh ben oui !

— « Oh ben » est superfétatoire, comme l'était « c'est clair ». Il te suffit de dire « bien sûr ! » ou, tout simplement, « oui ! ».

— Bien sûr ! La pauvreté fait une vie désagréable !

— Cependant, si cet enfant n'avait pas été orphelin ou abandonné, selon toi aurait-il préféré quitter ses parents pour aller vivre chez le prétendant riche ou aurait-il choisi de rester auprès des siens.

Visiblement, Aurélie hésite.

— ... Ça dépend comment ses parents auraient été avec lui...

— Cela « dépend de la manière dont ses parents l'auraient traité ».

— Ça dépend de la manière dont ses parents l'auraient traité... S'ils étaient gentils, il aurait préféré rester.

— Donc, dans le choix de l'enfant, l'humain l'emporte sur l'économique...

— Oui... c'est vrai.

— Malgré cela, les décideurs, qu'ils soient offreurs ou demandeurs, favorisent l'autre option.

— *Il a raison.* Vous avez connu des enfants adoptés ?

— Reformule.

— Avez-vous connu des enfants adoptés, Maître ?

— Non... *Pourquoi lui mentir ?* Non, non. *Aurais-je honte de mon état ? Mon malheur est une disgrâce, une tare...* L'enfant orphelin ou abandonné subit un authentique cataclysme. Ajouter à ce bouleversement le déracinement, l'essouchement, la déportation est un acte contre nature. Par surcroît, cette possibilité d'enrichissement offerte à des gens sans scrupules éveille des vocations de concepteurs, de traiteurs, de négociants... Et même d'éleveurs.

— D'éleveurs ! Des éleveurs d'enfants ?

— Je suis convaincu que, sous les pressions diverses de telles gens, de jeunes femmes se trouvent contraintes à se comporter, durant de multiples gestations, en reproductrices d'enfants destinés à l'abandon, puis à l'exportation par l'entremise d'un marché bien structuré.

— C'est une horreur ! C'est pas possible !

Il la reprend en souriant chichement.

— Ce « n'est » pas possible. L'horreur est permanente en ce monde, Désirée. *J'en suis le vivant témoignage.*

— *Il est fêlé, il fait adopter et il crache dessus.* Je ne veux pas vous fâcher, Maître, mais... Vous m'avez dit que vous avez fait adopter le petit Kévin.

— Comment connais-tu son prénom ?

— *Merde ! C'est vous qui me l'avez dit !*

— Certainement pas. *Tu entends ce que dit cette petite sottie, Désiré, toi qui vis en moi ?* Tu deviens toute rouge. Tu ne sais pas mentir. Si tu persistes, tu auras un gage.

— Il a laissé un texto sur le DVD de *Peau d'âne*.

Charly quitte le canapé et va fouiller le coffret d'où il extirpe le film.

Aurélie lorgne avec méfiance. *Il va avoir les boules !*

Charly ouvre le boîtier et prend connaissance du message, sans que ses traits expriment la plus minime émotion.

— *Petite peste, Désiré. Pourquoi disais-tu ne plus vouloir vivre avec moi, que j'étais fou ? C'est vrai que tu m'as mordu, sacripant. Mais tu te trompais ; maintenant, tu te trouves infiniment bien en moi. Notre promenade nous a soudés l'un à l'autre, m'échapper était impossible, nous étions faits pour passer l'éternité ensemble. Quel charabia...* Il a été très marqué par la trahison de ses parents. Au début, il avait peur que j'exécute le contrat. Je me souviens de la fois où il m'a mordu. Il a dû rédiger ce mémo une semaine après son arrivée. Il a souffert alors d'une sorte de dépression nerveuse qui lui faisait imaginer que tout le monde était fou...

— Il parle d'une promenade où il va essayer de s'échapper...

— Une divagation des premiers jours. Tu as dû connaître cela.

— ... Oui... C'est vrai.

— Tu verras, comme je l'ai fait avec lui de nombreuses fois, par la suite, nous nous promènerons.

— Quand ?

— Quand je jugerai le temps venu. Et, je te promets, tu seras libre de me fuir. Kévin l'était pareillement. Il n'est jamais passé à l'acte. Il a compris que j'étais son meilleur ami. Comme je suis le tien... A-t-il laissé d'autres écrits de ce genre ?

— Non. Aucun.

— Ton premier réflexe a été de me mentir, Désirée. Tu dois donc

admettre que je me doive de vérifier. Je t'emprunte ces disques.

— Oh, nooon... Qu'est-ce que je vais faire ?

Il explore les rayonnages de la bibliothèque et en extrait un livre.

— As-tu ouvert cet ouvrage, *La langue française*, de Dutreuilh et Hartmann ?

— Non. Il est vieux.

— Il contient des trésors... Tu vas travailler sur les pages 8 et 9 dont le centre d'intérêt est l'école. Cela va occuper une grande partie de ta journée. Tu y rencontreras un garçon aussi intéressant que l'était Kévin... Que « l'est » Kévin... *Le petit Chose*, d'Alphonse Daudet. Tu feras les exercices destinés à ouvrir ton esprit et à enrichir ton vocabulaire. Tu verras, ce sera très amusant.

Il a pressé le bouton de la télécommande, le meuble commence à glisser sur son rail.

— *Ouais, je vois le genre.* Vous reviendrez, ce soir ?

— Reformule. *Elle ne peut plus se passer de moi, comme maman.*

— Reviendrez-vous, ce soir, Maître ?

— Bien sûr, et tu me soumettras tes travaux.

— Pourquoi vous avez fait adopter Kévin, si vous êtes contre l'adoption ?

— *A-t-elle véritablement besoin qu'on ouvre son esprit ?* Reformule.

— Pourquoi avez-vous fait adopter Kévin, puisque vous êtes contre l'adoption ?

— *Tuer. Ça va me noircir. Que dire d'autre ? Pas d'alternative.* Je suis essentiellement contre l'adoption internationale qui extrade un déshérité et ouvre une voie royale à un trafic infâme... Je te rappelle qu'au départ, je me supposais capable de tuer cet enfant, ses parents me payaient pour que ce soit le cas... Je ne suis pas parvenu à honorer le contrat... L'humain l'a emporté sur l'économique... Je suis trop bon... Après en avoir débattu avec Désiré, nous avons opté pour la solution de l'adoption, mais j'ai tenu à ce qu'il reste dans notre pays, dans sa région, il était de Périgueux. Je suis assez fier d'avoir pu le placer en Périgord.

— Comment vous avez... avez-vous fait ?

— J'ai beaucoup, beaucoup d'amis. *Pas un seul.*

— Au départ, vous vouliez tuer Kévin. À votre avis, tuer les enfants, c'est plus mieux... euh, plus... euh, moins coupable... que les faire naître pour les vendre ?

— *Bien sûr que non.* Reformule.

— Tuer les enfants... Est-ce moins coupable que... en faire l'élevage pour les vendre ?

— Chercherais-tu à me juger ?

— Non... Non, non. Je cherche à comprendre... Vous m'avez dit que ces dialogues platoniciens étaient faits pour m'éduquer.

— « Platoniciens »... Je le confirme. Tu ferais erreur de vouloir me juger, car tu pèserais les fautes d'un homme qui n'existe plus.

— Quel homme ?

— Moi. J'emploie une image, pour évoquer celui que j'étais.

— Vous avez déjà tué des enfants ?

— *Oui*. Reformule.

— Avez-vous déjà tué des enfants ?

— Non.

— Alors, pourquoi les parents vous paient pou... vous paient-ils pour le faire ?

— J'avais besoin d'argent, j'ai inventé cette légende et je l'ai fait circuler parmi mes amis. On peut penser le contraire, mais, crois-moi, je sais de quoi je parle, beaucoup de gens devenus pères ou mères, soit par choix, soit par accident, sont vite dépassés par leur changement d'état et rêvent de se débarrasser d'une progéniture incommode. D'autres, sur le tard, en viennent à regretter leur jeunesse indépendante et en arrivent au même souhait. Mes premiers commanditaires ont été les parents de Kévin, et les seconds, les tiens.

— Ils vous ont payé cher ?

— Reformule.

— Vous ont-ils payé cher ?

— Tu es indiscrete. Ça ne te regarde pas.

— Vous avez pas... Vous n'avez pas... N'avez-vous pas peur que vos amis vous dénoncent ?

— Non. *Ça ne risque pas*. Je suis très sûr de mes amis.

— *Il triche*. Vous n'en avez aucun, c'est ça ?

— Bien sûr que si. Énormément. Je suis aussi sûr d'eux que de moi-même. Pauvre crétin ! POURQUOI MENS-TU À CETTE RUSÉE ? *Ah non, papa ! Non ! Ne recommence pas !* QUAND T'AVOUERAS-TU QUE TU ES UN CANCRELAT SOLITAIRE ?

Aurélien fixe un regard stupéfait sur Charly qui, les yeux révulsés, se

broie l'oreille gauche.

— Qu'est-ce qui vous arrive ?

Mâchoires contractées, il se rue sur la porte, l'ouvre, sort et referme violemment.

Ce départ en coup de vent saisit Aurélie. *Il est seul au monde, aussi seul que moi !*

Poursuivi par les sarcasmes de la voix qui le hante, Charly grimpe quatre à quatre les marches de l'escalier souterrain. TRIPLE ANDOUILLE, T'AS PAS COMPRIS QUE T'AS TOUT RATÉ DANS TA LAMENTABLE VIE ! REGARDE-TOI ! TU T'ENFONCES DANS TES MENSONGES POUR TE FAIRE AIMER D'UNE PISSEUSE QUI N'A RIEN À FOUTRE DE TOI !

— Je ne veux plus t'entendre ! Je ne veux plus t'entendre !

Il traverse comme un fou le vestibule de la maison Letilleuh et court se cloîtrer dans l'atelier où, portable en main, il relance la sonorisation musicale de Glassland. *Je vais t'apprendre à parler des amis que je n'ai pas, sale gosse ! Elle le fait exprès ! Pour me torturer, pour se moquer, comme les salopards de l'école du jardin public se moquaient de mon bégaiement... J'ai été le plus fort. Je ne bégaye plus. Je serai le plus fort. Elle sera le diamant de ma couronne.* TU PEUX TOUJOURS RÊVER, CONNARD ! Il se cogne durement la tête contre le mur.

– VA-T'EN ! VA-T'EEEEEN !!!

À Glassland, les accords de l'Adagio d'Albinoni clouent la tristesse au cœur d'Aurélie.

V

Nous le savons, malgré son âge et ses misères physiques, Mathilde a gardé une ouïe de bonne qualité. Aussi, l'exclamation « Je ne veux plus t'entendre ! Je ne veux plus t'entendre ! » montée du rez-de-chaussée ne lui a pas échappé et l'a bouleversée, bien qu'elle soit assoupie dans sa chambre qu'elle ne quitte plus guère avant 11 heures.

En effet, depuis la funeste révélation, elle se néglige, n'a goût à rien. À longueur de temps, elle se reproche, chaque jour davantage, d'être allée la quérir, cette horreur qui a révolutionné la vie douillette qu'elle se concoctait avec son « bâton de vieillesse ».

Une idée fixe la dévaste.

En me taisant, je suis devenue sa complice. Elle se répète sempiternellement qu'il lui suffirait de donner un simple coup de téléphone pour que la police vienne mettre fin à cette obsession, mais ce serait alors pour choir dans le néant de Judas. *Je ne peux pas le livrer ! Je ne peux pas ! Il ne faut pas !* Ce qui lui ronge l'esprit, c'est surtout de réaliser que toute option, tout exercice de son libre arbitre, sont conditionnés par ses infirmités physiques et l'espèce de manipulation psychologique autogérée qui en découle. *Que ferai-je sans lui ? Le livrer, c'est me condamner à mort.* Alors, le cri « Je ne veux plus t'entendre ! », qu'elle croit destiné à la prisonnière de sa cave, ne parvient qu'à lui donner un peu plus de repentir, sans la décider à commettre le geste libérateur. *S'il a dit ça à la petite, c'est qu'elle est encore vivante, Dieu merci.*

Réduite à un amas gringalet de chairs pensantes, Mathilde dépérit.

À Madame Thomas également, « Je ne veux plus t'entendre ! » n'a pas échappé. Mais elle, qui mettait de l'ordre et nettoyait comme chaque lundi, a imputé la vocifération à une divergence de points de vue exprimée au téléphone sur le ton délibérément outrancier d'une plaisanterie — Charles-Henri est d'un naturel si paisible.

Lorsqu'elle a découvert la décrépitude de la vieille dame à son lever, elle a cru bon de descendre s'en alarmer auprès de CHR.

— Faites comme si de rien n'était, madame Thomas. J'ai fait venir le docteur Bastagnet. Maman traverse un épisode dépressif majeur. Il ne faut pas l'évoquer devant elle. Comportez-vous comme si vous ne remarquiez rien de particulier.

— D'accord. Je vais faire de mon mieux. Nous venons d'acheter un écran plasma, mon mari pourrait lui porter notre ancien téléviseur, ça la distrairait. On a une antenne intérieure inutilisée.

— C'est une très bonne inspiration. Je vous en remercie. Apportez-les-lui sans prévenir. Faites la surprise. Parce que si vous l'avertissez, elle va refuser.

Et c'est ainsi que, le soir même, lors du dîner préparé par Henri assisté de Joël Robuchon...

— Car rien n'est ni trop beau, ni trop bon, ni trop cher, pour toi, maman.

... Mathilde, sevrée de bel canto, et son fils si dévoué — bien qu'un peu assombri par « le retour du père » — ont pu assister à l'enlèvement télédiffusé de l'enquête concernant la disparue séquestrée à six mètres sous leurs pieds.

David Pujadas leur a appris que l'interrogatoire du négociant en fil machine, dont le nom était tu et l'image floutée, n'apportait aucune nouveauté ; que la mère de Lili — puisque les médias ont définitivement adopté cette dénomination — continuait tant bien que mal à vivre, sans parvenir à surmonter son chagrin — on la voyait sortir de chez sa coiffeuse et pleurer devant l'objectif en suppliant le ravisseur de libérer ce qu'elle avait de plus précieux au monde — ; que le père de Lili poursuivait de même et combattait sa peine en participant au pot d'anniversaire de son second ; que la perquisition conduite chez le principal suspect présumé innocent semblait infructueuse ; que son C25 — reniflé par les chiens experts — n'avait probablement jamais convoyé la kidnappée, alors que c'était ce véhicule, remarqué par un « jeune témoin oculaire », qui avait mis les enquêteurs sur la piste du gardé à vue.

Ces informations accroissent la taciturnité de Charly. *Le coupable par intérim va me faire faux bond.* L'image du C25, qu'il a enregistrée comme les précédentes sur son caméscope, le contrarie. C'est le clone du mien.

D'autant plus que Mathilde — qui l'a laissé effectuer les diverses connexions en s'en désintéressant totalement — émerge deux secondes de sa léthargie avec une intention maligne.

— Cette fourgonnette est exactement la même que la tienne.

— C'est vrai... exactement.

— Un témoin l'a vue. Si ce n'est pas cet homme, ils vont chercher parmi les possesseurs de ce type de camion.

— Ils ont dû déjà commencer. Mais, tu sais, maman, ils ne nous disent pas tout. Il se peut qu'ils aient d'autres preuves mettant ce bonhomme en cause. Ils ne l'ont sûrement pas arrêté pour rien.

— *Scélérat !* Ce ne serait pas la première fois qu'on assisterait à une erreur judiciaire.

— Sa tentative d'escapade en Russie est tout de même très louche. Moi, je suis persuadé qu'il a enlevé la petite.

— *Voyou ! Comme il est décevant ! Je n'aurais jamais pensé une telle chose de lui.* Je suis convaincue du contraire.

— Qu'est-ce qui te permet d'avoir cette certitude ? *Elle sait.*

— *Je lui dis !* Je... *Tu vas finir tes jours seule !* Je ne sais pas... Un pressentiment.

— De quelle nature ?

— *Tu es un monstre, mon fils... Mon adopté... Mon étranger... Étranger à ma chair... Étranger à mon sang...* Je l'ignore... Une sensation, rien de plus. *Je suis une lâche.* Une intuition féminine.

Je la connais, elle ne se déballonnerait pas. Charly est à la fois rassuré et désappointé. Rassuré par le propos de Mathilde. *Elle ne sait rien. Elle a un caractère fort. Si elle me savait coupable, elle me le déclarerait sans ambages.* Désappointé par une tournure des événements contraire à ses vœux. *Ce C25 est dans le même état que le mien. Sûr, c'est le petit arabe qui le leur a décrit... Qu'est-ce que j'en fais ? Je le brûle, je le jette à la Garonne... La Garonne est pleine de voitures volées ou supposées telles... Si je joue ce jeu, je suis obligé de déposer plainte pour vol... Ça peut mettre la puce à l'oreille des policiers... Je vais le peindre.*

— Tu sais, maman, je suppose qu'avec cette histoire, tous les C25 blancs vont être regardés en suspects potentiels. *J'objecterai immédiatement cette raison à ceux qui s'étonneront.* Un peu comme, après Pearl Harbor, les Américains voyaient un saboteur en chaque Japonais, où voient aujourd'hui un terroriste en chaque Arabe. Je vais peindre le nôtre en bleu, j'en ai à l'atelier, il sera plus discret.

— *Au contraire, tu vas attirer l'attention de ceux qui le connaissent.* C'est une bonne idée. *Il a été l'artisan de son forfait, il sera celui de son châtimement.* Tu devrais faire ça le plus tôt possible.

— Je m'y mets dès la fin du repas. Lavage, masticage et ponçage.

— Tu as raison. *Comment se fait-il que lui qui est si intelligent ne se rende pas compte de son inconséquence ?... Et moi de la mienne ?*

Au dîner, Aurélie n'a pas eu très faim.

Le lapin chasseur de William Saurin — « Tendres morceaux de lapin accompagnés de pommes de terre fondantes et de champignons, cuisinés dans une délicieuse sauce chasseur aux saveurs d'oignons, échalotes, tomates et vin blanc », dixit W.S. — ne s'est guère montré apte à lui ouvrir l'appétit.

Faute de DVD à visionner, elle venait de passer la journée à effectuer les lectures et les exercices prescrits du Dutreuilh et Hartmann dont les trois premiers extraits de livres lui ont parlé de mondes dont elle ignorait l'existence : les univers d'Alphonse Daudet, George Sand et Paul Bourget. *Comment ils font, ceux qui écrivent ces bouquins, pour trouver tous ces petits morceaux de textes qui parlent du sujet qu'ils ont choisi ? Ils peuvent pas avoir tout ça en tête, c'est pas possible !*

À présent, le concert imposé — une kyrielle de chants grégoriens — lui gâte l'humeur. *Je comprends pas ! C'est pas parce qu'il est malheureux qu'il doit me rendre malheureuse ! Pourquoi il est pas revenu ? Il aime pas que j'ai parlé de sa solitude. Y a pas de quoi se mettre dans ces états. Il va me faire la gueule quand il reviendra. Quoique, la dernière fois, quand j'ai hurlé au secours, je croyais qu'il allait me punir, et puis il a fait comme si rien s'était passé. Il est pas fini, ce mec.* Pour tuer le temps, elle ouvre un cahier vierge et, au milieu de la première page, écrit en soignant sa calligraphie : *Journal d'une disparue*. Après quoi, en haut de ce qui sera la page 3, elle laisse un large espace et entame sa rédaction :

« Je m'appelle Aurélie Maucoudier, j'ai été enlevée le mercredi 4 avril 2007. Je devrai être... »

La bille du stylo reste en suspens. *Attends, il faut pas un s à devrai ? M. Weyland, il dit de mettre au pluriel... Nous devons être. Non, c'est pas ça. Nous devrions être. C'est ça. Y a un s.* Elle corrige.

« Je devrais être en vacances de Pâques, à moitié chez moi à Marsac où j'habite avec ma mère, à moitié chez mon père à Ambès avec sa copine Lola qui aurait pris ses RTT pour s'occuper de moi. Au lieu de ça, je suis enfermée dans un deux pièces en plastique transparent sans fenêtres où je suis gavée de vieille musique.

L'homme qui m'a enlevée est bizarre. Mais il est gentil avec moi. Il a piqué une crise quand je lui ai dit qu'il avait pas d'amis. Je crois qu'il est un peu fou. Au début, il me faisait peur. Maintenant, il me fait pitié.

N'empêche que j'aimerais rentrer chez moi. Ça va pas être possible parce que papa et maman ne veulent plus de moi. Ils ont... »

Elle s'interrompt. *Si j'écris la vérité et que le livre est lu par la police, ils vont les arrêter... Me dis pas que tu vas les protéger, après la vacherie qu'ils t'ont faite !* Elle poursuit son récit en accusant distinctement ses parents de tentative d'infanticide. *C'est clair ! Peut-être que je suis pas vraiment leur fille et qu'ils se mordent les doigts de m'avoir adoptée.*

Le lendemain matin, mardi, alors que, encouragé par sa mère, Henri repeint le C25 en bleu, Madeleine Garrigou s'entête malgré l'implication de moins en moins évidente de son gardé à vue : elle orchestre une séance d'identification.

Katy Frontenac a été chargée d'amener le jeune Abdelaziz.

À l'abri du fameux miroir sans tain, « l'unique témoin oculaire » doit dire s'il reconnaît l'un des hommes alignés dans la salle voisine.

Il hésite. Mado les fait tourner de trois quarts, puis de profil, puis de dos, et lui demande de bien concentrer ses souvenirs. Il met toute son ardeur, il aimerait tant être le héros qui permettrait l'arrestation du *laïm* qui s'est permis de faire du mal à Aurélie, mais...

— Il est pas là, ce salaud. *Ils se sont plantés !*

Affligé, Abdelaziz a murmuré son constat, plus pour lui-même que pour la compagnie mécontentée.

Katy est seule à lui remonter le moral, d'une pression sur l'épaule. Les membres de la brigade le délaissent, sans un remerciement.

— Ils font comme si c'était ma faute !

— *C'est toi qui les as fichus dedans, en leur fournissant un numéro de C25 qui n'était pas le bon.* Non. Ils sont fatigués. Ils sont déçus. Ils voudraient tellement retrouver Aurélie.

— Mais, le camion, m'dam, ch'uis sûr que c'était celui-là ! Je me pardonnerai jamais de pas avoir relevé le numéro, le jour de l'enlèvement.

— Tu étais trop loin, il était illisible.

— J'avais la meule ! J'aurais pu le suivre ! J'y pense toutes les nuits. Ça me réveille.

— Je peux te faire parler avec quelqu'un qui discuterait de ce souci avec toi.

— Un psy ?

— Oui. Un ami.

— Non ! Les psys, c'est pour les oufs ! Ch'uis pas ouf, moi !

— Tu as déjà eu des problèmes avec ta moto...

— Oui. Qu'est-ce ça a à voir ?

— Comment fais-tu pour réparer ?

— Mon grand frère s'y connaît. Il m'aide, il me montre et on remet en route. Si, lui, il sait pas, il a un pote qui est au top.

— Eh bien, tu vois, quand tu as un problème pour être bien dans ta peau, pour bien fonctionner, mon ami le psy, c'est pareil, il est au top pour te dépanner.

Abdelaziz la regarde, fasciné. *Elle est trop canon, cette gazelle !* Il lui adresse un sourire large comme une tranche de pastèque.

— Si je vais le voir... vous viendrez avec moi ?

— Bien sûr.

— On pourrait être ami, alors...

— Nous le sommes déjà.

Elle lui tend une petite carte de visite où figurent ses coordonnées.

— En cas de besoin, tu pourras toujours compter sur moi.

Je le crois pas ! Abdelaziz rayonne. À mieux le regarder, on peut avoir l'impression qu'il a grandi de cinq ou six centimètres.

Éric Fabre est soulagé, mais furieux. Son premier réflexe d'homme libre est de vouloir alerter la presse sur sa mésaventure, en s'indignant de ces abus d'une police trop pressée de présenter des résultats, qui, par des décisions inconsidérées, pourrit la vie d'honnêtes gens. Sa ferme intention est de demander une indemnisation maximale du préjudice à faces multiples qui vient de lui être causé : le rendez-vous russe reporté, ses bénéfiques commerciaux compromis, l'arrestation traumatisante, la mise en cage angoissante, la peur de l'erreur judiciaire, la dépréciation de son image auprès de ses parents, de ses alliés, de ses amis, de ses voisins, de ses relations professionnelles.

Car, à n'en pas douter, bien que son nom n'ait jamais été divulgué, grâce à la délectation jubilatoire — rapportée par son avocat commis d'office — avec laquelle les médias locaux ont précisé que « le présumé coupable, bénéficiant du droit à la présomption d'innocence » était « négociant en fil machine, domicilié au Haillan, non loin du centre d'entraînement des Girondins », tous ceux qui le connaissent l'auront inmanquablement identifié.

— Putain d'hypocrisie du secret de l'instruction ! Il se trouvera bien parmi eux deux ou trois imbéciles qui diront qu'il n'y a pas de fumée sans feu ! Pour combattre la rumeur, je veux lui faire face ! Prenez les contacts nécessaires avec journaux, télé et radios, je veux exercer un droit de réponse !

— Pas de problème. Je m'en occupe.

Tandis que la laque du C25 sèche à l'atelier, Charly est descendu à Glassland qu'il a retrouvé doucement baigné de musique, celle du film *Tous les matins du monde*. Il ramenait les DVD confisqués, enrichis d'une douzaine d'autres préalablement examinés, et apportait son sac écologique.

Bien qu'elle s'explique mal une telle conduite, Aurélie n'a pas été surprise qu'il ne fasse aucune allusion à son départ violent de la veille. *Il refait comme l'autre fois. Il a été fini au pipi !*

Loin de soupçonner l'opinion de sa captive, Charly se plaît à lui montrer les images muettes du 20 heures de France 2, détournées de leur

vérité par un montage astucieux qu'il a intitulé *Le bien-être des Maucoudier débarrassés de leur fille*.

— Tu vois, Désirée, ta mère n'hésite pas à se faire bien pomponner par sa coiffeuse et ton père lève joyeusement le coude avec ses amis.

— Je les reconnais, c'est des marins qui travaillent avec lui.

— Reformule.

— Ce sont des marins.

— Très bien... Ils ont tous tourné la page. Tu dois faire de même.

— J'essaye. C'est... Ce n'est pas facile.

— Je suis là pour t'y aider, ma chérie.

— *C'est la première fois qu'il m'appelle sa chérie. Papa, il le fait plus depuis des années.* Je vous remercie.

Katy Frontenac a déposé au Grand-Mât un Abdelaziz enthousiasmé de pouvoir éberluer — par une descente en souplesse du CS 220 CDI Mercedes rouge dont il vient d'embrasser la magnifique conductrice sur la joue — écoliers, collégiens et lycéens de la cité en vacances sur le parking et les allées.

Revenue au commissariat de Marsac-près-Bordeaux, elle tient à son supérieur un propos qui ahurit l'auditeur.

— Le gamin est formel. La fourgonnette est en tous points identique à celle qu'il a vue embarquer Aurélie. Nous savons où a circulé le portable de la petite. Pourquoi ne convierions-nous pas la presse à publier les photos détaillées du C25 de Fabre, plaque minéralogique masquée, en demandant si quelqu'un a vu ce véhicule aux Chartrons ?

Grands Pieds manque de s'en étrangler.

— Vous voulez qu'on fasse ça, nous ?! Ici ?! Avec mes effectifs réduits ?! Il va y avoir des centaines d'appels ! Comment je gère ça, moi ? Impossible !... Demandez à la grosse Mado.

— C'est déjà fait. Elle refuse.

— Pas étonnant. Il n'est plus crédible, ce garçon. Vous imaginez ce que ses hallucinations viennent de coûter au budget de l'État ? Et puis, ça ne dore pas le blason de la maison. Les journaux ne vous suivront pas sur ce coup-là. Pour eux aussi, « le jeune témoin oculaire » va être *persona non grata*, un fantaisiste, un Djamel de l'affaire Alègre.

— Je suis certaine qu'il est le contraire. S'il faut procéder par encart publicitaire, je peux assurer le financement.

— Je sais, je n'en doute pas... *La fille à son papa !...* Mais croyez-moi,

personne ne vous oblige à vous occuper de cette affaire. La BPM est là pour ça ; Mado Garrigou vient d'ailleurs de créer le Groupe de Recherche « Aurélie ». Le GRA. Stylé ! Vous ne trouvez pas ?

— Je pense être à même de pouvoir donner un coup de pouce.

Berthaud soupire.

— C'est vous qui voyez, capitaine. Si vous voulez tenter l'aventure d'une diffusion de portrait-robot de C25 relooké dans la presse, faites-le. Mais, je vous préviens, je ne suis pas au courant, vous ne m'en avez jamais parlé.

— *Dégonflé !* Très bien... Je crois que je vais réfléchir.

— Sage initiative.

Après le déjeuner, C25 repeint prêt à l'emploi, pendant la sieste de Mathilde qui paraît rechuter dans sa décrépitude galopante sans qu'il comprenne pourquoi, le Maître est venu corriger le travail scolaire de son élève.

Agréablement étonné par la qualité de l'ouvrage, il l'a félicitée.

Avant de s'éclipser, car il est débordé par les commandes de tâches diverses, il lui a enjoint de prolonger son bel effort sur les pages 10 et 11 de ce qui, en matière de phraséologie, semble être à ses yeux une espèce d'équivalent de la Bible.

Mais *La phrase sans verbe* ou *Le verbe dans la proposition*, leçon accompagnée d'exercices, illustrée par deux textes de Charles-Louis Philippe et Georges Rodenbach évoquant le lycée, la rentrée, le collège, le premier émerveillé, le second nostalgique, ne parviennent pas à dégager Aurélie de la gangue d'affliction qui lui enserre le cœur depuis son visionnage du *Bien-être des Maucoudier débarrassés de leur fille*.

Je vais me tuer. Elle extrait de sa cachette son *Journal d'une disparue*, dissimulé derrière le bac à légumes du réfrigérateur, l'un des rares endroits de Glassland qui ne soit pas translucide, et en reprend l'écriture.

« Mardi 10 avril 2007.

Ce matin, le Maître m'a montré une horreur. Papa et maman qui vivent comme s'ils me connaissaient pas, comme si j'avais jamais existé... »

Elle s'interrompt. *Il faut un e ou pas. Je sais jamais. Ils doivent savoir, dans son foutu bouquin.* Elle consulte la table des matières. *Comment ça s'appelle, ce truc ? Comment il dit, M. Weyland ? Savoir si, lui aussi, il est heureux d'être débarrassé de moi... Ah ! Voilà.* Elle se rend à la page 280 qui doit l'éclairer sur l'accord du participe passé. *Attends, alors, dans ma phrase, y a l'auxiliaire avoir... Et le complément d'objet direct, c'est... C'est quoi un verbe intransitif ?*

— Pffouff, c'est compliqué. Tant pis, je laisse comme ça.

« Quand je vois ces images, ça me donne envie de me tuer. Comment on peut se tuer ? Y en a qui se ratent et après leur vie est encore pire qu'avant. Je pourrai... »

Elle hésite. *Nous pourrions.* Elle reprend.

« Je pourrais mettre le feu en mettant des trucs à brûlé au micro-ondes. Je suis pas sûre que tout le plastique de ce logement prend feu facilement. »

Et si Bille de clown a truqué les films qu'il m'a montrés... Papa dit qu'on peut faire dire n'importe quoi avec une caméra et des trucages.

La notion s'est diffusée dans son cerveau tel de l'oxyde de carbone s'infiltrant sous une porte close. *Ce qu'il me fait voir est toujours très court, sans début et sans fin, comme si les images venaient de nulle part. Maman sortait de chez la coiffeuse, mais peut-être qu'elle a parlé aux journalistes après, peut-être qu'elle était triste... Pourquoi je voudrais qu'elle soit triste ? C'est drôle. Si elle était triste, ça me ferait plaisir. Pourtant, quand on aime quelqu'un, on peut pas être content qu'il soit triste... C'est curieux, la vie... Ou alors, peut-être que j'aime pas maman... Si, je l'aime. Elle s'est toujours bien occupée de moi, beaucoup plus que papa... Faudrait qu'elle me laisse moins seule... Il a raison, Bille de clown, c'est long, les mercredis après-midi sans personne à la maison. Heureusement qu'il y avait les potes du square... Elle a dû être furieuse, si les policiers lui ont dit pour Abdelaziz et les autres... La télé doit parler de moi... Faut pas que je me suicide avant de savoir ce qu'ils disent.*

Elle note ces deux dernières pensées en les peaufinant.

« Les chaînes de télévision doivent parler de moi. Il ne faut pas que je me suicide avant de savoir ce qu'elles disent. »

Ça doit m'aider à tenir, cette décision. Ragaillardie, elle referme le cahier.

L'arrivée d'Abdelaziz, quasiment au volant d'un coupé sport rouge, a eu un fabuleux impact sur le peuple-ado de sa « téci togué ». Le bénéficiaire de ce formidable coup de publicité s'est bien gardé de dévoiler la profession de sa compagne, presque reléguée, à l'en croire, au rang de passagère.

Cependant, la formidable inflation de son tour de tête suscite le débat au sein de la troupe.

— D'où tu la sors ?

— C'est une belette bouréodor ! Elle me gave mortel pour que je fasse partie de la moto-cross team qu'elle va sponsoriser dans le Médoc. Ses renpas ont un château de pinard !

— T'y vas ?

— Ch’sais pas. Faudra qu’elle allonge la tune.

— Tu l’as connue où ?

— En boîte.

— Hé ! Tu te la pètes ! T’as pas l’âge !

— Elle m’a fait entrer !

— Quelle boîte ?

— Lézard vert.

— J’hallucine à mort ! Ils laissent entrer que les Gaulois, ces enlecs !

— Katy, elle m’a fait entrer, je te dis !

— Si tu la connaissais pas, comment elle a fait !

— Vous me cherchez, là, ou quoi ?!

Jules, le fils du cheminot du 9ème de la tour C, tire le bluffeur d’une impasse où il fonçait droit dans le mur.

— Cette nuit, j’ai eu une idée pour retrouver Lili.

— L’appelle pas comme ça, elle chie dessus !

— La tivi l’appelle que Lili.

— C’est des gros nuls ! Toi, si on t’appelait Juju, ça te plairait ?

L’entourage s’esclaffe.

— Ma grand-mère m’appelle Juju.

L’entourage se ravise ; Jules est doté du gabarit équarisseur de baobab. Néanmoins, Abdelaziz ne se déballonne pas.

— Si ça te plaît, tant mieux ! Aurélie, c’est Aurélie !

— D’accord. N’empêche que j’ai un plan.

— Ouais, bon, ben, zyva !

— Avec l’ordi de mon père, on peut faire des dessins, retoucher des photos. Sur le site de lacentrale.fr, j’ai trouvé des photos de C25 à vendre. Si tu viens chez moi, je peux les maquiller pour qu’elles ressemblent au fourgon que t’as vu. Après, on les imprime et on va se balader aux Chartrons pou...

— Tu délires ! T’as vu ta skin ? T’as vu la mienne ? Les renois et les rebeus, on est de la caillera aux Chartrons !

— On peut parler aux potes de la cité du Nouvel Horizon, ils sont comme nous. Ils sont collés aux Chartrons. Ils ont peut-être vu quelque chose. Le C25, s’il est des Chartrons, ça doit lui arriver de passer au Nouvel Horizon.

— C’est pas con.

Jules éclate de son grand rire qui répand la joie.

— Sûr que je suis pas con ! Qui va me dire le contraire ?

— On va chez toi !

Sitôt dit, sitôt prêts à partir.

— Hééé ! Non ! Pas tous ! Sinon, ma mère, elle me grave sa bague de fiançailles sur la face ! Toi, toi et toi. Pas les autres.

Une vague d'indignation fait brimbaler les têtes éconduites.

Abdelaziz tranche.

— Quand on ira patrouiller au Nouvel Horizon, vous viendrez tous !

Éric Fabre est écœuré. Des contacts pris avec les médias par son avocat, il ressort que les suites que ceux-ci entendent accorder à sa mésaventure n'iront pas dans la direction qu'il souhaitait leur voir prendre.

— Selon eux, votre nom n'ayant jamais été cité, ils ne voient aucune raison de le publier à présent. Un droit de réponse ne se justifie que s'il y a eu mise en cause directe... Je ne peux pas leur donner tort. Il nous sera difficile, sinon impossible de leur imposer une publication.

— Autrement dit ma faute est d'avoir un job qui me rend repérable. Si je veux échapper à la flétrissure, j'ai qu'à en changer !

— Je suis désolé.

— Moi aussi.

— Je vous ai apporté le décompte de mes honoraires.

Le négociant en fil machine a un rictus.

— Je vous suis reconnaissant de ne pas avoir oublié.

Après une journée de travail chargée, Charly est venu dire un bonsoir, qu'il envisage expéditif, à son Élué aux nerfs vrillés par le rigoureux contrepoint de la *Messe du Pape Marcel*, de Giovanni Palestrina.

Elle ne lui laisse pas le temps de respirer, elle l'attaque, bille en tête.

— Je manque d'air, ici. Vos musiques de fossiles m'étouffent. Il faut que je sorte, que je prenne le soleil, je deviens blanche comme de la neige.

Qu'est-ce qui lui arrive ? Qu'est-ce que je lui ai fait ? Il ébauche un projet de sourire pingre.

— C'est très beau, la neige.

— Je rigole pas !

— Moi non plus. Reformule.

— Non ! Je veux voir des gens ! Je veux au moins savoir ce qu'on dit

de moi, de mes parents, de ma disparition ! Vous dites que je suis votre chérie, prouvez-moi que vous mentez pas ! Je veux au moins avoir la télé avec les vraies émissions, pour voir des gens vivants, pas que les gens morts de vos DVD !

Elle régresse. Je suis épuisé. Bouche bée, Charly la dévisage avec des yeux attristés : une paire de grosses billes grises cernées de fibrilles sanguinolentes courant sur une laitance jaunâtre. *Je ne vais pas m'engager, à cette heure-ci, dans une controverse pour la remettre sur la bonne voie. Pas ce soir.* Il presse la télécommande de la bibliothèque.

— Partez pas sans me répondre !

— La réponse est non.

— Pourquoi ?! POURQUOI ?!!!

— Je t'expliquerai plus tard. Je suis fatigué. Bonne soirée.

— NON, NON, NON ET NON !!! Vous voulez pas que je voie la télé du dehors, parce que vous me baratinez ! Y a pas de son sur vos images ! Vous pouvez me raconter ce que vous voulez ! Je peux rien contrôler !

Pourquoi ne me font-ils pas confiance ? Je fais tout pour les aimer, pour les choyer... Pourquoi me rejettent-ils ? Ses gros yeux débordant de consternation, il hausse mollement les épaules et ouvre la porte de fer capitonnée de polystyrène.

Auréli se précipite, percute le geôlier et se faufile par l'embrasure. Il retire aussitôt le battant. Sa poigne solide coince la jambe droite de la téméraire, presque évadée, comme dans la mâchoire d'un piège à loups. Auréli pousse un hurlement déchirant.

Sur le lit, où elle attend l'heure du dîner dont la préparation ouvre-boîte est devenue par accord tacite la tâche exclusive de « la pièce que j'ai eu tort de rapporter à la famille Letilleuh », Mathilde a sursauté.

— Juste ciel ! Pourquoi la fait-il crier à ce point ? Henri ! Que se passe-t-il ?

J'espère que maman n'a pas entendu. J'aurais dû mieux fermer les portes. Rapide comme une mante religieuse saisissant le papillon qu'elle va dévorer, Charly a agrippé la jambe prisonnière du piège par la cheville, si fine, si fragile, et l'a ramenée à l'intérieur du royaume hâtivement barricadé. La tentative d'évasion déchaîne sa fureur. Ses poings massifs frappent à coups redoublés toutes les parties du corps démantibulé.

Sous un pareil pilonnage, les plus puissantes clameurs deviennent vite d'ignobles onomatopées émises, tels des gémissements, par les chairs tuméfiées.

Auréli a rapidement perdu connaissance.

Soudain, le barbare s'arrête. *Qu'est-ce que j'ai fait ?* Dressé, roide, étonné, il porte sur la gisante le regard d'un découvreur ignorant tout de l'acte qui vient d'être commis. *Qu'est-ce qu'elle fait là ? Pourquoi les choses se passent-elles ainsi ?* Abattu, il ouvre à nouveau la porte, tête basse, tel un pénitent encagoulé de procession sévillane.

Par delà les huis qu'il a mal clôturés en descendant, dans son empressement à écourter l'obligation de visite qu'il s'imposait, il entend sa mère pousser des cris aigus.

— Qu'est-ce qui se passe, Henri ? Qu'est-ce qui se passe ?

Bien qu'il ne lui arrive qu'atténué, il reconnaît le roulement feutré du fauteuil « machine à remonter l'espace » qui, là-haut, approche sur le palier du premier étage. *Je ne vais plus pouvoir nier.* BUTE-LA, CETTE VIEILLE CARNE ! DÉTRUIS-LA ! TU SERAS ENFIN LIBRE DE VIVRE TA VIE !

VI

Mercredi matin, Daniel Maucoudier s'est levé de mauvaise humeur. Même sous la douche, il ne peut pas s'empêcher de fulminer.

— Ils arriveront jamais à la retrouver ! Ça fait huit jours aujourd'hui, c'est trop tard ! Rappelle-toi Fanchon, rappelle-toi Éliette, rappelle-toi Kévin, Amaury, Léa... Ça fait des années ! Ce sont des manches ! Ils les ont à la retourne ! Ils s'en foutent !

Je peux dire quoi, moi ? Lola est à bout d'arguments, depuis la disparition, elle n'a cessé d'exhorter à l'optimisme. *Il arrête pas de s'enfoncer. J'en peux plus, il me déprime. J'ai plus de mots, moi.*

Il s'essuie avec une vigueur à s'en arracher la peau.

— Ils sont bons qu'à emmerder les sans-papiers ! C'est plus facile de cravater un malheureux papy venu chercher son petit-fils à la sortie de l'école que de retrouver la petite Marion ! Tiens, je l'oubliais, elle !

Il passe dans la chambre contiguë.

— Pauvre Marion ! T'imagines depuis combien de temps ! Dix ans, douze ans ? T'imagines le supplice des parents ! Putain ! Je supporterai jamais ce calvaire !

Et moi, je ne sais pas si je suis prête à imposer ce chemin de vie à l'enfant que je porte ? Lola ouvre le robinet et accommode à son goût la température de l'ondée sur son visage ; Daniel aime le frisquet, elle adore le torride.

— Hé ! Où t'as mis ma chemise bleue à rayures ?

— Quoi ? ! J'entends pas, avec le bruit de l'eau !

Il chamboule les cintres de la penderie avec hargne.

— Qu'est-ce que t'as foutu de ma chemise bleue à rayures ? !

— Elle est au repassage ! Je le ferai à la pause, cet après-midi ! T'as la blanche à col Jacquard !

— Je la déteste ! J'ai l'air d'un paillasse avec ton foutu col ! C'est pas moi qui ai acheté cette liquette de guignol !

— C'est moi qui te l'ai offerte !

— Je te dis pas bravo !

— Regarde, t'en as tout un tas d'autres ! Prends la grise.

La grise ! Comme s'il faisait pas assez gris dans ma tête ! Il tarabuste l'assortiment.

— Et la verte, elle est pas là non plus ?!

— Non ! Je dois la repasser aussi ! *Il fait chier !*

— Putain ! Mais comment tu te démerdes pour que tout soit toujours « à faire » ?!

— Hé ! T'as qu'à les donner au pressing, tes limaces ! Je suis pas ta bonne !

— Oh, ça, bonne, tu l'es pas, non... T'es plutôt le genre bonne à rien.

Il a baissé d'un ton, mais pas suffisamment, car, dégoulinante, Lola est sur le seuil de la chambre, des larmes dans la voix.

— Je suis bonne à rien ? C'est ça que tu penses de moi ?

Il décroche une chemise noire et l'enfile.

— Je vais mettre celle-là ! Comme ça, tout le monde pourra voir qu'à cause de l'incurie de ces cons, je porte déjà le deuil de ma fille !

Lola, au bord de la fureur, réitère.

— JE SUIS BONNE À RIEN ?! C'EST ÇA QUE TU PENSES DE MOI ?!

— OH ! FAIS PAS CHIER ! VA PAS FAIRE TA CRISE, HEIN ! SI T'ES PAS HEUREUSE, L'HERBE EST PLUS VERTE DEHORS !

— PAS DE PROBLÈME !

Elle retourne précipitamment sous la douche et fait jaillir l'eau à pleine puissance. *Tu vas le regretter, connard !* Elle se savonne avec rage. *Il me le dira pas deux fois !*

Il ouvre violemment la deuxième porte de la penderie. *Je ne souffre plus personne. Je me demande même si je suis en état de boulonner.* Sur le porte-cravates, il en choisit une en soie à raies jaunes et rouges qu'il projette autour de son cou.

— Il a dit ça ? *Le salaud.*

Cela a été la première réaction d'une Mireille Maucoudier ébahie, quand Katy lui a rapporté les propos accusateurs de David Hostinger, son amant éphémère et déloyal.

La lumière éblouissante du matin frais, filtrée par les hauts voilages moirés de l'étude Beaujour et Lozac'h, découpe en ombres chinoises les silhouettes des deux femmes qui se font face de part et d'autre du bureau surchargé de documents comptables.

— M. Hostinger justifie ainsi le fait de ne pas avoir poursuivi votre liaison. Il affirme avoir voulu protéger ses propres enfants dont il vous voyait mal devenir la belle-mère.

Les larmes sont venues aux yeux de Mireille.

— *Il est sordide.* Les hommes sont très adroits pour se défaire de leur responsabilité dans ce genre d'histoire. Je le savais menteur, mais là, il ajoute la calomnie au mensonge, il se surpasse. Ça m'est arrivé une fois de laisser Lili seule le soir. Une fois ! Pas des dizaines, une ! Et, encore ! C'était à la suite de ses propres manœuvres à lui. Il a du culot ! C'était un mercredi, je m'en rappellerai toute ma vie. Daniel ne rentrait pas ce soir-là, il remorquait un bateau jusqu'à Brest. David le savait. J'ai couché Lili vers 22 heures, comme d'habitude, et environ un quart d'heure plus tard, David est venu chez moi... Il avait très envie de me voir... Lili a toujours dormi comme une souche... Vous devinez la suite.

— Il voulait faire l'amour. Mais pas dans le lit de son rival...

— *Elle est directe, elle, au moins !* Exactement. Non seulement, le lit, mais la maison !

— Il vous a attirée dehors...

— Au Quick Palace, au bord de la rocade. À cinq minutes. C'était un de ses arguments, nous ne serions pas loin de Lili, en cas de besoin. Il est gonflé de dire qu'il a insisté pour que je rentre. Si je l'avais écouté, nous y aurions passé toute la nuit. Avec sa femme, il sautait à la corde depuis trois ans. Elle prétendait avoir je ne sais plus quel virus génital qui lui rendait les rapports très pénibles. Il n'est jamais allé chez le gynéco avec elle. Je suis convaincue qu'elle lui racontait des bobards. Ils étaient faits pour s'entendre. Je suis rentrée vers 3 heures du matin. Lili n'en a jamais rien su, elle dormait comme un loir. David s'est gargarisé de ce succès de séducteur à deux balles pendant des mois !... Et il vous ment, quand il dit que ni Daniel ni moi ne voulions de la garde de Lili ! On s'est écharpés à ce sujet ! L'unique point d'accord était que ni lui ni moi ne voulions être le seul à assumer les frais qui résulteraient de la décision du juge. Autant l'un que l'autre, nous voulions que Lili puisse avoir un train de vie correct, nous refusions qu'elle connaisse la pénurie ou les fins de mois qui commencent le 15 ! On s'est entretués à ce sujet. Il est vrai que les propos, que nous avons échangés à l'époque, pouvaient prêter à confusion pour un auditeur non initié.

— Quand vous m'avez téléphoné, vous disiez que vous vouliez me parler d'une question délicate.

— Ah oui... J'allais oublier... Ça me chamboule tellement ce que vous m'avez appris... Le dépiautage des listes que nous vous avons...

— Ça n'a rien rendu.

— Il est possible que j’aie quelque chose d’intéressant... Il y a environ trois ans, un peu plus, un peu moins, je ne me souviens pas exactement, nous avons fait isoler le plafond de notre garage. L’ouvrier avait un fourgon qui ressemblait à celui qu’a vu Abdelaziz. L’homme, lui aussi, pourrait correspondre, pas très grand, trapu, chauve.

— *C’est pas vrai !* Pourquoi ne m’en avez-vous pas parlé plus tôt ?

— Je l’avais complètement oublié. Il est resté environ deux heures, deux heures et demie.

— A-t-il vu Aurélie ?

— Oui. Je me souviens qu’il lui a parlé. Très gentiment. Je crois lui avoir demandé s’il avait des enfants. Il me semble qu’il a répondu non, qu’il était célibataire... Je ne sais pas son nom. C’est une copine de gym qui m’avait fourni ses coordonnées. Je l’ai appelée ce matin, avant de vous téléphoner. Elle ne les a pas conservées. Elle ne sait même plus qui les lui avait données. Elle dit que le nom était du genre Bardolet, Martouret...

— Naturellement, je suppose qu’il n’y a jamais eu de facture...

Mireille baisse le nez.

— Mon ex a toujours considéré que la TVA était de l’argent trop facilement gagné pour l’État. Il estime que, dans la mesure où il y a un impôt sur le revenu, il est anormal d’en payer un autre chaque fois que l’on dépense une part dudit revenu. Moralité, il traite au black dès qu’il le peut.

— Moralité, on perd une piste qui était peut-être primordiale pour retrouver sa fille.

— Je me ronge les sangs depuis cette nuit... Mais j’ai pensé que je pourrais vous aider à établir un portrait-robot du type. Je me souviens bien de lui. Ce qui m’avait frappée, c’était ses yeux et sa voix, une voix un peu aiguë et uniforme, sans inflexions. Et ses yeux étaient de gros yeux globuleux.

— Il souffrait d’exophtalmie ?

— Pas à ce point, mais ils étaient vraiment très particuliers.

— Comme ceux de l’acteur de *M le Maudit*, Peter Lorre ?

— Je ne le connais pas. Je n’ai pas vu.

— Je vais prendre les contacts pour établir le portrait. *Les patrons vont tordre le nez.* Il faudra que vous vous rendiez disponible.

— Pas de problème, mes patrons sont très compatissants.

— *Je t’envie !* Une disposition d’esprit appréciable.

Tous les sélectionnés par l’assemblée s’étaient donnés rendez-vous, aucun n’a fait faux bond.

Jules, Asmae, Zakaria, Abdelaziz, Grégory, Mehdi, Razika, Ryann et Sélim ont pris le tramway de 9 h 30 pour désertier leur ZUP du Grand-Mât et se rendre de l'autre côté du fleuve, l'autre monde à l'image captivante bien que ternie d'un soupçon d'inimitié.

La troupe joyeuse et piaillarde n'est pas passée inaperçue dans le ver luisant de métal réputé pour sa qualité de silence. Surtout quand, en s'interpellant d'un bout à l'autre de leur voiture, tous se sont interrogés sur la station où descendre et les correspondances de bus à prendre pour gagner la Place de l'Euro, cœur de la cité du Nouvel Horizon. Ils ont débattu et ont fini par décider à la majorité des voix ; ils s'aventurent si peu souvent de l'autre côté.

Enfin parvenus à destination, les prospecteurs se divisent en trois groupes conduits par les trois premiers, les plus doués au collège, censés, par décision collective, être les plus à même de mener à bien la mission. Après quoi, s'égayant en trois directions différentes, ils vont présenter aux passants les photos de C25 bricolées la veille pour ressembler le plus possible à l'utilitaire criminel. Ils y ont joint le portrait d'Aurélié, copié-collé de la photo en ligne sur Internet ; bien que cette résolution ait suscité une polémique.

— On la reconnaît mal !

— Y a pas besoin ! La tivi et les tableaux hideux l'ont montrée, tout le monde l'a vue !

— Tout le monde regarde pas la tivi !

— Ou lit pas !

— Ou sait pas lire !

— Moi, mon père, il regarde que la parabole !

— Mon frère, il va que sur le net !

— Sur le net, sa photo y est aussi ! C'est celle-là !

— Sur la parabole, ils en ont pas parlé !

— Tout le monde a pas le net !

— Pourquoi tu veux qu'ils en parlent à Alger ou à Bamako ?

Jules avait arbitré.

— On la montrera à ceux qui l'auront pas vue.

— Ouais mais elle a pas vraiment cette tête !

— On dirait que le photographe lui fout les glandes !

Alors, Jules avait retouché. Copieusement.

L'aboutissement de ses soins savants est une réussite. Abdelaziz est fier

de dire aux personnes abordées que cette jolie fille est sa copine.

Les réactions sont diverses. Elles s'apparentent à celles rencontrées sur la voie publique par les quêteurs. Elles s'échelonnent du mutisme hostile à l'empathie enthousiaste et questionneuse, en traversant tous les stades intermédiaires.

Les limiers se communiquent périodiquement leurs résultats via les portables dont disposent les leaders. Et, il leur faut reconnaître qu'au bout d'une heure de contacts variés, rien ne se passe... Quand, près de la piscine en réfection depuis deux ans, arrivent six adolescents d'une quinzaine d'années, qui encadrent la jeune Asmae et ses seconds sur le mode distinctement inamical.

Le plus farouche, portant un soleil tatoué sur le cou, vient se planter à dix centimètres de la Cenonnaise. *En voilà un qui va vouloir jouer les propriétaires de la zone !*

— T'es d'où, toi ? T'es nouvelle ? Tu fous quoi avec tes papiers ? Tu dragues pour une secte ?

Asmae n'a que quatorze ans, elle est gracieuse, et on peut s'y tromper, la croire vulnérable, mais son apparence fragile cache une personnalité aussi crâne que résolue. Ses adjoints impressionnés se sont faits tout petits derrière elle. Mine de rien, elle a composé le numéro codé du téléphone de Jules.

— Salut ! Moi, c'est Asmae, et toi ? *Rambo Bush !*

L'agressif secoue sa grosse caboche rasée.

— T'as du goudron dans les aubarasses ou t'es débile ? Je te demande ce que tu fous avec tes papiers de merde !

Du revers de la main, il a tapé dans la liasse. Asmae a tenu bon, pas un feuillet ne lui a échappé. *M'a fait mal, ce con !* Les ricanements du fan-club ne lui sapent pas le moral ; elle s'emplit les yeux d'une feinte admiration, plus vraie que nature.

— Ici, c'est toi le chef *des débiles*. C'est ton fief *de nazerie*.

L'assaillant est déstabilisé.

— Quoi c'est un fief ?

— L'inculte total. Un domaine, un territoire sur lequel tu fais ta loi. *Bouffon !*

— Bien vu. Alors, je te dis de te casser, toi et tes nains.

— Ma copine Aurélie a besoin de ton aide. *Elle te détesterait.*

— C'est qui Aurélie ?

— C'est elle. Tu l'as sûrement vue à la tivi.

Elle a tendu la photo. Il la lui a arrachée.

— Quoi c'est la tivi ?

— La télé ! Au Grand-Mât, on dit tivi, à l'américaine.

— T'es du Grand-Mât ?

— Oui. On est tous anglophones, là-bas ! *Il est fichu de le croire !*

— *Quoi c'est, anglofone, c'est du verlan ? C'est la zone au Grand-Mât ! Je chie la rive droite !*

— *Moi, c'est sur ta tête que je chie !* Moi, je kiffe ici. Y a des gens sympas. Tu l'as vue ma copine, à la tivi ?

— Elle a la chetron de Diam's. Ici, on dit lochté.

— *Lochté ? Ça te va bien, ça rime avec lâcheté...* Ah oui ! Le verlan de téléche !

— Fute-fute, la taspé ! *Elle est niquable !*

Malgré la raillerie qu'elle lit sur les visages des indigènes, Asmae ne se démonte pas. Seul lui importe le regard que le tatoué porte sur le cliché.

— *Je parie qu'il bande, ce minus !* Elle a été enlevée par un pédo.

— Sales crevards, niqués de la teuté ! Faut les envoyer en enfer !

Le portrait circule de main en main. Le plus petit des lascars tonne.

— Pourquoi je l'aiderais ?

— Parce qu'en faisant plonger le salaud qui a ce C25, t'évites à ta sœur de tomber sur lui. *Pourvu qu'il ait une frangine.*

Le garçon regarde de près la photo du fourgon relooké. Ses copains jettent un coup d'œil par-dessus son épaule.

Rambo Bush reconquiert illico sa position de mâle dominant.

— Pourquoi tu me demandes à moi et à mes hommes de t'aider ?

— Aurélie est venue aux Chartrons dans ce fourgon...

— Tu te bananes, gorette ! Le tronchars, c'est pas ici ! Tu mélanges Le Bronx et Manhattan !

Faisant fi des rires moqueurs, Asmae sort la bonne grosse brosse à reluire.

— Mes potes et moi, on s'est dit que vous aviez des yeux d'aigles. *Eagle Four. I' gueule fort. Crétin majuscule.* La preuve, tu nous as vite repérés. Si ce fourgon est passé ici pour entrer ou sortir des Chartrons, il peut pas vous avoir échappé.

Rambo Bush Eagle Four prend le document et hausse le col en

l'examinant.

— Jamais vu. Si ce tas de boue a roulé aux Tronchars, c'est à eux qui faut demander.

Asmae joue l'admiration, en forçant la dose.

— Vous osez y aller, là-bas, vous ? C'est puissant ! Nous, on est des rats, pour eux. Ils vont nous jeter.

— Pas si on est avec toi ! Ils ont les jetons, les dealers de bouffe des Tronchars quand ils nous voient débarquer ! Y en a qui nous refilent leur graille de reste, en fin de semaine. Ils croient qu'ils nous achètent comme ça. Mais un soir, tu verras, ça va péter ! On le foutra, le feu à leurs caisses, on les pètera leurs vitrines ! Pas vrai, les gars ?

Les choreutes approuvent la perspective avec exubérance. Le plus gras donne dans la surenchère hilare.

— On s'entraîne sur notre téci ! Le mois dernier, on leur a joué *La tour infernale* ! Y a même une vieille qui a clamsé, tellement elle a eu les jetons !

Le clan se tire-bouchonne.

C'est vrai ! Je me rappelle ! Sans le manifester, Asmae est soulagée d'apercevoir Jules qui arrive en roulant les épaules comme il sait si bien le faire. Abdelaziz et les autres l'escortent. Elle minaude.

— Sans rire ? Vous n'avez pas peur qu'ils appellent les keufs ?

— Ils les appellent jamais ! Ils flippent trop pour leurs vitres !

— *À tous les coups, il se la pète !* Vous oseriez nous accompagner chez eux ?

— Je voudrais qu'on m'en empêche ! Juste pour voir !

— T'es géant ! *Il est con, mais si nous on y va en restant cool, on va passer pour des agneaux hyper-sympas à côté de ces XXL !* On y va tous ensemble ! On va la retrouver, Aurélie ! Tu vas devenir people !

Rambo Bush, mi-figue mi-raisin, reluke les adjoints impressionnés de moins en moins rassurés par la perspective du baroud qui se profile.

— Tu comptes sur eux pour te défendre, ma caille ?

— Je suis leur baby-sitter. Sans moi, ils sont perdus.

Les rires s'entremêlent, allant de l'ironie au ressentiment.

— Okay ! Les pets de mouches, vous suivez ! Mais accrochez-vous, ça va tracer façon horde sauvage !

Le guide suprême se rue déjà à la conquête du quartier historique quand Asmae se tourne vers ses « compatriotes » de l'autre rive, en incarnant

l'archétype du débordement d'enthousiasme.

— Vous tombez bien ! On va être aidé par le caïd du territoire ! Il nous ouvre la voie pour patrouiller aux Chartrons !

Le « caïd » est tout ébahi de voir Jules s'avancer avec un sourire extra-large version smiley débridé. Le portable collé à son oreille l'a tenu informé de la rencontre seconde par seconde. Il a jugé très fine la manœuvre de son amie. *Ça fera le coup du méchant keuf et du gentil keuf. Ceux du Grand-Mât, on sera les bonnards, et la grande gueule et ses lèche-culs seront les killers. Ils vont se dépêcher de nous balancer les infos qu'on cherche, les Chartronnais, trop pressés de voir toute la bande se tirer.* Il se plante bras grands ouverts face à Rambo Bush qu'il dépasse d'une demi-tête.

— C'est génial ! Avec toi, le loup va entrer dans la bergerie !

— C'est qui çui-là ?

Jules rit aux éclats.

— Je suis le chasseur de vampires ! Celui qui traque le salaud qui a fait du mal à ma copine de la photo. Celui qui fait mal à mes copines, je lui casse les os.

Le caïd a un ricanement mal assuré.

— Mais, moi, je leur fais que des trucs qu'elles aiment, à tes copines.

La puissance des éclats de rire de Jules décuple.

— C'est une journée à marquer d'une pierre blanche : la rive gauche et la rive droite associées pour rendre la vie plus belle ! À nous tous, on est une petite ONU ! On y va, mon frère ?

Vaguement dépassé, le caïd malgré lui opine avec un rictus.

— Suis-moi et accroche-toi. *Mais je suis pas ton frère, enculé de ta race !*

Madame Verdier, autrefois antiquaire, retraitée fortunée, enrichie par deux mariages suivis de deux veuvages, possède rue d'Aviau, dans un somptueux immeuble du XVIIIème siècle, un vaste appartement donnant sur le jardin public de la ville. Une fantaisie lui est passée par la tête et elle a demandé à CHR de résoudre les problèmes techniques posés.

L'octogénaire est sensible aux économies d'énergie devant sauver la planète. De ce fait, elle est exaspérée de voir que son écran plasma continue à marcher alors qu'elle s'endort devant ou part se coucher en oubliant de l'éteindre. Mais elle ne veut pas user de la fonction de temporisation qui lui ferait programmer une mise en veille automatique après un certain temps de fonctionnement et risquerait donc de couper net la fin d'un film ou d'une émission devant laquelle elle serait bel et bien éveillée. Son souci est similaire

avec son lecteur de CD et son amplificateur qui, une fois la musique écoutée, restent sous tension, alors qu'elle a quitté la pièce. Et il en va de même pour l'éclairage de chaque pièce. De semblables dépenses inconsidérées d'électricité, qui augmentent l'effet de serre, sont très désagréables à la dame. Charles-Henri a conçu un système électronique remédiant à ce fâcheux état de choses : un auto-interrupteur sensible à la présence humaine et au mouvement. En cas d'absence ou d'immobilité, les appareils et points lumineux en cause cesseront d'être alimentés.

Tandis qu'il s'affaire à mettre en place le dispositif savamment élaboré, les yeux de Charly ne perdent pas de vue les enfants jouant sur les pelouses ou donnant à manger aux cygnes qui sillonnent l'étang du ravissant parc municipal. *Je les aime tant... Pourquoi n'est-ce pas réciproque ?... Je suis stupide : Alain Juppé a dit aimer les ortolans, ce n'est pas pour cela que les ortolans l'aiment.*

Madame Verdier, qui ne peut s'empêcher de s'extraire de temps en temps de son boudoir pour venir au grand salon contrôler l'avancée des travaux, est étonnée de voir parfois son hôte porter la main à l'oreille gauche en masquant difficilement une grimace de douleur. À la cinq ou sixième reprise, elle ne parvient plus à endiguer la curiosité qui la submerge.

— Vous savez, monsieur, je m'intéresse beaucoup aux gens. Je crois que pour vivre heureux, il faut être altruiste... Je remarque que vous avez l'air de souffrir énormément de l'oreille.

Henri a un infime sourire qui évoque l'affabilité, mais n'est en fait qu'une manifestation d'extrême froideur.

— *HRL avait raison dans Terre de Satan, l'homme prend ses curiosités pour de l'amour.* Ce n'est rien, madame. Juste un élanement devenu familier. Il est plus crispant que douloureux.

— Vous vous êtes fait examiner ? Si je ne suis pas indiscrete !

— Oui... Le stress de la vie moderne.

— Oh ! C'est vrai que nous vivons une époque, UNE ÉPOQUE !...

Sur ce soupir saturé de non-dits, branlant du chef, la cliente regagne son refuge provisoire. Trop tôt pour voir Charly grimacer une nouvelle fois. JE SUIS PLUS CRISPANT QUE DOULOUREUX ? JE VAIS T'EN COLLER DE LA DOULEUR, T'INQUIÈTE PAS !... HLR ? C'EST COMME ÇA QUE T'APPELLES UN DES INTIMES DE GEORGES ET LUDMILLA PITOËFF ? *Ce n'est pas désobligeant, papa. C'est comme JFK. Je sais que tu appréciais les pièces d'Henri-René Lenormand.* SES MANGEURS DE RÊVES ÉTAIENT REMARQUABLES. IL M'A ENCHANTÉ AVEC SA *CONFESSION D'UN AUTEUR DRAMATIQUE*. IL EST TRÈS INJUSTEMENT OUBLIÉ. *Nous sommes tous destinés à le devenir, papa...* REGARDE CES MÔMES, ILS SONT CRAQUANTS, N'EST-CE PAS ? QU'EST-CE QUE TU ATTENDS POUR TE DÉBARRASSER DES DEUX CHIEUSES DE SAINTE-

Henri a interrompu son travail ; Charly est venu se figer, roide, devant la haute baie vitrée.

En bas, sur le petit pont qui domine la pièce d'eau, un bambin à boucles blondes jette du pain aux carpes koïs. *On dirait moi au même âge... Je l'adore... Papa a une fois de plus raison, il est craquant. Ne trouves-tu pas, Désiré ?... Je te fais voir de jolies choses, n'est-ce pas ?*

Depuis le hurlement déchirant d'Aurélië à la jambe coincée dans la monstrueuse mâchoire de la porte en fer, Mathilde est une pelote de nerfs. À sa fatigue, à son désespoir, s'est ajoutée la révolte. La révolte contre elle-même, contre son inertie, contre son inaptitude à prendre une décision. Quand elle a interrogé Henri sur l'origine de ce cri qui, bien qu'il lui soit parvenu très tamisé, lui a paru épouvantable, il a eu l'effronterie d'affirmer qu'il s'agissait d'un extrait de film diffusé par France-Culture.

— Je ne me suis pas aperçu que j'avais tourné à fond le bouton du volume de l'autoradio. Le sas du vestibule était resté ouvert.

— *Tu mens ! Tu mens ! Tu mens !... Et il ment bien ! Qu'est-ce que je peux répliquer à ça ? Lui dire ce que je sais ? Je m'assassine, si je le fais !* C'est une très bonne radio : j'aurais juré que la comédienne était à la cave.

— Ils ont d'excellents ingénieurs du son.

Mathilde n'avait pas insisté. Par lâcheté. Par choix. Par envie de ne pas nuire à son confort. C'est contre ce choix-là qu'elle venait d'entrer en rébellion. *Il faut que je parle à cette petite.*

La plate-forme élévatrice électrique rabattable, au doux glissement d'une extrême fluidité, les avait menés au pied de l'escalier, elle et son fauteuil phénoménal. Traverser le vestibule pour gagner la porte de la cave avait été un jeu d'enfant.

En revanche, tirer le battant à soi et l'ouvrir entièrement était plus complexe... Mais, après quelques zigzags bien conduits, en avant en arrière, elle y parvient et allume la lumière. Il lui reste alors à opérer la translation la plus délicate, un transfert qu'elle n'a jamais exécuté.

Si je dégringole, je me casse les os. Je risque de me tuer. Ça ne serait peut-être pas plus mal. À la pointe de ses pieds morts, l'escalier à descendre, sans rampe ni garde-corps, lui semble présenter une pente vertigineuse.

Elle serre le frein à main qui lui permet de solidariser la machine avec la pierre de l'étroit palier. *Quand je pense que cette pauvre gosse est derrière cette porte en fer. Mon pauvre Henri est un monstre. Qu'est-ce qui a pu faire de lui ce qu'il est devenu ? Ce ne peut-être que l'hérédité. Ce n'est pas l'éducation qu'il a reçue. Ni ses fréquentations ; il ne fréquente personne.*

Quelle tare ! Quelle horreur !... Ou alors est-ce l'immaturité, la violence, l'alcoolisme de Charles qui auraient engendré de telles calamités ? L'un et l'autre, sans doute.

— Lili ! Lili ! Tu m'entends, ma chérie ?!

L'appel a été arraché à ses cordes vocales, en l'absence de toute volonté consciente. Mathilde attend une réponse dont elle sait qu'elle ne viendra pas. *Son local doit être parfaitement insonorisé, je lui fais confiance... Il faut que je descende.* L'idée répand une onde de glace et de feu dans ce qui lui reste de corps mouvant. Elle sent ses bras extrêmement vulnérables quand ils appuient leurs mains sur l'assise pour soulever un fessier insensible que, par une oscillation de pendule, elle fait avancer d'un centimètre. Une fois. Deux fois. Trois fois...

Au bout de huit ou dix minutes qui lui paraissent durer une heure, cette harassante reptation l'amène à se trouver, pour partie, suspendue dans le vide au-dessus du repose-pieds de son étrange machine, sans aucune assistance de ses jambes inanimées déviées vers la gauche. De toute l'énergie de ses chétifs biceps, elle soutient son semi-cadavre en le laissant glisser lentement vers le bas. Elle perçoit le rebord du fauteuil, généreusement rembourré par les soins attentifs d'Henri, qui racle son dos osseux. La sensation n'est pas désagréable ; elle lui tire un sourire. *Je devrais faire ça plus souvent !* Il s'éteint aussitôt. *Ce n'est vraiment pas le moment !* Comme pour la punir, à mi-chemin entre le siège et le socle, ses muscles ne peuvent plus la soutenir, elle choit sur le derrière qui heurte durement le bas de caisse du véhicule. Elle ressent une vive douleur au niveau des vertèbres cervicales.

Se déporter du plateau métallique vers le pavage du palier, vingt centimètres en dessous, ne va pas sans peine, car il lui faut effectuer d'abord une rotation en sens contraire des aiguilles d'une montre, puis un nouveau glissement de haut en bas.

Avec patience et longueur de temps, elle y parvient.

Assise sur le sol, en redécouvrant l'escalier abrupt sous cet angle de vue insolite, elle éprouve une déplaisante impression d'estomac qui se retourne. *Je ne vais pas y arriver.*

— Lili ! Lili !... Tu m'entends ?

Idiotie ! Tu sais bien que ça ne sert à rien ! De la moiteur couvre ses paumes. Elle respire un bon coup... *Il faut y aller.* Appuis repris, elle soulève les fesses au-dessus des poignets et progresse laborieusement vers la première marche ; ses jambes incontrôlables, frottant la pierre, lui sont une entrave supplémentaire qu'elle doit déplacer en s'aidant des mains. Mais, résolue, elle ne se décourage pas ; elle recommence... Encore... Et encore. *J'ai connu tellement pire durant mes années de rééducation.*

Parvenue au bord du précipice, elle y jette une brassée de cuisses, mollets et chevilles, puis, en combinant, avec mille précautions, le mouvement pendulaire et le lent déplacement vertical qui lui râpe le bas du dos, elle descend s'asseoir sur cette sacrée première marche, devenue authentique objet de fascination. *Victoire !*

Enchaîner avec la deuxième marche est, au bout du compte, plus aisé qu'elle ne le redoutait. Et, une fois le rythme pris, les phases bien synchronisées se succèdent sans incident.

Mais avec une lenteur qui finit par fatiguer la descendeuse.

À mi-parcours, elle se repose un instant et tente, sans conviction, d'abrégé son épreuve.

— Lili ! Tu m'entends ?!... Lili ! *Pourvu qu'elle soit encore vivante.*

L'idée d'une mort éventuelle lui porte un coup au moral. Le haut de son corps fourmille de microscopiques esquilles de fatigue vibronnantes. Un épuisement soudain s'approprie toute sa chair survivante. *Est-il raisonnable de continuer ?... Ce que je vais découvrir risque de me tuer... Je ne peux pas abandonner cette petite. Ces parents doivent être désespérés... Je n'ai pas le droit de rester passive.*

Elle reprend sa désescalade. Une marche. Une autre. Une autre...

Brusquement, son poignet droit se dérobe. Avec un cri où se mêlent terreur et douleur, elle dévale sur le dos les trois derniers degrés à la pierre incisive qui déchire son chemisier et sa peau. La réception sur le sol cimenté de la cave voûtée est rude. Quand son occiput heurte l'angle aigu de l'ultime vieux giron crevassé, Mathilde sent distinctement sa conscience s'égarer dans les limbes. *Il ne faut pas que je meure. Je dois sauver cette enfant.*

Asmae, Abdelaziz, Jules et les autres ont patrouillé plusieurs artères des Chartrons, en commençant par le nord, limitrophe de la cité du Nouvel Horizon. Tous les commerçants et les artisans établis entre le cours du Médoc et le cours de la Martinique ont été interrogés, comme les piétons rencontrés.

Nul n'a reconnu ni le C25, ni Aurélie. Pourtant beaucoup ont scruté les photos avec une attention intense, pressés qu'ils étaient d'abrégé le passage agité de l'inquiétante peuplade volubile en quête de réussite et de notoriété.

Cours Saint-Louis, un patron d'auto-école leur a signalé que, sur leur espace de recherche, il y avait au moins une trentaine de C25 ressemblant à celui-là, mais il était incapable de dire où les trouver.

Midi passé, Rambo Bush — dont, chemin faisant, en échangeant des numéros de portables, les amis d'Abdelaziz ont appris qu'il se fait appeler Vince — manifeste une fébrilité qui va croissante. À 12 h 30 — marquées par un bip de sa montre —, tandis que l'escouade subit son énième revers, auprès d'un restaurateur vietnamien effarouché, il ne tient plus en place. Quand, cinq

minutes plus tard, une passante à caniche abricot sèche sur les photos, il éclate.

— Bon, les mecs, ça donne que dalle votre virée chez les aristos du pinard !

— Attends, on est à peine au tiers du programme.

— Ouais, bon, ben, votre programme, moi, j'ai pas que ça à foutre !

— Tu veux aller bouffer, c'est ça ? T'es pas cap de sauter un repas ?

La question de Jules déplaît.

— Je peux en sauter dix ! Mais...

Vince allait argumenter, la sonnerie de son mobile coupe net son élan probatoire. Il jette un coup d'œil sur l'écran cristallin. Les plus proches peuvent voir ses traits exprimer un véritable affolement. Il s'éloigne vivement du groupe pour prendre la communication.

Bien qu'il s'évertue à chuchoter, les ouïes les plus fines peuvent entendre sa réponse.

— J'arrive, maman, j'arrive... Non, non, je te promets, je suis pas loin... Je sais qu'il est 1 heure moins le quart, je sais... Mais non, je serai pas en retard, dans trois minutes, je suis à table.

Il referme l'appareil d'une pichenette virile et rameute sa troupe.

— Bon, les gars, on se casse ! On a plus rien à foutre avec ces chasseurs de fantômes !

Et le voilà qui s'enfuit au triple galop. « Les gars » hésitent un peu, ballottés par une houle d'incertitude. Puis ils s'élancent à ses trousses comme un seul homme.

Asmae éclate de rire.

— La terreur du Nouvel Horizon se transforme en gélatine quand sa mère sonne l'heure de la soupe !

Tous se regardent. Abdelaziz tord le nez. *J'ai oublié la reum !*

— Faudrait qu'on prévienne chez nous, sinon !...

Les leaders dégainent les mobiles.

En reprenant connaissance, Mathilde ignore combien de temps s'est écoulé depuis sa chute. *J'aurais dû mettre ma montre quand je me suis lancée dans cette aventure. Il ne doit pas encore être midi...* Elle frotte l'arrière de son crâne douloureux. *J'ai une belle bosse.* Elle s'assied en poussant sur ses mains pour se redresser. *J'espère qu'il n'y a pas d'hémorragie interne. Mais non ! N'exagère pas ! C'est une bosse, rien de plus ! Quel bazar, il y a ici !* Le lieu recèle un amoncellement de ces accessoires de vie discrédités que l'on

remise pêle-mêle, en jugeant que tôt où tard ils pourront s'avérer utiles et qui finissent par disparaître lors d'un déménagement.

Or, à la maison Letilleuh, personne n'a jamais déménagé.

Je ne dois plus traîner ! Remue-toi ! Par soulèvement, oscillation et pose enchaînés, elle trotte rapidement vers la porte de fer qu'elle a tôt fait d'atteindre. Calant son épaule gauche contre le mur, elle élève sa main droite jusqu'au bec de cane qu'elle abaisse.

La porte s'ouvre. Elle est capitonnée d'isolant et a une poignée côté intérieur. *La gosse pouvait ouvrir, comment ça se fait qu'elle ne se soit pas échappée ?* Mathilde n'a pu qu'entrebaïller. Elle pivote sur son derrière pour permettre au battant de tourner librement autour de son axe.

— Lili ! N'aie plus peur ma chérie !

Quand l'accès est entièrement dégagé, la déception de l'intruse est immense.

Elle a devant elle un cellier de taille modeste où, sur des étagères de bois, sont soigneusement conservés les grands crus emmagasinés par son défunt époux, des millésimes devenus rares dont ni elle ni son fils n'ont jamais débouché une seule des bouteilles couvertes de poussière.

Mais où est la petite ? Où est la petite ?! Effarée, d'un regard enfiévré, Mathilde sonde la cave et le caveau : alentour du fatras d'ustensiles en fin de carrière et des vins prestigieux, il n'y a que murs de pierre. Partout ! PARTOUT !

Et ces murs ne présentent strictement aucune autre issue.

VII

Cours Portal, foisonnant de boutiques et magasins à taille humaine qu'ils espéraient riche d'enseignements, les investigateurs de la bande à Jules sont allés d'échecs en déconvenue.

Nombre des interviewés ne reconnaissant aucun des questionneurs se sont repliés sur leur quant-à-soi. Abdelaziz n'a pas été dupe.

— Ch'uis sûr que la charcutière, là, elle a reconnu le C25 ! T'as vu comme elle a tiqué ! Mais elle a pas voulu dire ! Je te parie que le type, c'est un de ses clients ! T'as vu, quand j'ai parlé d'un petit bonhomme chauve, elle a ouvert des yeux comme des œufs de poule !

Jules tire la leçon de la tentative.

— Ils nous diront rien. Ils ont peur de nuire à un des leurs.

Asmae, fatiguée et abattue, secoue la tête.

— On ferait pareil, nous, au Grand-Mât. Si on n'était pas sûrs sûrs de connaître le coupable, on dénoncerait personne.

Zakaria surenchérit.

— Mais, même, si on était sûrs sûrs ! On préférerait lui régler son compte nous-mêmes ! C'est peut-être ce qu'ils vont faire, maintenant qu'on les a tuyautés.

— Possible... Vous croyez qu'on la reverra vivante Aurélie ?

Il y a une infinie désolation dans la voix d'Abdelaziz.

Tous le regardent. Aucun ne fuit ses yeux. Nul n'ose répondre.

— Qu'est-ce qu'une mère peut dire à sa fille, dans ces circonstances-là ?

Jacqueline Leclerc, petite dame sèche et vive à l'abondante chevelure aile de corbeau coiffée en deux bandeaux séparés par une raie très marquée, est désarmée face à Mireille Maucoudier qui ne mange presque rien du déjeuner qu'elle s'est évertuée à lui préparer le plus consciencieusement possible — car la cuisine n'est pas son fort — pour tenter de la convaincre qu'elle partage sa souffrance.

La maman d'Aurélie sourit.

— Tu sais, si des paroles de réconfort, de tendresse ne te viennent pas

spontanément, ce n'est pas en essayant de... de te fabriquer un monologue adapté à la situation que tu parviendras à témoigner d'une compassion naturelle.

Pourquoi tant de méchanceté ? Jacqueline s'est crispée.

— Je n'ai pas ta facilité d'élocution, ma fille !

— Il ne s'agit pas d'élocution, mais d'élans du cœur, maman... Ni toi ni papa n'êtes doués pour les effusions... Déjà, quand j'étais enfant et que je me blessais, tu te préoccupais toujours plus de trouver le désinfectant adapté que de savoir si j'avais mal ou non. Quant à papa, les rares fois où il était là, il avait toujours à me citer la blessure terrible d'un de ses footballeurs qui s'était montré héroïque, et je devais serrer les dents pour être son égale ou même meilleure.

— Tu n'étais pas douillette.

— Vous m'avez appris à ne pas l'être.

— Pour ma part, j'estime que c'est un service que je t'ai rendu... Sur ce plan-là, Lili tient de toi. Appelle ça comme tu voudras, du matérialisme froid ou du non-amour, moi, quand tu avais l'âge qu'a Lili aujourd'hui, je t'accompagnais et allais te chercher à l'école, et je ne t'ai jamais laissée seule à la maison.

— Tu ne manques pas d'air ! Tu ne travaillais pas !

— Ah ! Parce que gérer un foyer de quatre personnes, deux adultes, deux enfants, avec un mari à équiper sept jours sur sept pour qu'il cavale par monts et par vaux, pourvoir à l'approvisionnement, à l'alimentation, à l'entretien du linge, des vêtements, de la maison, du jardin, de la voiture familiale, à l'éducation des jeunes, à leur ramassage scolaire, à leur soutien pédagogique et psychologique, à la programmation des distractions, des sorties, des vacances, à la gestion des finances, au paiement des factures, à la déclaration des revenus, aux soins médicaux, aux visites de contrôle chez le médecin, le dentiste, l'ophtalmo pour ton frère, à l'écoute des plaintes de chacun, aux achats de fringues avec essayages, aux achats de chaussures avec BEAUCOUP d'essayages pour une certaine demoiselle, aux réunions de parents d'élèves, aux soins des enrhumés, des nauséux, des grippés, aux invitations de copains et copines, aux fêtes, aux anniversaires, et j'en passe — comme les grossesses et les accouchements —, tu crois réellement que ces menues tâches-là ne sont pas un TRAVAIL ?! Un travail qui te laisse sur les rotules à la fin de la journée ?! Le même boulot, exécuté avec bulletin de paie pour une famille de rupins m'aurait donné droit au titre de gouvernante ! Et j'aurais eu une retraite ! Je ne travaillais pas ?! C'est la meilleure ! Combien de ces devoirs, Daniel et toi, avez-vous négligés ?! Et avec quel résultat ? Qu'avez-vous fait de ma Lili, la pauvre chérie ?!

Sa voix s'est lézardée, elle n'est plus que pleurs. Elle geint.

— Tu voulais de la compassion, t'en voilà... Mais, pas pour toi... Pour ma petite-fille.

Oh ! nom d'un chien ! Comment ne se rend-elle pas compte de ce qu'il y a d'odieux à se répandre de la sorte ? Mireille ébauche un geste consolateur ; Jacqueline s'écarte, pleine de rancœur.

— Et quels remerciements j'ai reçus pour tout ce labeur ? Aucun ! Ton père, qui se donne bien du mal dans son boulot, trouve tout à fait normal que j'assure l'intendance depuis quarante-cinq ans ! Il ne m'a jamais offert le moindre bouquet de fleurs pour me remercier ! Je ne demande rien ! J'étais prête à reprendre du service auprès de Lili, mais vous avez refusé ! Trop fiers de vous dispenser des soins de la grand-mère ! Une réussite !

Mireille se dresse, révoltée.

— Effectivement, maman, tu as passé vingt-trois ans à assumer pour moi les charges que tu viens de m'énumérer ! Mais tu en as passé vingt autres à me les ressasser, à m'en faire le reproche cent fois par an ! Et papa a eu droit aux mêmes lamentations et Thierry aussi !

— Pas du tout !

— J'aurais dû t'enregistrer ! Pourquoi crois-tu que papa préfère se carapater d'un bout à l'autre de l'hexagone ?

— Parce qu'il est gouverné par sa queue, comme ton mari !

Interloquée, Mireille dévisage sa mère avec stupeur. *Elle n'a jamais parlé comme ça !* Jacqueline ricane.

— Ne me dis pas que je t'apprends quelque chose, que ce soit au sujet de ton père ou de Daniel !

— Non... C'est... ce mot dans ta bouche...

— Quel mot ?... *Queue !*... Queue ? Ah ! Mais redescends sur terre ! Je n'ai pas eu que le mot dans la bouche ! Toi, non plus, je suppose ! Du moins, je te le souhaite !

Incroyable ! Mireille, saisie de stupéfaction, ne trouve une porte de sortie que dans l'éclat de rire. Aussitôt imitée par sa mère qui se récrie entre deux hoquets.

— Encore heureux que nous n'ayons pas que de mauvais souvenirs de nos mariages !

— J'ai bien peur que désormais, pour ces choses-là, il ne nous reste d'autre solution que l'évocation du souvenir.

— Parle pour moi ! Toi, tu as encore de belles années devant toi !

Leur joie s'étouffe comme une flamme sous un éteignoir. *Lili ! Sans elle, rien ne sera plus jamais pareil.* Elles échangent un regard d'une tristesse incommensurable, coupables de s'être égarées un instant sur les chemins de la frivolité.

La vie à l'envers. Mathilde remonte l'escalier en usant de la même méthode que pour la descente : soulèvement, oscillation et pose. Mais cette fois-ci, les phases s'enchaînent d'avant en arrière. Peu habituée à l'exercice physique — puisque l'ensemble des actions de son fauteuil est géré par une combinaison de moteurs électriques et de circuits hydrauliques ou pneumatiques —, elle est de plus en plus éreintée. À mi-escalier, elle fait une pause. *Je ne comprends pas que je me sois mis cette histoire en tête. C'est le téléphone de Lili chez les Lanzmann qui m'a complètement perturbée, avec son appel au secours arrivé sur ma ligne. Je n'en reviens pas que j'en sois venue à accuser Henri et à le renier de la sorte. Je suis complètement folle ! J'ai créé moi-même la rumeur intime qui allait me gangrener la cervelle. C'est incroyable. J'ai agi comme un juge d'instruction qui n'instruit qu'à charge. Tout signe, tout bruit, tout mouvement, je l'ai interprété comme une preuve de la culpabilité d'Henri. Lui qui est si gentil avec moi, si prévenant ! Comment ai-je pu en arriver à autant d'aveuglement ?* Elle se remet en route... *Une marche, deux marches... En fait, je crois que, sans me l'avouer, j'ai toujours eu peur des « effets indésirables » de l'adoption, comme disait Charles qui n'a jamais cessé de me mettre en garde. Ce fait divers tragique, au bout de notre rue, a fait remonter à la surface toutes les défiances enfouies au fond de moi... Je suis à battre... Quoi qu'il en soit, j'ai bien fait de venir me rendre compte de visu, ça me permet de tourner cette page effroyable.*

— Qu'est-ce que tu fabriques ici ?

Mathilde sursaute.

— Oh ! Je ne t'ai pas entendu arriver !

— Je n'ai pas rentré le fourgon. Tu risques de te rompre le cou. *Elle sait, pour Désirée.* Qu'est-ce que tu fais dans cet escalier ?

Le pied léger, Henri est descendu jusqu'à sa mère qu'il contourne.

— *Il faut que je lui dise la vérité. Il en rira... Non, il va se froisser, à juste titre. Il ne me pardonnera pas de lui avoir retiré ma confiance.* Une lubie... Je voulais voir ce que donnaient les travaux d'isolation dont tu m'avais parlé. *Mon Dieu ! L'isolation ! Je l'avais oubliée !*

Elle ment. Il la soulève dans ses bras robustes, aussi aisément que si elle était une poupée de chiffon.

— J'ai fait ça, il y a des années. Pour quelle raison ne t'en inquiètes-tu qu'aujourd'hui ?

— Où est-elle, cette isolation ? Je te dis ! C'était une lubie ! À mon âge,

on yoyote ! *Il n'y a que de la pierre partout !*

Il l'a ramenée à son fauteuil où il la réinstalle avec une délicatesse surprenante de la part d'un individu à l'aspect si rustique.

Ce n'est pas possible ! Ça me reprend ! Alors qu'Henri est penché sur elle et que leurs têtes se frôlent, Mathilde le dévisage avec hébétude, comme si elle essayait de décrypter quelque mystérieux signe cabalistique sur sa face imberbe à la peau laiteuse criblée de taches de rousseur. *Il y a une autre pièce !*

— Je ne l'ai pas vue cette isolation. Les murs sont bruts. Comment accède-t-on à l'espace que tu as isolé du reste du monde ?

Il a pris un peu de recul et la fixe ; les gros yeux gris attristés fouillent le regard si bleu dans lequel se lit une terreur grandissante. CRÈVE-LA ! MAIS CRÈVE-LA DONC, CETTE CHAROGNE À MOITIÉ MORTE ! ELLE POURRIT TA VIE ! BALANCE-LA EN BAS DE L'ESCALIER ! Défiguré par la douleur, Charly se broie l'oreille gauche. BALANCE-LA ! BALANCE-LA ! IL TE SUFFIT D'UNE PICHENETTE !

Après son déjeuner chez sa mère, Mireille s'est rendue au rendez-vous fixé par la capitaine Frontenac, au commissariat de Marsac-près-Bordeaux.

En renseignant un expert sur l'ouvrier venu isoler son plafond de garage, elle a coopéré à l'élaboration du portrait-robot de CHR. Sans valoir une photo, le dessin rend néanmoins explicitement l'impavidité redoutable et l'espèce d'impuberté perpétuelle du modèle aux spécificités physiques bien restituées.

Ce pas franchi, il reste à escalader la montagne hiérarchique. Là, ça coince. Grands Pieds — pris en pleine digestion — se montre peu ouvert à l'espoir et carrément réfractaire à la poursuite de l'initiative.

— Vous rêvez, Frontenac. Rien ne dit que ce type soit en cause. Si on expédie ce chef-d'œuvre à la presse, il risque de se faire démolir par un fêlé pédophilophobe. Nous nous retrouverons dans une panade indescriptible, surtout s'il n'y est pour rien. Non, ce n'est pas sérieux. Je ne peux pas prendre ce risque. Mais, parlez-en à Garrigou, peut-être qu'elle sera d'un avis différent.

— Je me doutais de votre réaction.

— Ne me proposez pas de le faire publier à vos frais, ça ne changera pas mon opinion.

Elle lui sourit, ce sourire qui désarme.

— Ce n'était pas mon intention. Je crois vous avoir prouvé que mon intuition...

— Oui, je sais. Mais, vous n'allez pas me faire ce coup-là à chaque fois.

— Si Aurélie a été enlevée par un Chartronnais...

— Rien ne le prouve !

— Si cet homme aux gros yeux est un Chartronnais, il est vraisemblablement client d'un des commerces de la place Paul Doumer, du cours Portal, de la rue Notre-Dame ou du cours de Verdun...

— Et vous voulez dépenser l'argent du contribuable à faire du lèche-vitrine !

— Le shopping sera plus efficace.

— À vous de voir. Mais si vous offrez à mon commissariat un échec dans le genre du négociant en fil machine de la grosse Mado, je nierai toujours avoir été au courant de votre projet.

— En revanche, si c'est un succès, je suppose que vous serez ravi de vous attribuer cette initiative...

— Cela va de soi.

— Naturellement.

Ils échangent deux sourires outranciers.

Quand son emploi du temps le lui a permis, durant la matinée et en début d'après-midi, à plusieurs reprises, Daniel Maucoudier a essayé de joindre Lola.

Vers 15 heures, il a transféré le commandement du Popeye 33 à Hervé Kermorvan pour se rendre chez lui constater ce qu'il pressentait : la lingerie, les vêtements, les accessoires de toilette, les babioles, les bijoux, la valise de Lola, tout s'est volatilisé.

Je l'ai bien cherché ! Je suis vraiment le roi des cons ! Son poing massif frappe le papier peint de la chambre à hauteur d'un cadre raccroché ironiquement de travers après avoir été vidé de sa photo. Elle aurait dû comprendre que je vis une tragédie. Encore faudrait-il qu'elle soit intelligente ! Elle sait que je suis incapable de vivre seul. Ça m'apprendra à pêcher mes nénettes dans les bistrots. Je suis comme ces mecs qui ne peuvent pas se passer d'un chien ou d'un chat. Moi, c'est d'une chatte que je peux pas me passer ! Il émet une amorce de ricanement et poursuit dans la gaillardise. *Des chattes intelligentes, ça doit bien exister, merde !* Il frotte à rebrousse-poil sa mandibule hérissée d'un regain de barbe. *Hélène ! La belle Hélène ! Ce n'était pas une cruche, elle. Savoir où elle en est de ses études de lettres. Il consulte le répertoire de son téléphone portable. Il est probable que ce numéro n'est plus le bon.* Il se met en ligne.

Au bout de trois sonneries, une voix de fumeuse s'étonne.

— Daniel ! Tu te souviens que j'existe ?

— Tu n’as jamais quitté mon esprit, ma belle !

Il a déclenché l’hilarité sonore d’Hélène ; l’explosion dégénère en toux grasse.

— Ce n’est pas gentil de me téléphoner pour me faire mourir de rire.

— Je t’assure ! Il ne se passe pas une journée sans que je pense à toi ! *Je pousse !* Mais, tu sais, mon travail est tellement obsédant, je n’ai pas une minute à moi ! D’ailleurs, à cause de ces horaires de dingues, je suis en train de perdre ma fille ; je ne sais pas si tu es au courant...

— Comme tout le monde, oui. C’est horrible, ce qui arrive à Lili. Je voulais t’appeler, d’ailleurs. Et puis, je n’ai pas osé.

— T’as eu tort, ça m’aurait fait du bien. C’est très dur de vivre dans l’incertitude, l’angoisse d’une issue fatale...

— Je me doute. La police a des pistes ?

— Que dalle. Ce sont des incapables. Je désespère.

— Il ne faut pas !...

— *Elle ne sait pas quoi ajouter. Il n’y a aucune argumentation qui tienne la route.* On pourrait se voir ?

— Heu... Oui, bien sûr... Demain, à déjeuner ?

— Tu n’es pas libre, ce soir ?

— Tu sais, je suis prof, maintenant...

Il se réjouit.

— C’est vrai ? Tu as réussi ton agrégation ?

— Oui. Il y a trois ans.

— Ah ! Bravo ! *Trois ans ! Ça fait combien que je l’ai virée ?* Il faut qu’on arrose ça !

— Je serais morte de soif, si je t’avais attendu !

— Ce soir ? Ça me ferait du bien qu’on parle du passé et que je te raconte comment Lili est devenue une jeune fille formidable. *Je suis dégueulasse de me servir des épreuves de Lili pour draguer.*

— Oui, bien sûr... bon, ben, euh... d’accord, je... je vais m’arranger. Je ne m’attarderai pas, parce que je n’ai pas fini de préparer mon cours de demain.

— C’est sympa. C’est là qu’on voit les vraies amies.

— T’as une copine, en ce moment ?

— Non... et toi ?

Hélène rit.

— Ah, moi, je n'ai jamais eu de copine ! Irrémédiablement hétéro !... Et célibataire. Très célibataire.

— Comme moi ! Depuis un bon moment. Ça finit par peser un peu.

— On peut dire ça comme ça. Tu n'as pas changé d'adresse ?

— Non. Toujours à Ambès. On se retrouve à 20 heures ?

— D'accord. J'apporterai un gâteau de chez Lagasseau.

— Mmm ! La crème des pâtisseries ! Tu me mets l'eau à la bouche.

Ils rient. Complices.

Charly a résisté à la voix de son père. Ou peut-être est-ce Henri qui a pris le dessus. Mathilde a regagné son étage, saine et sauve. Le froid raisonnement du fils sous influence était le suivant : Mathilde tuée par une chute dans l'escalier où elle s'était aventurée inconsidérément, il faudrait prévenir un médecin, lequel aviserait la police, qui, en venant constater l'accident fatal, pourrait établir des rapprochements dérangeants... Le plus sage était de garder son sang-froid et de surseoir à l'exécution. C'est en présentant cette perspective de report, et non pas de renoncement, que Charly avait jugulé les insultes ordurières et l'insistance rageuse de ses hallucinations auditives.

Mais Mathilde, elle, ne s'était pas apaisée. Reconduite à sa chambre où elle avait choisi de se reposer, en colère, aux portes du désespoir, c'est désormais sans l'ombre d'un doute qu'elle voyait un criminel monstrueux en l'enfant choisi. Calée le plus hiératiquement possible sur son incroyable machine, elle avait réclamé, ordonné, exigé, imposé une réponse à sa question.

— Si tu ne me dis pas comment on accède à l'espace que tu as isolé du reste du monde, je téléphone à la police pour qu'ils viennent sonder les murs.

— La police ? Mais, pourquoi, la police ?

Alors, elle avait triché, lui accordant ainsi l'occasion de se ménager une échappatoire permettant de sauver qui devait l'être.

— Parce que je me dis que la petite Lili, en jouant dans la rue, est peut-être tombée par la trappe menant à cette cave où l'on versait le charbon autrefois. Je veux la visiter. Amène-moi là en bas.

— Tu te fais du souci pour rien, maman. Il n'y a plus, depuis bien longtemps, ni trappe ni conduit ni gaine pouvant laisser passer une fillette.

— Mais, tu reconnais qu'il existe un local...

— *Je n'aurais jamais dû parler de ces travaux d'isolation.* Oui. Je ne te l'ai jamais caché. Je me suis beaucoup amusé à fabriquer cette espèce de boîte

à secret où il faut manœuvrer de multiples éléments pour dégager l'ouverture invisible.

— Je veux me rendre compte par moi-même. Descends-moi.

DESCENDS-LA ! VAS-Y, PUTAIN ! DESCENDS-LA ! ENFERME-LA AVEC LA MERDEUSE QUI EST EN TRAIN DE CREVER DES COUPS QUE TU LUI AS DONNÉS ET LAISSE-LES SE DESSÉCHER, COMME LES MOMIES DE SAINT-MICHEL ! ! TOURNE LA PAGE ! Charly porte la main à l'oreille, le visage torturé par la douleur.

— Ce sont ces élancements qui font de toi ce que tu es devenu ? *Il a une tumeur ! C'est la seule explication, une tumeur !*

— *Elle sait. Je n'ai pas trente-six solutions.* Que suis-je donc ?

— Quelqu'un que je ne reconnais plus, Henri... La petite Lili est en bas, n'est-ce pas ?

Si je dis non, elle va exiger de voir. Si je ne lui fais pas visiter mon royaume, elle prétextera son idée idiote de chute de Désirée dans un puits pour rameuter la police... Elle sait qui je suis et ce que j'ai fait. Elle veut que j'avoue. Pourquoi ? Si c'était pour condamner, elle aurait déjà demandé l'intervention de la police. Elle m'aime. Elle veut me sauver. Mathilde lui prend tendrement la main.

— Dis-moi la vérité, Henri. Je mérite la vérité. Quoi que tu aies fait, je ne te renierai pas... *J'ai pourtant entamé le chemin inverse. Je suis comme le Pierre des évangiles.* Tu te rappelles, tu étais mon petit élu.

— Je me rappelle. *Comme cette épithète singulière m'a marqué.*

Ils se sourient, attendris.

— Assieds-toi sur le lit.

Il obéit.

Elle l'observe. *Son silence est une réponse. Regardez-moi ça, on dirait qu'il a dix ans ! C'est un enfant. Je ne peux pas le livrer. Être Judas n'est pas à la portée de tout le monde.*

— Tu as fait une grosse bêtise ?

Prostré, il acquiesce d'un infime hochement de tête. *Ce n'est pas une bêtise, mais elle sera incapable de comprendre. L'essentiel est de gagner du temps.*

— C'est bien d'avouer, Henri... Tu te souviens, mon père répétait souvent qu'une faute avouée est à moitié pardonnée.

— Je me le rappelle très peu. Je ne garde que quelques images de lui.

— Il t'aimait beaucoup. Il avait tellement envie d'avoir un petit-fils.

— Je revois son chagrin quand sa distillerie a brûlé. J'étais pourtant très jeune.

— Il a été si déprimé. Il ne s'en est jamais remis, le pauvre.

Pendu ! Je finirai pendu, moi aussi ! Mains jointes figées sous son nez, regard vague perdu en direction du plancher, Charly a ce sourire infime si dérangeant pour qui le découvre.

Mathilde l'observe avec prévention.

— *Je ne devrais pas avoir cette pensée. Il faut que je sache.* Est-ce la première fois que tu... que tu enlèves un enfant ?

— Bien sûr. *J'ai obéi à une pulsion. Non, je ne dois pas dire ça, puisque la construction patiente du royaume prouve le contraire.* Je ne comprends pas moi-même ce qui m'est arrivé.

— La tentation est-elle venue avec ces élancements que tu ressens ?

— Oui. *La voix de l'ogre.* Très exactement. *Est-ce que je lui en parle ?* Sans que je puisse dire qui est apparu en premier. *Non, ne pas parler de l'ogre, sinon, elle va penser que je suis fou.*

— Il faudra que tu passes un scanner cérébral. Je suis persuadée que tu as une... un problème de santé qui te pousse à agir contre ta volonté.

— *Le désir échappe-t-il à la volonté ? Je suis un maître, je glorifie la vie sous tous ses aspects. Je crée, j'agis, je ne suis pas agi. Malgré cela, prétendre le contraire me permettra de poursuivre ma quête d'un monde inversé où les vraies valeurs éthiques triompheront enfin, en jetant à bas la morale des esclaves qui veulent voir leur ressentiment érigé en norme dominante.* Je crois que tu penses juste, maman. Je me conformerai à ton souhait. Je vais en parler au docteur Bastagnet. *Ce prétentieux imbécile incapable de différencier une crise d'épilepsie et un malaise vagal. Je dois aller faire une livraison.*

Il se lève, sous l'œil éberlué de sa mère.

— Mais, Henri, tu dois surtout libérer Lili sur-le-champ !

Charly affiche un air ennuyé à l'extrême.

— Si je fais ça en plein jour, je vais directement en prison. Est-ce ce que tu souhaites ? *Oh, non, non, je crains trop pour mes vieux os !*

— Tu sais bien que non... Mais la terreur de cette petite...

Si ça se trouve, elle est morte depuis plusieurs heures. Il placarde sur sa face lunaire le prodigieux sourire que le malheureux Désiré avait pu lui voir lors de sa contemplation de l'éstran.

— Tu te trompes, maman ! Elle s'entend à merveille avec moi ! Elle est parfaitement heureuse ! Je lui ai concocté un univers fabuleux !

— *Il est fou !* Mais enfin ! Elle appelait au secours, Henri, toi et moi l'avons entendue.

— Ça, c'était au début.

— Hier soir, elle a poussé un cri déchirant !

— Non, je t'ai expliqué que c'était la radio.

— *Il ment !* Crois-tu ce que tu me dis ?

— Je te promets que c'est la vérité, maman. *Elle tient tellement à ne pas me perdre qu'elle va le croire.*

— *Peut-être dit-il vrai.* Je veux bien te croire. Mais tu dois la rendre à ses parents. Connaît-elle ton nom ?

— Non. Pour elle, je suis le Maître, rien de plus.

— *Le Maître ?! Il est malade !* Je suppose que tu as trouvé le moyen de faire en sorte qu'elle ne sache pas où elle se trouve...

— Elle ne sait même pas si elle est à Bordeaux.

— Pauvre enfant... Puisque tu dis qu'elle a sympathisé avec toi, elle ne cherchera pas à te nuire. Le plus simple est que tu lui masques les yeux et ailles la déposer, ce soir, à l'entrée du Parc Labiche.

— *Elle se fait ma complice !* C'EST POUR MIEUX TE ROULER DANS LA FARINE, GROS CONNARD ! Tu as raison. Je ferai comme tu dis. CRÉTIN, BOURRIQUE, ABRUTI ! TU BAISSES LE FROC DEVANT CE VIEUX DÉBRIS !

Charly serre les dents à les en éclater pour ne pas succomber à la tentation de se malmener l'oreille gauche. *Je te surprendrai, papa. ÇA M'ÉTONNERAIT, T'EN ES INCAPABLE. Je te prouverai le contraire. Cette fois-ci, tu seras content de moi, je te promets. ÇA N'ARRIVERA JAMAIS, TRIPLE ANDOUILLE !*

1 À Bordeaux, le clocher de la Basilique Saint-Michel possède une crypte qui présentait longtemps aux visiteurs, tels que Victor Hugo ou Théophile Gautier, jusqu'à soixante-dix cadavres humains parcheminés auxquels les guides attribuent des morts tragiques. Les champignons parasitaires privèrent les amateurs de sensations macabres de ce spectacle. Les défunts reposent aujourd'hui au cimetière de la Chartreuse.

VIII

Katy Frontenac a commencé sa tournée des boutiques par la place Paul Doumer où elle a garé son coupé. Après quoi, elle a remonté à pied le cours Portal. Il lui a fallu moins d'une demi-heure pour trouver — à la pharmacie, à la boulangerie, à la poissonnerie — trois personnes reconnaissant sans réserve Charles-Henri Radobey sur le portrait-robot qu'elle leur présentait ; les deux dernières se sont montrées prolixes en confidences à propos de ses multiples talents et des déboires passés de la Maison Letilleuh.

Katy a contacté le service des immatriculations. Elle vient d'obtenir la confirmation qu'elle espérait : le fourgon blanc de CHR, mentionné par ses connaissances, est bien un C25.

Revenue à sa voiture, sur son ordinateur portable, elle interroge les fichiers STIC et JUDEX... Son suspect leur est inconnu.

Joint par téléphone, Grands Pieds manifeste un certain embarras.

— Je comprends que ce soit troublant, capitaine. Mais après tout, ce n'est que logique, cela confirme les déclarations de Mme Maucoudier. On peut dire que vous avez retrouvé le travailleur indépendant qui a isolé son garage au black, ça ne prouve en rien qu'il ait enlevé sa fille.

— Il habite rue Sainte-Agathe, celle où on a retrouvé le mobile de la petite !

Long silence du commissaire. Il doit se demander comment s'en sortir sans se mouiller.

— Écoutez, à mon sens, ça ne constitue pas une preuve suffisante, tout juste une coïncidence digne d'être examinée de près. Il serait sans doute justifié d'établir une mise sous surveillance de ce garçon, j'en conviens. Nonobstant, en ce qui me concerne, je n'ai pas les moyens techniques de la mettre en place. Voyez la divisionnaire Garrigou, dont je vous répète qu'elle est la seule à être officiellement chargée de ce dossier.

— *Dossier !* Je pensais que vous répondriez cela, monsieur. Mais je ne voulais pas vous contourner.

— Je vous en remercie.

— Je l'appelle. Je vois en Aurélie Maucoudier bien davantage qu'un dossier, monsieur.

— *Tu m'emmerdes !* Mais, moi aussi, bien entendu. Faites, faites.

L'accueil du Groupe de Recherche « Aurélie » apprend à Katy que la commissaire est en déplacement, elle ne peut pas être dérangée.

On la met en contact avec son bras droit, Raphaël Bonnefon.

Katy récapitule ses trouvailles et énonce la suggestion de Grands Pieds. Bien qu'elle soit au téléphone, elle sent physiquement l'adjoind tordre le nez.

— Je vais voir ce que je peux faire. Je ne vous cache pas qu'après la connerie avec le négociant en fil machine, nous ne sommes pas très chauds pour nous lancer sans être bardés de sûretés. Surtout si vous me dites que ce type est inconnu de nos services et a sur les bras une vieille maman transformée en légume. Je crois qu'il est prudent de ne pas faire de vagues. Et, en plus, aux Chartrons ! Pour une famille qui y est estimée.

— La vie d'une fillette est en jeu !

— Si vous voulez mon avis, à cette heure-ci, ou elle est morte ou elle est déjà loin.

— Quand saurai-je quelles dispositions vous comptez prendre ?

— Ne vous inquiétez pas de ça. J'ai noté votre déclaration. Je fais suivre. On avisera.

— Bien. *La prodigieuse pesanteur de la bureaucratie !*

Katy raccroche. *La juge Dambo ! C'est une femme, elle partagera mon inquiétude sur le sort d'Aurélie. Si je m'adresse directement à elle, je vais me faire couper en morceaux par tous les anges de la divine hiérarchie... Tant pis, je prends le risque.*

Elle se met en ligne avec le standard du palais de justice.

En voyant revenir, remise à neuf, sa pompe de piscine qui fuyait, Jean-Luc Fongrave, septuagénaire athlétique, client de longue date de CHR, ne peut s'empêcher d'exprimer une joie teintée d'étonnement.

— Vous avez un nouveau fourgon ?!

Charles-Henri, la tête encore embrumée par son affrontement avec Mathilde, flotte cinq ou six secondes avant de réaliser la méprise.

— Non... Non, non, c'est toujours le même que j'ai repeint.

— Ah, bon... *Quelle drôle d'idée ! C'est vrai qu'il a meilleure mine.*

Fongrave rit.

— *Je n'ai pas réagi assez vite. Je m'étais dit que je justifierais mon option derechef. Si je le fais maintenant, ça va lui paraître encore plus bizarre.* Peut-être pas. Vous avez entendu parler de la gamine enlevée.

— Lili ? Bien sûr ! C'est abominable !

— Horrible.

— Figurez-vous que ça me touche d'autant plus que sa maman est comptable chez Lozac'h et Beaujour, des notaires qui sont clients de la banque où je travaillais. Quel rapport avec votre fourgon ? Ah oui ! Un gamin a vu Lili monter dans un de même marque que le vôtre...

— Oui. Ça m'a fichu un coup. *Je dis n'importe quoi !* J'ai voulu éviter à mon compagnon de travail d'être victime d'un délit de faciès.

Il a un rire forcé. L'ex-banquier l'imité, sans conviction.

— C'est un modèle qui s'est beaucoup vendu. Si tous les possesseurs veulent les repeindre, les carrossiers vont être débordés !

— Ah moi, je l'ai fait moi-même.

— Tout le monde n'a pas votre talent, Monsieur Radobey !

CHR est entré dans le pool technique de la piscine. Tandis qu'il réinstalle la pompe, le vigoureux vétéran passe une main sur la laque bleue du C25.

— Un travail superbe !

— Si vous avez un véhicule à rajeunir, je suis à vos ordres.

— Combien il a de kilomètres ?

— Près de six cent mille.

— Six cent mille ! Sa jeunesse, elle est loin ! Il passe encore le contrôle ?

— Je m'échine pour que ce soit le cas.

— Plutôt que de le repeindre, j'aurais pu vous obtenir un crédit bien placé, vous l'auriez remplacé !

— J'y songerai. Mais, l'argent, si on peut l'avoir en famille, gratuitement, c'est encore mieux.

CHR ouvre le pré-filtre pour l'emplir d'eau et réamorcer, sous l'œil amusé de son client. *Il est extravagant, ce garçon. Il me semble aussi radin que le Gobseck de Balzac. Quel drôle de type.*

La juge Dambo a déçu Katy Frontenac : elle a refusé de délivrer la commission rogatoire l'autorisant à perquisitionner chez les Radobey.

— Je comprends, capitaine, que vos intuitions vous paraissent aussi fiables que de solides preuves, mais dans mon dossier d'instruction, je dois recenser du concret, pas des sensations.

— Chaque minute perdue peut avoir des conséquences tragiques.

— Apportez-moi du concret.

— Le concret est 33 rue Sainte-Agathe.

— Rien ne vous interdit d'aller questionner les gens qui y habitent. Avec votre flair, vous devriez les amener à se compromettre.

— *Elle se fiche de moi !* Est-ce que le cadavre d'Aurélie Maucoudier vous paraîtrait suffisamment concret ?

— J'aime beaucoup votre humour.

Les deux félines raccrochent quasiment à la même seconde.

Katy appelle aussitôt Rémi Boulanger, lieutenant de police, connu lors de son stage parisien, dont la petite amie travaille aux Renseignements Généraux. Quelques minutes plus tard, elle explique la situation et lui demande de transmettre toutes les informations disponibles sur les membres de la famille Radobey.

— Je fais le plus vite possible, mais je ne te promets pas d'avoir ça avant demain, Olivia est souvent très occupée sur le terrain.

— *Désespérant !* Tu fais au mieux. Je t'embrasse.

— Moi aussi. À plus.

Sur la petite table en dentelle de bois au plateau de cuivre ciselé, le téléphone du séjour a sonné.

Cahotant à travers poufs et banquettes de cuir rouge, vert, jaune, Oum va le décrocher. Elle baisse le volume du son de la télévision.

Abdelaziz entend sa mère répondre de sa voix aiguë et piaillarde, mais il n'y prête aucune attention. Derrière la fenêtre de la chambre partagée avec ses deux frères, il regarde le soleil couchant irradier d'orangé les bâtiments patibulaires de l'incinérateur-chaufferie des Hauts de Garonne. *Ils nous disent que leur fumée blanche-là, c'est que de la vapeur d'eau, ch'uis sûr qu'ils nous niquent, ces enlecs ! Je te parie qu'il y a plus de cancers ici qu'à Caudéran... Jules, il dit que Caudéran c'est le Neuilly bordelais. Je connais pas, Neuilly, mais ça doit être beau. J'habiterai jamais dans des endroits comme ça, faut y naître pour y vivre. Moi, ch'uis né dans la zone, je vivrai toujours dans la zone. Pauvre Aurélie ! Dans mes tripes, j'ai l'impression que t'es morte !*

— Abdel ! C'est pour toi ! C'est ta copine Asmae !

— Asmae ?! Pourquoi tu veux pas que j'aie un mobile ?! *Fait ièch !* Asmae, elle, elle a un mobile !

— T'auras un mobile quand tu pourras le payer ! Faut pas vivre au-dessus de ses moyens !

Abdelaziz a couru arracher le combiné à la brave femme dont la large face hâlée bougonne expose sans erreur possible que, sur le sujet, elle est prête à se mesurer avec son contradicteur ; il n'insiste pas.

Oum s'en retourne vers la cuisine pour s'occuper de la préparation du dîner, aidée de ses deux filles.

— Traîne pas une heure ! J'ai un sac de saletés à te faire descendre au vide-ordures.

Le fils secoue la tête et les épaules, en guise de protestation, puis il attend qu'elle ait quitté la pièce avant de parler à mi-voix.

— Salut.

— Salut. Le caïd bidon du Nouvel Horizon vient de m'appeler...

— Il te drague ?

— J'ai cru. Mais, peut-être pas. Il dit qu'il a un pote handicapé qui, y a quinze jours, s'est engueulé avec un sale bonhomme qui, pour aller travailler sur un chantier, s'est garé sur une place de parking réservée. Le type a un C25 avec des petits rideaux à l'arrière. Le pote à Vince l'a déjà vu plusieurs fois. Il sait qu'il n'est pas handicapé, il marche vachement bien. Mais l'autre lui a dit le contraire. Il a sorti un badge bleu. C'est pas le sien, c'est celui d'une vieille femme qu'il promène des fois dans son bahut. Le pauvre handicapé qui a pas pu se garer a eu vachement les boules. C'est pour ça qu'il se souvient très bien du camion et du type.

— Il sait où il habite ?

— Rue Sainte-Agathe.

— P'tain ! ça donne cours Portal ! Tu te rappelles de la tête de la charcutière ! J'ai dit qu'elle a reconnu le C25 sur notre photo, mais qu'elle voulait pas dénoncer !

— C'est un bonhomme qui fait dans le dépannage.

— Faut qu'on y aille !

— Oui, mais, pas ce soir. Mes parents m'interdisent de sortir, le soir. Ils veulent pas que je me fasse violer.

— Asmae ! On peut pas attendre demain ! Aurélie sera peut-être morte, demain !

— Mes parents voudront jamais ! C'est pour ça que je t'appelle ! J'ai appelé Jules, il peut avoir la mob de son cousin. À tous les deux, vous pouvez peut-être faire quelque chose.

Abdelaziz baisse encore plus la voix.

— En tout cas, sûr que, moi, j'y vais ! Je te dis pas, la reum, elle va être vénère grave ! Le caïd de mes deux, il t'a dit s'il nous aiderait ?

— Si j'y vais, oui. Sinon, il m'a dit « qu'ils se démerdent ».

— Rappelle-le ! Dis-lui que tu viens !

— Je te dis que je peux pas !

— Mais, lui, il en sait rien ! Dis-lui que t'arrive ! Qu'il vienne avec ses potes qu'ont des meules ! Que, si le pédo veut se tirer, on puisse lui donner la chasse ! Appelle Grégory et Ryann, qu'ils s'amènent avec leurs tas de boue. On se retrouve tous place Picard, devant la statue de la Liberté ! On va la libérer, Aurélie ! *Et si elle est morte ?!* On la libère ou on tue le pédo ! C'est clair, comme elle dit, Aurélie !

Tandis que son épouse accommode des filets de sandre au beurre blanc, Jean-Luc Fongrave lui fait part de la sale idée qui trotte dans sa tête depuis qu'il a vu le C25 de CHR repeint en bleu.

— Quand nous avons parlé de cette question, je l'ai senti coincé, mal à l'aise. Je trouve son comportement d'autant plus perturbant que, je ne sais pas si tu te rappelles, le téléphone mobile de Lili a été retrouvé aux Chartrons...

— C'est justement là qu'il habite, Radobey ! Tu devrais peut-être avertir le commissariat de Marsac, puisque Lili est de là-bas.

— Pendant que tu finis de préparer, je vais chercher le numéro.

La nuit tombée, après avoir partagé avec Mathilde un frugal dîner, quasiment privé de mots et, encore plus, de bel canto — pain bis, fromage dur, salade, comme la *Sido* de Colette — Henri tient la promesse faite à sa mère.

En descendant les marches qui conduisent au royaume, il a le doute en tête. *Si Désirée est morte, maman risque de perdre complètement les pédales. Faudra que je m'occupe d'elle avant de remonter le cadavre. On verra.* Il ouvre la porte du caveau aux crus classés et presse un bouton de sa télécommande.

Le spectacle est totalement inattendu en un pareil endroit : les éléments de l'espace se meuvent selon une chorégraphie électromécanique pensée par le maître des lieux.

L'une après l'autre, les étagères bondées de bouteilles se déplacent insensiblement dans des directions diverses, perpendiculaires, parallèles, obliques... Elles se croisent, se frôlent, pivotent sur des axes invisibles, et finissent par se stabiliser quand un important parement de pierre se déploie à deux battants pour dégager la porte en fer, capitonnée de polystyrène, donnant accès à Glassland.

Charly y introduit la clé qui l'ouvre, libérant *L'Arlésienne* de Georges Bizet dont la *Farandole* aux rois mages n'a cessé de tourner en boucle depuis ce qu'il appelle « la tentative d'évasion de mon Élu » qu'il a choisi de punir ainsi.

Un deuxième bouton pressé met la bibliothèque en mouvement.

La première chose que remarque Charly, nullement ému, c'est Aurélie, debout de guingois au milieu du séjour, un torchon sanglant noué autour de sa jambe blessée. Ses yeux terrifiés, son visage tuméfié et tordu sont ceux d'une folle. Lorsqu'elle voit le meuble mouvant livrer passage au bourreau, l'enfant se met à pousser un long cri strident et à courir en claudiquant au fond de sa prison pour aller se dissimuler sous la literie, seule partie opaque de la chambre où son hurlement n'a ni fin ni cesse.

La transparence intégrale fait que Charly n'a perdu de vue aucun de ses gestes. Il laisse grand ouvert derrière lui et, mince sourire aux lèvres, vient sans se presser extirper sa martyre stridulante de son abri dérisoire.

Mon Dieu, ce cri ! Ce cri !!! Dans le vestibule, bien arrimée à son fauteuil, Mathilde attend de voir remonter la prisonnière ; elle a exigé d'être témoin de sa libération. *Ça prouve qu'elle est encore vivante. Mais que lui fait-il pour qu'elle hurle de la sorte ? Et pourquoi y a-t-il cette farandole de L'Arlésienne ? Ce n'est pas ce fils-là que je voulais !... Oh, papa, en épousant Charles le stérile, j'ai introduit la monstruosité dans la famille dont tu étais si fier.* L'interminable hurlement est brisé tout net. *Il l'a tuée !... Non. Il sait que je vérifierai qu'elle soit bien vivante quand il partira pour le Parc Labiche... Que c'est long, mon Dieu, que c'est long...* Elle sent la sueur perler sur ses mains glacées. *Et cette musique qui se perpétue comme un Boléro de Ravel qui n'en finirait jamais ! Quelle barbarie, quelle ignominie, quelle folie !*

Aurélie, recroquevillée sur le sol, s'est couvert la tête des mains pour échapper à la volée de coups qu'elle redoute. Son regard hurle la terreur.

Charly affiche une tendresse redoutable.

— Ne crains rien, Désirée. Au lieu de paniquer, raisonne... Si tu fais bien attention, tu vas t'apercevoir qu'il y a, ici, en cet instant, un grand changement... Observe autour de toi... Ta vie va prendre un tournant.

Où est le piège ? La fillette abaisse un peu les bras, se redresse à demi sur un coude et scrute la geôle. *La porte est ouverte !* Elle sent son cœur venir résonner dans ses oreilles. *Il veut que je tente de m'échapper ! Il veut jouer au chat et à la souris. Il veut se donner le plaisir de me sauter dessus ! Il veut me tuer ! Il est là pour ça !*

— Vois-tu, Désirée, j'ai une formidable nouvelle... Tu vas revoir tes parents ce soir.

— *Ils ne veulent plus de moi ! Ils ne m'aiment pas !* Vous voulez me libérer ?

— *Elle angoisse, elle veut rester, elle s'est attachée à moi !* N'en as-tu pas envie ?

Il a l'air de dire vrai ! Aurélie s'assied en geignant.

— Où as-tu mal ?

— Partout. Ma jambe, c'est une horreur. Et vous m'avez tabassée.

Délicatement, il dénoue le torchon maculé. La chair est largement entaillée, la plaie aurait nécessité plusieurs points de suture.

Il renoue le piètre bandage.

— Tes parents te feront soigner.

— Je veux pas les revoir ! Ils veulent ma mort, vous m'avez dit.

— En bon français. N'oublie pas la négation. Et rajoute la marque de civilité dont nous sommes convenus.

— Tu fais chier ! Je ne veux pas les revoir, Maître.

— ... Je t'ai menti, Désirée.

— Quoi ?

Il baisse les yeux, petit garçon récitant un acte de contrition.

— Quand je t'ai vue avec ta maman, la première fois, je t'ai tout de suite aimée. Oh ! Chastement ! Sans intention vicieuse !... J'ai voulu te garder pour moi seul. Cet amour que je te porte m'a poussé à imaginer une espèce de conte de fées dont j'aurais été le héros au cœur vaillant et toi la magnifique princesse... J'ai exagéré... Ton papa et ta maman tiennent beaucoup à toi. Ils t'aiment, et l'amour que j'éprouve pour toi m'oblige à te rendre à eux. Ce sont tes parents biologiques. L'adoption n'a pas le droit d'arracher un enfant au biotope que la nature lui a offert... Je te demande pardon d'avoir osé contrarier cette règle de vie à laquelle pourtant je suis attaché pour des raisons intimes.

— *J'y comprends rien !* Mon père ne vous a pas payé pour me tuer ?

— Bon français, civilité...

— Mon père ne vous... *Comment on dit ? Merde !* Est-ce qu'il vous a payé pour me tuer, oui ou non ?... Maître ?

— Le pauvre homme ! Il est perdu sans toi.

— Il faisait la fête avec ses copains !

— Pouvoir mystificateur de l'image, Désirée... Il est resté seulement quelques minutes avec eux, pour honorer son second de sa présence. Après quoi, il est rentré chez lui, très malheureux. Ta maman, elle aussi, en sortant de chez la coiffeuse, a pleuré devant les caméras.

— C'est minable, ce que vous avez fait !... *Pourquoi je l'ai cru, bon sang ? ! Pourquoi je l'ai cru ? !*

— Un peu de retenue, je te prie. ELLE SE PERMET DE TE JUGER, CRÉTIN ! TU VAS TOLÉRER ÇA ? Je vais corriger ce mauvais comportement.

— Vous avez mal à l'oreille ?

— Reformule...

— Non. Je pose... Je NE pose pas la question, ça m'est égal... Je fais quoi, là ?

— Tu commences par mieux parler.

— *Merde ! Merde ! Merde !* Qu'est-ce que je fais ?... Pars-je comme ça ? *C'est ridicule de chez ridicule !* Je rentre à la maison toute seule ?

— *Le bien parler ne lui viendra jamais spontanément.* Mets-toi les bottes et le manteau, il ne fait pas très chaud dehors. Je t'accompagne. Nous nous en allons tout de suite.

Aurélie ne se le fait pas répéter deux fois ! Elle boitille rapidement jusqu'à la penderie et décroche le duffle-coat élimé.

Il l'aide à l'enfiler. Elle y est à l'étroit.

Tandis qu'elle se chausse, il se fait patelin.

— Tu comprendras, ma chérie, que pour ma sécurité future, il est important que tu ne puisses pas dire où mon royaume... *zut !* ce local se situe. Je vais te mettre un foulard sur les yeux. D'accord ?

— *Il parle toujours de son royaume ! Il est ouf à mort !* D'accord.

Charly déniche un carré de viscosse bariolée dans la commode ; il le noue autour de la tête de sa captive.

— Tu vas avoir l'impression de jouer dans *Le Capitaine Fracasse* quand le duc de Vallombreuse enlève Isabelle. As-tu lu *Le Capitaine Fracasse* ?

— Non. Et vous, vous connaissez *Harry Potter* ?

— Non. *Et ça ne manque pas à ma culture.* Afin que tu n'aies pas la tentation d'ôter ce bandeau, je dois te nouer les mains dans le dos.

— Oh nooon...

— Apprends, jeune fille, que, dans la vie, il faut faire des sacrifices pour obtenir ce que l'on veut. Ta liberté est à ce prix-là. Un prix bien léger, ne penses-tu pas ?

— *Si je dis non, il est capable de me planter ici et de se tirer.* Bon, d'accord.

La malheureuse croise les mains derrière le dos. Il les lie fermement avec une chaussette extraite du trousseau de lingerie.

— Aïe ! Vous faites mal !

— Ce que tu es douillette !

— C'est pas vrai ! Papa et Maman disent que je suis pas !

— *Quelle syntaxe ! Dès qu'on relâche un peu la pression, ils perdent tous leurs acquis. Allez, viens, je te guide.*

Mathilde est dans un état d'excitation extrême. Elle a eu plusieurs fois envie de téléphoner à Henri pour être informée, mais y a renoncé. *La gosse ne doit pas connaître mon existence. Inutile de donner des indices aux enquêteurs qui ne se contenteront pas de cette libération, ils voudront mettre la main sur le kidnappeur. Inimaginable ! Je parle comme une complice !... Mais, c'est ce que je suis ! La loi ne m'oblige pas à dénoncer mon fils, mais lui prêter assistance dans sa folie peut me valoir des années de prison... Qu'est-ce qu'il fabrique, mais qu'est-ce qu'il fabrique ? ! Ce n'est pourtant pas compliqué de bander les yeux d'une gamine et de la remonter jusqu'au fourgon !... À moins qu'il soit en train de... Oh non ! Il ne va pas la tuer !*

Avant de terminer sa journée, Katy — qui n'a toujours reçu aucune information venant des Renseignements Généraux — est repassée au commissariat, au cas où ses collègues auraient eu du nouveau et auraient oublié de l'en informer. Les permanents assurant la nuit ont pris le relais.

Le gardien de la paix Claret, l'échalas à deux chevrons qui avait si mal reçu Mireille Maucoudier, persiste dans son attitude sarcastique, un trait de caractère constant chez lui.

— Un zozo de plus vient d'appeler pour désigner le coupable. Ces gens-là voient trop de mauvais polars étasuniens !

— Certains sont excellents. On en est à combien ?

— Je ne sais plus, cent quatre-vingt-dix ou deux cents. Le patron en est malade.

— Lui qui ne souhaite pas nous voir nous investir dans cette affaire... Que faites-vous des appelants ?

— Je les renvoie vers le GRA. Des fois, j'en fais parler certains, ils me font marrer. Celui de ce soir, il se dit ancien banquier et trouve que le réparateur de sa piscine est suspect d'avoir repeint son C25... Y a une vraie dinguerie sur le C25, je vous jure !

— *Réparateur ! Les multiples talents de Charles-Henri Radobey ! A-t-il dit le nom de ce réparateur ?*

— Je l'ai noté dans mon rapport.

Claret consulte un formulaire derrière le comptoir.

— Radobey.

— *Radobey a repeint son C25 !* Le correspondant vous a-t-il donné son identité ?

— Il a refusé. Maintenant qu'on peut témoigner sous X, la délation

reprind du poil de la bête ! Ça vous paraît intéressant, cette info ?

— Ce n'est pas impossible. *La juge Dambo ne se contentera pas de ce concret-là pour autoriser une perquisition.* M. Radobey n'est pas connu de nos services, mais il commence à l'être de moi. *Il faut que je le rencontre.*

Étrange sensation éprouvée par Mathilde. Elle est à la fois soulagée et affligée quand, toujours serinée par L'*Arlésienne*, s'en tenant au silence absolu qu'elle s'est imposé, elle voit Aurélie, les yeux bandés, apparaître dans les bras de son fils. *Elle est blessée ! Que lui a-t-il fait ? Elle est couverte de bleus ! Il lui a lié les mains ! Il n'avait pas dit qu'il lui lierait les mains !*

— On va où euh ?

— Au fourgon que tu connais. Elle me navre.

Mathilde sourit, soulagée, presque joyeuse. *Elle est bien vivante !... Je suis indécente de me réjouir !*

À pas pressés, sans un regard pour sa mère, Charly a traversé le vestibule. Passé à l'entrepôt, il a tôt fait de gagner le fourgon à bord duquel il grimpe par l'arrière avec une agilité surprenante.

Restant dans le corps d'habitation, pour ne pas alerter la prisonnière sur sa présence, Mathilde a fait avancer son véhicule de manière à surveiller le bon déroulement de la première phase de libération. Mais, à présent, même en tendant le cou, elle ne peut rien voir de ce qui se passe à l'intérieur de l'utilitaire aux portes closes.

Elle ne peut rien entendre non plus, car Charly chuchote à l'oreille d'Aurélie.

— Tu vas m'excuser... Je tiens à éviter tous mauvais réflexes de ta part. Je vais donc procéder de la même façon qu'à l'aller.

— NON ! Y A PAS BESOIN DE M'ENDORMIR !!!

Qu'est-ce qu'il lui fait ?! La protestation clamée de l'enfant a glacé Mathilde d'épouvante. QU'EST-CE QU'IL LUI FAIT ?!!! Elle a failli crier pour prohiber un acte contre nature. Son instinct de conservation l'a retenue. *Elle ne dit plus rien... Pourvu qu'il ne l'ait pas... Non. Ils sont tombés d'accord, c'est tout. Arrête de voir tout en noir !*

En fait, à l'aide du large ruban adhésif renforcé utilisé lors de l'enlèvement, enroulé plusieurs fois autour de la bouche et de la nuque de sa victime, Charly l'a contrainte à ne plus pouvoir exprimer que de sourds grognements auxquels, épuisée, elle a vite renoncé.

En murmurant de sa voix monocorde légèrement sifflante, il profite de cette exténuation pour attacher, juste au-dessus des bottines, les jambes dont la peau nue frissonne sous la jupe relevée à mi-cuisse.

— Voilà. Ainsi, tu ne seras tentée ni de me fausser compagnie, ni de jeter un coup d'œil dehors pour te repérer, ni d'alerter la population par des cris d'orfraie. Nous sommes parés pour voyager sans incident.

Il va pas me ramener chez nous ! Tout le corps d'Aurélié n'est que tremblements.

Gorge sèche, Mathilde voit Charly s'asseoir au volant. *Pourvu qu'il fasse ce qu'il m'a promis.* Le moteur est mis en route. *Je devrais exiger d'aller avec eux... Non, ce serait trop compliqué... Et trop risqué pour moi... Oh ! et cette maudite farandole qui recommence ! Pourquoi ne l'a-t-il pas arrêtée ?*

Nouée par l'angoisse, elle voit les deux battants de l'atelier s'ouvrir sur la nuit noire. *Tiens ! L'ampoule de l'éclairage public a grillé. Que je n'aime pas ça !*

IX

Oum a eu beau se gendарmer, interdire, menacer, rien n'y a fait, Abdelaziz a subtilisé la clé de la cave, et, après avoir descendu les objets encombrants au vide-ordures, il a escamoté son 103 RCX jaune dont le pot ninja G3 a pétaradé dans la cité sous les invectives lancées du balcon par une maman cramoisie.

Une demi-heure plus tard, lui, Jules, Ryann, Grégory, le farouche Vince et cinq de ses copains, se sont tous retrouvés place Picard, au pied du modèle réduit de statue de la Liberté.

Le caïd du Nouvel Horizon a tiqué en voyant qu'Asmae était absente.

— Elle arrive ! Elle est passée chercher la meule d'une pineco ! Elle nous rejoindra, Jules lui téléphonera où on est.

Sur ce pieux mensonge d'Abdelaziz, la mini-horde sauvage part en chasse.

Les dix redresseurs de torts tournent rue Sainte-Agathe, à l'angle du cours Portal, juste à l'instant où les portes de CHR REBOBINAGE RÉPARATIONS CRÉATIONS se closent.

À la même seconde, à l'autre extrémité de la voie éclairée par un halogène en bon état de marche, le C25 bleu emprunte la rue Notre-Dame, sans que les libérateurs s'en émeuvent, accaparés qu'ils sont par la recherche de l'atelier objet de leur raid. Le seul à froncer les sourcils est Abdelaziz quand il remarque le reflet de lumière sur les rideaux isothermes des portières arrière. *Arrête ! Tu vas pas flipper, dès que tu vois briller des vitres de bahut ! Celui-là, il est bleu, il est pas blanc !*

Le commando arrivé devant le numéro 33, une controverse s'élève.

— On entre et on fouille partout !

— Si c'est pas lui, on peut avoir des soucis graves avec les keufs !

— Je crois qu'il faut d'abord le faire parler !

— Oui, mais s'il veut pas ?

— On verra à sa gueule s'il est dans le coup !

— Faudrait parler moins fort, tout le quartier va vous entendre ! Pour l'effet de surprise, on repassera !

Font ièch ! Fébrile, Abdelaziz appuie sur le bouton du visiophone.

— T'es con ! Pourquoi t'as sonné ?

— Comment t'entres, si personne ouvre ?

Dans le vestibule de la maison Letilleuh, Mathilde a sursauté. *Qui peut venir à cette heure ?* Elle fait pivoter son fauteuil et roule vers la porte dont le bois épais atténue fortement les sons extérieurs. *Qu'est-ce que c'est que ce brouhaha ? On dirait des jeunes.* Elle serre le frein à main. *Oh ! Et cette farandole que je ne pourrai jamais plus écouter de toute ma vie !* Un vérin hydraulique élève en douceur son siège, puis elle tire sur le loqueteau de la petite trappe pratiquée dans le chêne à environ un mètre soixante du sol. Une grille de fer forgé la protège des agresseurs éventuels. *Qu'est-ce que c'est que tous ces gosses ?!*

— Que se passe-t-il ? Que voulez-vous ?

Jules s'interpose en deux ou trois coups d'épaules.

— Bonsoir, madame.

— Bonsoir, jeune homme. *Qu'il est noir !*

— Nous voulons voir le monsieur qui fait les réparations.

— C'est mon fils. Il n'est pas là. Revenez demain.

— Y a de la zik ! Il est là ! Elle charlate !

Jules juge judicieux d'adapter l'accusation de Vince.

— C'est chez vous cette jolie musique ?

— Oui. C'est la farandole des rois mages de *L'Arlésienne*.

— Je la connais, c'est joli.

— Oui. Très. *Je la déteste !* Mon fils me l'a mise avant de partir. J'ai à faire. Revenez demain.

Elle referme le judas et, cœur battant, colle l'oreille contre le bois.

Sur le pavé, ce ne sont que conciliabules dont elle ne saisit pas un traître mot. Soudain, des poings martèlent la porte ; les glapissements excités d'Abdelaziz la terrifient.

— Il est parti quand votre fils ?

— Il y a deux minutes !

— Son fourgon, il est plus blanc ? Il est bleu ?

— Oui !

Dehors, dans un état d'embrasement extrême, Abdelaziz pousse au maximum les gaz du 103 RCX.

— Il est parti par là !

Le pot ninja G3 manque rendre l'âme.

— Je l'ai repéré quand on est arrivés dans la rue !

La machine s'emballe, fondant à l'assaut du présumé coupable.

La meute relance les moteurs, chacun tente de suivre, avec des bonheurs divers, les engins ne sont pas de première jeunesse.

Dans la maison, Mathilde est terrifiée. *Que lui veulent-ils ? S'ils lui courent après, il risque de faire une bêtise avec la petite ! Il ne faut pas qu'ils la voient avec lui ! Oh, misère ! Qu'est-ce que je dois faire, qu'est-ce que je dois faire ?... Lui téléphoner... Ça ne servira qu'à l'affoler... S'affoler n'est pas son genre... Il doit bien avoir un ou deux kilomètres d'avance... Que lui veulent-ils, ces garnements ? D'ici que ce soient des amis de Lili et qu'elle ait pu leur téléphoner ; avec leur technologie moderne, les gosses sont capables de tout... Je délire, Henri a sûrement pris la précaution de ne pas laisser traîner un mobile à sa portée... Mon Dieu ! Comment je raisonne ? Comme une criminelle !... J'aurais dû m'informer de ce qu'ils voulaient. Peut-être qu'ils étaient là pour une réparation. Je suis complètement focalisée sur cet acte effroyable qu'il a commis ! C'est déjà arrivé que des jeunes le fassent travailler.*

La rue Notre-Dame était jadis occupée par le couvent des Carmes déchaussés dont un des moines, le père Canteloup, en distillant de la mélisse, inventa l'Eau des Carmes. Aujourd'hui, le couvent a disparu et, au fil des ans, cette artère vitale au cœur des Chartrons est devenue une véritable galerie marchande d'antiquaires. C'est là que se déverse le désarroi de poursuivants déboussolés : le fourgon s'est volatilisé.

Des dissensions se font jour.

— Il peut être allé dans n'importe quelle direction !

— On aurait dû demander à la vieille !

— On peut retourner la voir !

— Elle nous dira pas !

— Si je la pousse un peu !...

— T'entres comment ? T'as vu la porte maousse ?

— Vous arrêtez de dire des conneries ?

— Moi, je file vers les quais !

— Puisque Asmae est pas là, je rentre au Nouvel Horizon !

— Je vais voir du côté des bassins à flot !

La troupe se disperse par groupuscules de deux ou trois.

— Les premiers qui le retrouvent appellent les autres !

— Tu rêves ! On le retrouvera pas ce soir !

— Espérer n'a jamais tué personne !

Aurélie, recroquevillée à même le sol dur et froid du C25, ressent sur chacune de ses meurtrissures les cahots de la route mal amortis par des suspensions usagées. Elle a tenté à plusieurs reprises de s'asseoir. Un fatras de matériels contondants et hostiles, auxquels, aveugle, elle s'est heurtée, l'en a empêchée. Sa pauvre cervelle malaxe tous les outils acérés de l'angoisse. *Je peux pas faire confiance à ce type. Il est ouf gravissime. S'il m'amenait chez nous, il aurait pas besoin de me bander les yeux. Il voulait pas que tu voies chez lui. Maintenant, on en est loin ! Il pourrait m'enlever le bandeau !* Elle cogne des talons de manière à attirer l'attention.

— Calme-toi, petite. On a encore du chemin.

Au travers des borborygmes que laisse filtrer le bâillon, Charly est incapable de discerner l'aspiration de sa détenue à recouvrer la vue.

— Inutile de t'agiter. Garde-toi des forces pour quand tu exprimeras ta joie de revoir ton père. Tu trouves que c'est long...

Il jette un coup d'œil à l'arrière où Aurélie approuve de vigoureux hochements de tête. Sans davantage se soucier d'elle, il ramène son regard vers la chaussée qui longe la voie ferrée du tramway.

— J'ai téléphoné à ton papa, pour lui annoncer ton arrivée. Nous avons passé un accord. Il veut que ton retour te laisse un merveilleux souvenir. C'est un homme de la mer. Nous allons le retrouver sur une plage de l'océan.

C'est quoi, ce délire ?! Je vais pas m'en sortir ! Je vais pas m'en sortir ! Aurélie pleure. Des pleurs qui, étrangement, deviennent tout à fait audibles par delà la mutité que lui impose le bourreau. La sonnerie d'un portable réfrène brutalement ses larmes.

Charly consulte l'écran de son Motorola A835. Il y lit « Mam ». *Elle va me demander où j'en suis. Je ne veux pas lui mentir. Il rejette l'appel.*

Mathilde enrage.

— La messagerie ! Leur satanée messagerie !... Oui, c'est moi ! Mais tu le sais puisque tu l'as lu sur ton écran ! Je t'en supplie, appelle-moi, dis-moi comment museler ton *Arlésienne* de malheur qui me rend folle ! J'ai eu beau fermer la porte de la cave à double tour, je l'entends toujours ! Tu ne vas quand même pas m'obliger à redescendre l'escalier sur les fesses pour aller pousser celles que tu as dû laisser ouvertes en bas ! Je suis sûre que tu as une de tes télécommandes dans la maison pour arrêter cette scie ! Dis-moi comment procéder ! Rappelle-moi !

Abdelaziz se dresse sur sa mobylette, droit comme un cierge.

— C'est lui ! Il est là-bas ! Il passe devant les Quinconces !

— Je le vois ! Fonce ! J'appelle Jules et les autres !

Le pot ninja frôle l'atomisation. À plat ventre sur sa selle, menton collé au guidon, Abdelaziz engage la poursuite.

Charly ne voulait pas répondre à sa mère, mais Henri n'a pas pu se soustraire au devoir impérieux d'écouter son message dans l'oreillette Bluetooth Discovery. *Je suis stupide, j'aurais dû éteindre ce supplice chinois. Je suis perturbé, moi, en ce moment.* Il manipule son portable pour accéder au réseau et commander le Fujitsu qui pilote la sonorisation du royaume transparent. *Je n'aime pas faire ça en conduisant, c'est dangereux, même si la circulation est fluide.* Par précaution, il regarde les rétroviseurs. *Qu'est-ce que c'est que ce fou vautré sur sa mobylette ?*

Dans le miroir de gauche, l'image d'Abdelaziz et du 103 RCX pétaradant croît à grande vitesse.

Attends... Ce n'est pas possible... Charly interrompt sa manœuvre, jette le téléphone sur le siège du passager et examine le reflet avec une vigilance décuplée. *Le cyclomoteur jaune, le casque rouge vif, les vêtements trop larges qui flottent autour du corps, il n'y a pas de doute, c'est l'arabe de mademoiselle... Pourquoi tu t'inquiètes ? C'est une coïncidence, sans plus... Il doit toujours rouler comme un fou, il ne me court pas après, il ne sait même pas que je suis là, il n'a aucun moyen de savoir... Le fourgon est bleu ; lui, il en a vu un blanc... Si j'accélère, je risque d'attirer l'attention. Et puis, je suis à près de 60... Lui, il roule à 80, je suis sûr.*

Abdelaziz est en transes. *Il change pas sa vitesse, il m'a pas vu ! Faut que je le coince, que je l'arrête ! Je vais le cueillir à froid ! J'espère que Grégory va arriver avec deux ou trois potes ! Faut qu'il nous dise ce qu'il a fait d'Aurélié, ce salaud !*

Remontée au premier étage, Mathilde a envisagé de se bourrer les oreilles de coton hydrophile, mais elle y a renoncé. *S'il me téléphone, je pourrais bien ne pas entendre la sonnerie.* Restée dans son fauteuil, tendue, très agitée, elle a choisi d'aller se calfeutrer dans sa chambre dont elle a exceptionnellement barricadé la porte. Ainsi, elle échappe enfin à l'instrument de torture que Bizet n'a assurément jamais eu conscience de concevoir. Presque aux aguets, elle est secouée d'un sursaut quand sonne le visiophone dont Henri a installé quatre terminaux : dans la chambre, dans la cuisine, sous la véranda et dans la salle à manger qu'ils n'utilisent plus depuis des années. *Oh, non ! Ça ne va pas être à nouveau ces maudits gamins !* Elle presse l'interrupteur de l'appareil. *Qui est cette jeune femme ?... Je ne crois pas l'avoir déjà vue.*

— Bonsoir, mademoiselle. Que voulez-vous ?

— Bonsoir. Je suis la capitaine de police Frontenac. Je souhaite voir M. Radobey.

— Malheur de malheur ! Excusez-moi, mais avez-vous un document me prouvant ce que vous dites ? *Que savent-ils ? Non, non, non, il ne faut pas qu'ils m'enlèvent Henri ! Il ne faut pas !*

Katy a extrait une carte tricolore de son très élégant manteau en cuir d'agneau noir. Elle l'exhibe devant l'objectif.

— Mon fils n'est pas là, mademoiselle.

— Voulez-vous m'ouvrir, s'il vous plaît ? J'aimerais vous parler.

— *Si je refuse, elle va me trouver suspecte ! Et la maison aussi ! Je ne peux pas faire autrement.* Appuyez fort, la porte est lourde. Je suis au premier étage.

Elle commande l'ouverture et active promptement son véhicule pour le mener au devant de l'importune. À peine quitte-t-elle son abri qu'elle réalise son impair. *L'Arlésienne ! Cette femme va demander d'où ça vient ! Il faut que j'invente quelque chose !*

Tout en roulant, Charly n'a cessé d'épier l'approche d'Abdelaziz. Il en est venu à se convaincre que ce dernier allait le dépasser sans lui prêter la moindre attention et poursuivre sa route. Aussi est-il contrarié lorsqu'il voit la mobylette ralentir à hauteur de sa portière et réduire sa vitesse pour la coordonner avec celle du C25.

La contrariété devient ressentiment quand le garçon tourne son visage vers lui, soulève la visière du casque rouge et se met à hurler.

— Hé ! M'sieur ! T'as fait quoi d'Aurélie ?!

Égotiste ! Égotiste ! Égotiste ! Je dois penser à moi, à moi, à moi, à moi et à rien d'autre ! Charly sent une formidable colère forcer en lui, froide comme un iceberg.

C'est Abdelaziz !!! Aurélie est submergée par une vague déferlante d'espoir.

— T'as fait quoi d'Aurélie ?! T'as fait quoi d'Aurélie ?!

Si je ne réagis pas, je légitime son soupçon. Charly abaisse la vitre.

— Qu'est-ce qui vous arrive, jeune homme ?

— J'ai vu Aurélie monter dans ton bahut ! Où tu l'as mise ?!

— Je ne comprends rien à ce que vous me racontez. Un bahut, c'est un meuble, je ne vois pas quelqu'un monter dedans.

— Fous-toi de ma gueule !

— C'est gentil à vous de me le permettre...

— Tu la caches là dedans ?!

Poing fermé, il tambourine à coups redoublés la carrosserie. Un klaxon s'impatiente ; la circulation de front du requin bleu et de son poisson-pilote rend le dépassement risqué à l'approche de l'arche du pont de pierre sous laquelle ils vont passer.

Faut que je lui dise que je suis ici ! Par reptation, Aurélie s'est rapprochée de la paroi martelée. En levant ses jambes ligaturées, elle cogne furieusement les talons contre le métal.

Charly s'assombrit. *La garce.*

Le cœur d'Abdelaziz a bondi dans sa poitrine. *Elle est là ! Il la trimballe avec lui !* Il frappe comme un forcené.

— AURÉLIE !!! AURÉLIE !!! CH'UIS LÀ !!! CH'UIS LÀ !!!

Charly s'est retourné vers le fond du fourgon, l'œil assassin.

— Rex ! Calme-toi ! Calme-toi ou tu vas être puni !

Avec son mince sourire, il fait à nouveau face à l'assaillant.

— Arrêtez votre cirque, vous faites peur à mon chien !

— AURÉLIE ! AURÉLIE ! SI T'ES DANS CE BAHUT, TAPE TROIS FOIS !

Abdelaziz, je t'adore ! Aurélie pleure de joie et assène trois violents coups de talons à la paroi.

Sale gosse ! Charly entame la remontée de la vitre.

— Elle est dans votre camion ! Arrêtez-vous ! Arrêtez-vous !!!

Abdelaziz prend un risque insensé, d'un coup d'accélérateur, il se porte à l'avant du fourgon et, en s'accotant à lui, cherche à l'obliger à se rabattre sur la droite contre le terre-plein central.

Derrière, des klaxons s'affolent.

Charly garde un sang-froid terrifiant. *Ce garçon est fou, complètement fou. Si je le renverse, je vais être contraint à l'arrêt ou au délit de fuite. Compte tenu de la circulation, un témoin notera mon numéro et préviendra la police. Si je l'écrase, j'ai le temps de neutraliser efficacement Désirée avant de descendre. Un constat d'accident ne doit pas autoriser la police à visiter l'intérieur des véhicules. Surtout qu'ici chacun de ceux qui nous suivent aura vu l'imprudence mortelle de cet imbécile. Il freine violemment.*

La gomme des pneus fume, encrassant l'asphalte avec un sifflement perçant.

Aurélie est propulsée contre le dos des sièges. Ses meurtrissures lui arrachent un cri que le bâillon convertit en grognement sauvage.

Surpris par le brusque retrait de l'adversaire, Abdelaziz l'a devancé d'une dizaine de mètres.

Il se retourne, épouvanté. Il me fonce dessus ! *Il va m'écrabouiller comme une merde !*

En pénétrant dans la maison Letilleuh, Katy Frontenac a immédiatement ressenti une sensation de malaise. Pourtant Mathilde s'est montrée la plus souriante possible, accueillant sa visiteuse sous la véranda où elle l'a fait asseoir, avec une courtoisie toute imprégnée des mondanités qui, il y a fort longtemps, animèrent le lieu.

Par les confidences reçues l'après-midi à la pharmacie, à la boulangerie, à la poissonnerie, la capitaine savait Mathilde Radobey invalide et équipée d'un fauteuil complexe, mais la découverte du réel l'a néanmoins stupéfiée. *On a l'impression de basculer dans un roman d'Herbert George Wells !*

— Pour quelle raison voulez-vous voir Henri ?

— Il n'est pas impossible qu'il ait été témoin de l'enlèvement d'une fillette.

— *Elle ment avec grâce.* Si tel était le cas, il m'en aurait parlé.

— Il est concevable qu'il n'ait pas voulu vous alarmer.

— Ça, ce serait bien dans sa façon d'agir, car Henri est un garçon très bienveillant.

— J'ai hâte de le connaître.

— Il sera ravi de faire votre connaissance.

— *Elle ne pose pas de question sur l'enlèvement. Elle sait !* Où puis-je le trouver ?

— Si vous l'attendez une heure ou deux, il sera de retour.

— Où est-il allé ?

— Il a été appelé pour un dépannage d'urgence.

— Chez qui ?

— Je n'en ai pas la moindre idée.

— Quelle sorte de dépannage ?

— Je l'ignore. Je le confesse à ma grande confusion, ces questions techniques, qui le passionnent, ne m'intéressent guère... Avez-vous dîné, mademoiselle ?

— Non, pas encore.

— Puis-je me permettre de vous offrir un doigt de porto ?

— Vous êtes très aimable, mais je ne bois pas d'alcool.

— Un jus de fruit, alors...

— Merci.

— Ne me dites pas que vous refusez parce que vous êtes en service !

— Non. Uniquement parce que je n'ai pas soif... C'est plaisant, cette musique...

— Mon fils m'a sonorisé la maison. *Calamité !* Je trouve ça très agréable.

— *Elle ment. Cela a plutôt l'air de l'agacer.* Mais pourquoi vient-elle uniquement d'en bas ? Il est en bas !

Mathilde rit.

— Oh ! Vous connaissez le proverbe, c'est toujours le cordonnier le plus mal chaussé ! Henri répare chez les autres, mais il n'a pas trouvé le temps de remettre en état le branchement qui alimentait les étages !

L'occasion à ne pas rater ! Katy se lève avec allégresse.

— Je vais aller vous réparer ça ! Je suis très bricoleuse !

La voilà déjà partie vers le palier.

Il ne faut pas ! Paniquée, Mathilde lance son fauteuil à sa poursuite.

— Non, non ! C'est inutile !

— Ça ne me dérange nullement ! *Elle le protège !*

En entendant la gêneuse descendre les marches au galop, Mathilde se fait un sang d'encre.

— Henri déteste que l'on touche à ses affaires !

— Il est si bienveillant ! Il sera ravi que sa maman ait recouvré une audition parfaite de cette belle musique !

Mon Dieu ! Mon Dieu ! Oh ! Arrête de rabâcher cette expression vide de sens ! Désespérée, Mathilde attend au sommet de l'escalier l'annonce de la catastrophe qui ne va pas manquer d'arriver.

En bas, les talons des escarpins de Katy claquent sur le carrelage du vestibule. *La Farandole de L'Arlésienne* retentit plus fort ; la policière vient d'ouvrir la porte qui donne accès à la cave.

À l'étage, en déployant la plate-forme élévatrice, Mathilde côtoie la démente. *Il faut que je descende et que je l'enferme, qu'elle ne puisse pas ressortir ! Elle ne doit pas nous nuire ! Je l'en empêcherai !*

Abdelaziz n'a eu que le temps de se réfugier sur la bande de terrain qui sépare les deux chaussées. Accélérant énergiquement, Charly a à peine donné le coup de volant dont on peut supposer, sans certitude, qu'il aurait permis d'éviter le choc. *Le fumier ! Il est prêt à me tuer !*

Le C25 s'éloigne maintenant à vive allure vers le pont Saint-Jean quand surviennent Jules, Ryann et Grégory.

Relançant sa machine, Abdelaziz résume la situation.

— Aurélie est dans le fourgon ! Elle a tapé contre la carrosserie !

— Faut appeler les flics ! Il va plus vite que nous et, regarde, il passe sous le pont ! Il va prendre la rocade, nous on peut pas y aller avec nos bécanes !

— Moi, je m'en fous ! J'y vais !

— Tu déconnes, Abdel ! C'est interdit !

Le saint-bernard passe outre, il pousse à fond la manette des gaz.

— Je m'en branle ! Depuis une semaine, ils sont arrivés à rien, tes keufs !

Ses copains flottent entre désappointement et scrupules.

— On peut pas le laisser tomber !

— On va vers les emmerdes !

— C'est notre pote !

Par accord tacite, les trois jeunes gens se lancent sur la piste ouverte loin devant par leur téméraire concitoyen, condisciple et, avant tout, ami.

C'est pas vrai... Qu'est-ce que c'est que ce carnaval ? On croirait débarquer sur Krypton ! Bien qu'elle soit déçue de ne pas y trouver Charles-Henri Radobey, en découvrant Glassland, Katy a tout de suite compris que son intuition l'avait bel et bien conduite dans l'antre du kidnappeur d'Aurélie Maucoudier. Il ne lui a guère fallu plus de deux minutes pour dénicher le bermuda beige à revers, le tee-shirt rose à manches courtes et les joggers multicolores que portait la fillette lors de sa disparition.

Elle a ouvert son portable et a appelé le Groupe de Recherche « Aurélie ». Madeleine Garrigou étant absente, un supplétif railleur de permanence, le capitaine Monceau, en apprenant que Katy n'était pas directement chargée de l'enquête, mais agissait de sa propre initiative, s'est borné à consigner le numéro minéralogique du C25. Il lui a assuré que sa demande d'interception allait suivre le cheminement administratif le plus rapide.

— *Pas possible d'être aussi encroûté !* Prévenez la juge Dambo ! Elle voulait du concret ! J'ai trouvé les vêtements d'Aurélie chez ce quidam ! J'espère que cela lui suffira !

— Vous savez, les fringues de minettes... À cet âge, elles portent toutes les mêmes.

— Dites à la juge que je n'ai pas le moindre doute !

— On lui dira.

— Quand ?

— Ben... demain.

— Mais non ! C'est maintenant qu'il faut agir !

— Vous croyez qu'elle vous attend au palais, à cette heure-ci ?

— Appelez-la chez elle !

— Bien sûr ! Elle m'a refilé son numéro perso ! On était encore en boîte, samedi dernier !

— Soyez sympa. Je suis certaine que vous pouvez faire des miracles.

— Pas celui-là, en tout cas. La seule info qui changerait la donne, ce serait de me dire où est Lili. Vous savez où elle est ?

— Objectivement, non.

— Vous avez la preuve qu'elle est dans ce camion ?

— Non. *Fichue intuition !*

— Bon, alors, y a pas le feu au lac.

— Mais Radobey sait où elle est ! J'ai tout un faisceau de preuves !

— De preuves ou de soupçons ?

— *Empaillé !* Écoutez, je n'ai pas de temps à perdre. Transmettez l'information que je viens de vous donner.

Énervée, elle raccroche. Monceau ! *Je m'en souviendrai de son nom, un monceau de bêtise ! Ces prétentieux machistes n'approuvent que ce qu'ils découvrent eux-mêmes ! Ils abominent voir une femme l'emporter avec une supériorité marquée.* Bien décidée à aller secouer le substitut du procureur d'astreinte cette nuit pour le convaincre de réagir, elle quitte le royaume de plexiglas, traverse le caveau aux crus rares et grimpe quatre à quatre l'escalier.

Arrivée sur le palier, une surprise l'attend : la porte est fermée à clé.

Secouer la poignée avec vigueur ne change rien, il lui est impossible d'ouvrir. *Bon sang de bois ! L'élévateur ! La mère est descendue protéger sa délicieuse progéniture. Elle me rend service ! Séquestrer un flic, ça mérite amplement une descente de police !* Elle rouvre déjà son portable, mais un tressaillement dorsal désagréable l'interrompt. *Si je me fais libérer par les collègues, je vais être la risée de toute la profession. J'imagine la rumeur en train de cavalier : « Un flic capturé par une petite vieille en fauteuil ! » Ils vont me vomir !*

— Madame Radobey !... Je suis certaine que vous m'entendez... *D'ici qu'elle soit allée se barricader dans sa chambre...* Je sais que vous êtes derrière cette porte... *J'ai l'air maligne !* Très inquiète, dévastée par le chagrin.

Bien qu'elle en doute, Katy ne se trompe pas. Hypnotisée par la frayeur glacée que diffuse en elle jusqu'aux os le geste insensé qu'elle vient de commettre, et dépassée par les suites qu'elle pressent, mais n'ose évaluer, Mathilde, les yeux rivés sur la serrure, comme si celle-ci risquait d'exploser, n'est plus qu'un amas de guenilles grelottantes.

Katy a écarté d'entrée toute tentative d'enfoncement de l'obstacle dont l'acier croissillonné lui a paru trop coriace, que ce soit pour ses épaules ou pour ses escarpins Salvatore Ferragamo.

— *Elle ne va tout de même pas m'obliger à démolir sa serrure en tirant dessus ! En plus, si elle est vraiment derrière, je risque la grosse bavure.* Madame Radobey, tous les gens qui vous connaissent disent que vous êtes une dame... Une grande dame... Je sais que, dans le malheur qui vous arrive, vous redoutez de perdre la prune de vos yeux... Ce fils aimant qui vous donne tant de joie... C'est un homme différent des autres... Ce sont ses différences qui vous font l'aimer... *Qu'est-ce qu'on peut être amené à raconter comme âneries !*

Une joue collée contre l'huis, le visage fripé de Mathilde est baigné de larmes.

Il est impératif que je me convainque qu'elle est derrière. Patiente, Katy poursuit le plaidoyer susceptible de conduire à sa délivrance.

— Charles-Henri va avoir besoin de vous, madame Radobey... Mais pour l'aider, il faudra que vous soyez libre... Pour demeurer libre, il convient que vous ne commettiez aucun acte entravant le déroulement de l'enquête... Vous vous en doutez, j'ai un téléphone portable. Je n'ai qu'un appel à donner et d'ici un quart d'heure des policiers viendront me délivrer. *Et se paieront ma tête...* Ils vous menotteront et vous emmèneront... Je tiens à tout prix à vous éviter ce drame. Si vous ouvrez cette porte, que votre amour pour votre fils vous a fait inconsidérément clore, je ne me souviendrai pas de votre malencontreuse initiative. Vous pourrez continuer à le secourir, bien plus commodément que si vous êtes en prison. Charles-Henri aura besoin de vous, madame Radobey.

J'ai parlé à un vide sidéral... Il va falloir que tu acceptes d'être ridicule, ma vieille. Si papa me voyait ! Katy commence à renoncer à l'optimisme quand elle entend la clé tourner dans la serrure.

La porte s'entrebâille. Katy pose la main sur son arme. *Méfiance ! Maman est peut-être aussi dérangée que son rejeton.*

X

À présent, le C25 roule sur l'autoroute A 63. Charly le conduit à sa plus vive allure qui plafonne entre 100 et 105 kilomètres à l'heure.

Il se traîne. Il faudra que je m'en débarrasse, quand cette histoire sera finie. L'arabe de Désirée va faire tout un cirque. Si la police lui accorde quelque crédit, les experts sont capables de trouver des traces. Je dois les faire disparaître. Le mieux sera de le jeter dans la Garonne et de porter plainte pour vol... J'ai déjà pensé ça, ce sera suspect... Si j'y mets le feu, ce sera pareil... Pour l'instant, je dois me concentrer sur ce que j'ai à faire... Les policiers ne le croiront pas, le petit Mohamed, il les a déjà induits en erreur... Il suffira que je passe l'intérieur au Karcher... La méthode Sarkozy. Il rit et se retourne, comme s'il voulait savoir ce que sa passagère pense de sa manifestation de bonne humeur. En quête d'une approbation, il ne parvient à lire que la monstrueuse désespérance d'un visage privé d'yeux et de bouche. Néanmoins, il ne perd nullement sa gaieté et c'est d'une voix rieuse qu'il persiste à tisser la toile d'araignée dont le fil exsude de ses pensées démentes.

— À la fin de la guerre de 1940, les Allemands ont enterré un trésor sur une plage de la côte. J'en ai parlé à ton père. Il y sera avec son bateau. J'ai besoin de moyens techniques lourds. Il va m'aider à le retrouver. On partagera. Ça l'intéresse, les lingots d'or.

C'est quoi, ce délire ? Qu'est-ce qu'il est encore en train de se jouer, ce dingue ? De toute façon, c'est pas la peine que je dise quoi que ce soit, il m'entend pas. Avec une énième ondulation du dos et du bassin, Aurélie essaie de trouver une position atténuant les douleurs provoquées par le métal inapprivoisable sur son corps que toutes ses tentatives vouées à l'échec ont contusionné de la tête aux pieds. Les bras liés dans le dos lui infligent un martyre dont elle a l'impression que ses coudes et ses épaules ne se remettront pas de si tôt.

— Dans un quart d'heure, vingt minutes, on traversera un village d'où les Allemands ont fui, et ils avaient le feu aux fesses, crois-moi. Ils ne tenaient pas à s'encombrer pour rentrer chez eux. C'est que c'est lourd, des lingots d'or. Ils se sont dit qu'ils reviendraient chercher ça plus tard, une fois la guerre finie. Ils ne se doutaient pas que le maréchal Leclerc les attendait au virage. Ils les a tous exterminés, Leclerc. Tous. Un sacré guerrier.

Il parle comme un automate avec sa voix de toon. On dirait qu'il a appris son truc par cœur. Oh, mon Dieu, si t'existes, aide-moi ! Il me prépare

un sale coup, j'en suis sûre... C'est vrai que papa m'a eu plusieurs fois parlé de trésors trouvés en mer... Il a dit aussi que les nazis en avaient planqué à droite et à gauche... Mais comment Bille de clown peut savoir où est caché un trésor nazi ? Pourquoi papa lui ferait confiance après la saloperie qu'il m'a faite ? Et qu'il me fait encore ! Elle martèle violemment le plancher des talons en ordonnant à l'ogre de la libérer de ses liens.

Il se retourne, souriant.

— Tu es pressée d'arriver... Moi aussi. J'apprécie énormément ces heures-là. Nous n'en avons plus pour très longtemps. Ne t'impatiente pas. Tu vas voir comme c'est beau un océan la nuit.

Oh ! Il me tue, ce mec ! Je le hais ! Je le hais ! Je le hais ! Aurélie débande ses muscles ; elle renonce à l'infructueux.

Sur le pérenne air de la *Farandole* chère à Bizet, Katy Frontenac a entrepris de pousser prudemment la porte palière d'acier croisillonné. *Il ne faudrait pas que la vieille dame me joue le sale tour de la supposée maman de Norman Bates dans Psychose. Si je me souviens bien, le flic a fini la nuque brisée en bas de l'escalier où l'a poussé la furie revenue d'entre les morts par la volonté de son délicieux fiston... Comme quoi la culture ciné club a du bon... À moins que je me trompe, peut-être que le flic s'en sort.*

Ses conjectures se sont avérées fantaisistes, car à l'inverse de sa crainte, elle a trouvé dans le vestibule, non pas une folle furieuse, mais, une charmante hôtesse amusée par une soi-disant étourderie dont elle s'est empressée de s'excuser.

— Je perds un peu la tête, par moments. J'ai complètement oublié que vous étiez à la cave. En ne vous entendant plus, j'ai cru que vous aviez quitté la maison. Je suis descendue voir et, comme cette ritournelle finit par me lasser, j'ai refermé la porte sans songer que vous étiez en bas. Je suis remontée à l'étage et c'est en entendant votre voix que je me suis rendu compte de ma méprise. J'en suis affligée et vous prie une nouvelle fois de me pardonner.

— *Fieffée renarde !* Comment ne pardonnerait-on pas la maladresse d'une maman douloureusement affectée par le comportement de son enfant ?

— Parlez-vous de cette musique qu'Henri a oublié d'interrompre ?

— Bien sûr que non. Je parle de l'enlèvement d'Aurélie Maucoudier dont j'ai retrouvé les vêtements dans le studio fantasmagorique aménagé au sous-sol.

S'ils m'enlèvent Henri, je meurs ! Un égarement total fige le visage de Mathilde.

— Que dites-vous là ?... Je ne... Je ne comprends pas.

— *Elle ment sans vergogne.* Par ce que le voisinage m’a appris de votre relation mère-fils, je sais qu’Henri vous est très dévoué...

— Oh ! Il ne peut pas y avoir de meilleur fils au monde. Henri est un excellent garçon. Venez à l’étage, je vais vous montrer des photos.

— Cette musique qui revient sans cesse est une véritable torture mentale, un bon fils ne vous infligerait jamais ça .

— Il ne l’a pas fait exprès ! Ce n’est pas contre moi !

Le cri du cœur qui lève tout doute. Katy a saisi les accoudoirs du fauteuil. Elle se tient penchée au-dessus de la complice tourmentée dont, derrière le cercle des petites lunettes, les yeux bleus, transperçant la peau flétrie et blême, la fixent avec angoisse.

La policière affiche un sourire d’une grande douceur.

— Je n’en doute pas, madame Radobey, ce châtiment ne vous était pas réservé. Il était destiné à punir une fillette qui ne répondait pas aux attentes de son kidnappeur.

— Mais non, vous... *Qu’est-ce que je suis allée dire ?!*

— Je le sais, et vous le savez aussi. Seul le départ précipité d’Henri, pour une raison que j’ignore, lui a fait oublier de mettre fin au supplice. Où est-il allé avec Aurélie ? Les experts qui vont venir... *Si la Grosse Mado veut bien les envoyer demain...* ne mettront pas vingt-quatre heures à prouver qu’Aurélie a été séquestrée ici, à quelques mètres sous vos pieds. Vous avez le choix, madame : m’aider pour faire cesser son tourment ou vous comporter en associée de votre fils et subir les conséquences que votre résolution aura sur l’attitude de la juge d’instruction à votre égard.

— *J’aurais dû nier avec véhémence ! Le fait que je me taise renforce sa certitude. Bien sûr que les experts établiront la présence de cette satanée drôlesse.* Je vous l’ai déjà dit, j’ignore où est Henri en ce moment.

— Est-il parti en emmenant Aurélie ?

— *Elle ne peut pas prouver que je sais.* Je l’ignore. De ma chambre où je passe l’essentiel de mes journées, je ne contrôle pas ses allées et venues.

— Pour être en liaison constante avec vous, Henri a obligatoirement un portable...

— Oui. *J’aurais dû dire non !*

— Appelez-le et demandez-lui où il se trouve.

— *À cette heure-ci, il a dû déposer la gamine au Parc Labiche. Il doit être sur le chemin du retour. Il faudrait sûrement que je lui fasse comprendre qu’il ne revienne pas ici. Il faut que je gagne du temps.* Prêtez-moi votre téléphone.

— Non. Je préfère qu'il voie votre nom sur son écran.

— *Bien évidemment !* Alors, il faut que je remonte, je crois que j'ai laissé le mien sur ma table de chevet.

— *Elle triche.* Non. Il grossit la poche de votre ravissant gilet brodé. Je suppose qu'il est toujours proche de vous, pour qu'Henri soit à portée de voix et d'oreille.

Les yeux bleus se sont couverts de rosée.

— *Je vais perdre Henri !* Je vous dis, par moments, ma tête s'égare un peu. Pourquoi chercher à gagner du temps ? *Le temps ne servira plus à rien. Elle a l'air de me comprendre ; c'est une brave personne. Ou bien, peut-être est-ce seulement l'apparence qu'elle veut donner.*

Les deux femmes dégagent leurs mobiles à la même seconde.

Quand son téléphone sonne, Charly a quitté l'autoroute et pris la direction de *Biscarosse*. Il consulte l'écran. *Elle va me demander où j'en suis de la libération de la petite... Je n'arriverai pas à lui mentir sans qu'elle le sente... Plus tard, je pourrai toujours prétendre que je suis allé chez un client, qu'il n'y avait pas de réseau... Ou même que je suis allé voir l'océan pour me détendre. Elle sait que j'aime l'océan... Oui, mais le fichu téléviseur de Mme Thomas ne rapportera pas la réapparition d'Aurélié ; maman ne sera pas dupe, elle comprendra que je n'ai pas fait ce que je lui ai promis de faire... Non, je n'ai pas promis. Si j'avais promis, je tiendrais ma promesse ; je tiens toujours mes promesses... Je ne suis pas très certain ; j'ai promis ou je n'ai pas promis ?... De toute manière, il est impossible de libérer Aurélié. La libérer, c'est me condamner à des années de prison. Si je suis derrière des barreaux, qui s'occupera de maman ? Elle en mourra. Je lui expliquerai, elle me comprendra. Elle m'aime. On peut tout admettre de qui on aime. J'admets bien d'avoir consacré ma vie à me dévouer à elle. Je l'aime, c'est pour ça. Elle ne me trahira pas. Charles Péguy a eu raison d'écrire qu'aimer, c'est donner raison à l'être aimé qui a tort...*

Décidé à écouter le message enregistré, il jette un nouveau coup d'œil à l'écran, et est étonné de constater que le monologue maternel se prolonge. *Pourquoi parle-t-elle si longtemps ? J'espère qu'elle n'a pas un souci particulier.*

Pour l'heure, ceux qui ont un souci particulier, ce sont Abdelaziz et son trio d'amis.

Après avoir circulé sur la rocade bordelaise sans être inquiétés, alors que leurs engins y sont interdits de séjour, mis en confiance par ce succès, ils ont carrément pris l'autoroute dans la nuit noire, avec des feux déficients, sous les exhortations d'un Abdelaziz persuadé que l'ennemi l'avait empruntée et qu'ils allaient bientôt le tenir à merci.

Tout s'était bien passé sur une petite trentaine de kilomètres, si l'on exclut les cinq automobilistes leur ayant fait signe en les dépassant qu'ils étaient totalement détraqués de rouler à fond de train, et si peu visibles, sur cet espace prohibé.

Il est probable que l'un d'entre eux avait téléphoné aux services de sécurité, car, à hauteur du carrefour du Centre d'études nucléaires, quatre motards du peloton autoroutier de la gendarmerie basé à Mios ont intercepté les contrevenants et les ont conduits dans leurs locaux, route des Douils, où ils ont été pris en charge par un quinquagénaire galonné ventru au sourcil ombrageux, mais néanmoins débonnaire, l'adjudant-chef Landreau.

Impétueux, volubile, Abdelaziz, approuvé de-ci de-là par ses amis, a exposé les causes de leur infraction. Le militaire les a écoutés avec la mine de celui qui dans sa carrière a entendu des milliers, voire des dizaines de milliers, de justifications plus ou moins crédibles.

Quand la déclaration est conclue par l'essoufflement du déclarant à bout d'arguments, le sous-officier rit franchement.

— Tu vois, petit, tu manques pas d'air ! Celle-là, c'est la première fois qu'on me la fait !

— Je vous jure, m'sieur ! On poursuivait le type qui a enlevé Aurélie Maucoudier ! Elle était dans le camion ! Elle a cogné pour me le dire !

— Comment il s'appelle, ton kidnappeur ?

Abdelaziz jette un regard désespéré à Jules.

— J'ai pas regardé sur le visio de la mamy. T'y as pensé, toi ?

— Ben, non. Tout s'est passé tellement vite.

— C'est vrai, tout est allé très vite, m'sieur.

— Ça, je suis au courant. C'est justement pour cette raison que vous êtes là. Quel est le numéro de ce fourgon ?

— Oh, non ! Ch'uis trop nul ! Dans la bagarre, j'ai oublié de noter.

Le pandore soupire.

— T'avoueras que votre histoire est dure à avaler...

— L'atelier où il travaille s'appelle CHR réparations, un truc comme ça, c'est rue Sainte-Agathe.

Ils ont l'air sincères, ces mômes. L'adjudant-chef pianote le clavier de l'ordinateur placé à sa gauche.

Toute la troupe est rivée à son geste, visages illuminés par l'espoir qui renaît.

Après huit ou dix secondes, les lèvres du gendarme ébauchent une

espèce de bec de canard.

— Chr rebobinage réparations créations... C'est ça ?

— C'est ça !

Le chorus a été saisissant. *Ils n'oseraient pas mentir avec un pareil culot.* L'œil en coin, essayant de débusquer de la duplicité sur les traits où il ne lit qu'espérance, candeur et anxiété, le fonctionnaire décroche son téléphone.

Le C25 s'est arrêté à la sortie du village, à l'orée de la forêt de pins secouée par un vent fort.

Au cours d'une réflexion mûrie durant le voyage, Charly a choisi de ne pas écouter le long message enregistré par Mathilde qui a appelé trois fois pour parfaire son discours. Il n'a pas voulu que la plainte de sa mère — car il est convaincu qu'il ne peut s'agir que d'une plainte — le trouble et vienne écorner sa détermination. Il en a remis l'audition à plus tard, quand tout serait réglé.

— Ça y est, nous sommes presque arrivés. Encore un petit peu de marche et nous serons à pied d'œuvre.

Il allume le plafonnier.

Le cœur d'Aurélie se met à battre plus fort quand elle entend son bourreau quitter le volant et approcher d'un pas lourd qui résonne sur le métal dont elle subit la torture depuis un temps qui lui a semblé infini. *C'est quoi, ce boucan ? Qu'est-ce qu'il fabrique ?*

Les bruits inintelligibles qu'elle entend sont ceux d'un homme en train de changer de vêtements, l'ogre revêt la tenue de baroudeur que nous lui avons vue quand il entraînait Kévin vers la mort. D'ici peu, il chaussera ses brodequins de sécurité.

Après cinq minutes de ce raffut — qui lui donnerait envie de rire, si sa situation n'était pas aussi terrorisante — Aurélie s'horrifie de sentir deux mains grossières agripper brusquement sa tête par derrière. IL VA M'ÉTRANGLER !!! Elle se débat farouchement, mais une force incoercible l'immobilise et elle comprend que le tortionnaire ceinture son cou de griffes glacées. C'EST QUOI, CETTE SALOPERIE ?!!!

En ajustant l'acier cruel du collier de force pour chiens féroces, Charly se fait suave.

— Tout doux, tout doux, ma belle... Avec cette précaution, mon Élué n'aura pas la tentation de me faire courir pour la rattraper. Si tu es docile, cela ne te fera aucun mal.

En se décollant par saccades, le ruban adhésif arrache à la martyre de brèves plaintes aiguës étouffées par le bâillon. Vue recouvrée, ses yeux

s'emplissent d'exécration : à une trentaine de centimètres, la face de lune la dévisage avec un sourire patelin. *Il attend pas que je le remercie, cette ordure !*

— Je me pose une question... Est-ce que je t'ôte ta muselière ?

Il me prend pour un clebs ! Avec l'énergie du désespoir, le regard suppliant, Aurélie secoue la tête en grognant un vif encouragement à passer à l'acte. Les serres du collier la rappellent à l'ordre. *Ça fait un mal de chien !*

— Oui. Je comprends bien, c'est ce que tu souhaites. Mais une fois ta langue libérée, est-ce qu'elle ne va pas me casser les oreilles.

Aurélie fait non, avec circonspection.

— Tu me donnes ta parole ?

Aurélie fait oui ; juste un plissement du contour des yeux.

— Bon, allez, je vais t'accorder ma confiance. Nous avons toujours entretenu des rapports de confiance, n'est-ce pas ? Mais, je t'avertis, si tu te mets à piailler, je le repose aussitôt... et très fermement.

La colle industrielle arrache un bout de peau à la lèvre supérieure où surgit une perle de sang. Aurélie serre les dents pour ne pas crier. *Si je crie, il me le refout sur la bouche, son putain de bâillon !*

— C'est bien. Tu es une grande demoiselle.

Il dénoue la chaussette liant les poignets, retire un poignard type commando de son battle-dress et, en un coup bien ajusté, il tranche le ruban ligaturant les chevilles.

— Te voilà prête à faire des kilomètres. Je prends mes affaires et on y va.

— Vous avez dit qu'y avait juste un petit peu de marche.

Charly enfle les bretelles de son sac à dos bricolé, rendu difforme par l'excroissance des pelles à sable — une gibbosité qui fait basculer le monstrueux dans le grotesque. Il esquisse un mince sourire.

— Reformule, Désirée. N'omets pas la civilité.

— Fais chier ! Vous avez dit qu'il ne restait qu'un peu de marche, Maître...

— Tu es prévenue. Si tu récrimines, je scotche.

— Je dirai plus rien.

— Reformule.

— Je ne dirai plus rien.

— Sage décision.

Il prend la lampe torche suspendue à un crochet, éteint l'ampoule du plafond, quitte le fourgon, aide Aurélie à en descendre, ferme les portes et, laisse aux mailles d'acier bien en main, ouvre le chemin.

L'astre de la nuit, pollué de nuages lourds, marchande ses rayons.

— L'océan est par là.

Cette blague ! Je m'en serais pas doutée ! Avec le boucan qu'il fait, difficile de le croire de l'autre côté ! Je déteste le noir ! Ça me fout la trouille ! Si je lui dis, il va me remettre sa muselière, comme il dit, ce salaud... La lèvre me brûle. J'aime pas le goût du sang. Lui, il doit adorer ça. Tête basse, Aurélie scrute le sol pour éviter de trébucher sur les racines qui soulèvent la terre au gré des improvisations de la nature. Les méninges de ce mec doivent être aussi tordues que ces saletés !

L'ogre et sa proie pénètrent dans la forêt ténébreuse.

Pendant que, depuis le vestibule de la maison Letilleuh, devenu le QG des deux femmes, Mathilde laissait sur la messagerie honnie d'Henri son long message larmoyant — où elle évoquait sa solitude de la soirée et le tourment infligé par la *Farandole* —, Katy demandait à ses collègues expérimentés de localiser la zone où circulait le téléphone portable de Charles-Henri Radobey.

La réponse arrivait un quart d'heure plus tard. Entre-temps, Katy était allée fermer la porte isolante de Glassland et celle du caveau aux grands crus. Ainsi, les rois mages et le mouvement perpétuel de leur rengaine ont été métamorphosés en mauvais souvenir.

Lorsqu'elle a appris que son enfant chéri s'éloignait vers les plages de la côte atlantique, la mère protectrice a paru stupéfiée.

— *Ce n'est pas du tout la direction du Parc Labiche ! Êtes-vous certaine de cette information ?* Je suppose que, comme toutes les techniques, la vôtre n'est pas fiable à cent pour cent.

— La seule variable possible tient à la personne du porteur.

— C'est vrai, on peut très bien lui avoir volé son portable. Cela ne m'étonnerait pas outre mesure, car, d'ordinaire, Henri me répond. Il ne me laisse jamais parler à sa messagerie.

Katy étudie la vieille dame d'un doux regard. *Pourquoi ne dit-elle pas que le client de son fils peut se trouver sur la zone en question ? Si je pars du principe qu'elle sait qu'il a extrait la petite de la cave, ce soir dans la précipitation, et qu'elle a semblé très surprise de le savoir sur la route des plages, c'est qu'il lui a dit emmener la gosse ailleurs... Je l'imagine mal en tueuse d'enfant...* Mathilde répond à son attention par un sourire affable.

— Il est aussi très possible que, sa rude journée terminée, mon cher Henri ait eu envie de se détendre en allant se promener au bord de l'océan ; il

adore faire cela. *La gamine rendue à ses parents, il a dû vouloir décompresser.*

— Ceci expliquerait-il qu'il vous abandonne à sa messagerie ?

— Non. Bien sûr que non ! *Je suis sotte !*

— Si l'idée d'une balade lui était venue, il vous aurait avisée. Un bon fils ne ferait pas autrement. Il ne laisserait pas sa maman connaître la morsure de l'inquiétude.

— Mais... Je ne suis nullement inquiète.

Elles se sourient, presque avec tendresse.

— *Bon sang de bois ! C'est lumineux ! Il lui a dit ramener Aurélie chez elle !* Henri vous a affirmé qu'il reconduisait Aurélie au Parc Labiche, n'est-ce pas ?

Mathilde viendrait de recevoir une gifle, elle ne serait pas plus ébahie. *Si je croyais à ces sornettes, je dirais que cette fille a le don de double vue !* Elle met une bonne dizaine de secondes à répliquer. Un laps de temps qui ne laisse aucun doute sur le caractère mensonger de son propos.

— Vous persistez dans l'erreur la plus totale, mademoiselle !

— Votre voix sonne faux, madame.

— Uniquement parce que je suis abasourdie.

Katy a ouvert son portable. Elle compose un numéro.

— Il se peut qu'Henri ait tenu parole. J'appelle Mme Maucoudier.

— Mais, si Lili l'a rejointe, ce que j'espère de tout cœur, Henri n'y sera pour rien, croyez-moi. N'allez pas vous imaginer le contraire.

— Allô ! Bonsoir, madame Maucoudier. Katy Frontenac. Je viens vous faire part des progrès de mon enquête. J'ai retrouvé un lieu où a séjourné Aurélie... Dans Bordeaux, rue Sainte-Agathe.

Tandis que Katy écoute Mireille multiplier les questions, Mathilde, butée, marquant ouvertement sa désapprobation, manœuvre son véhicule avec l'intention de regagner l'étage en guise de représailles.

— Je reprendrai contact pour vous donner de plus amples renseignements. J'ai bon espoir de conclure rapidement, un témoin capital peut m'y aider... Je m'y évertue, madame... De votre côté, avez-vous appris quoi que ce soit de nouveau ?...

L'interrogation de la policière a suspendu la gesticulation du témoin évoqué qui allait disposer son fauteuil sur la plate-forme élévatrice.

— Strictement rien ? Cela ne m'étonne guère... Ne perdez pas espoir, madame Maucoudier... Je vous rappelle bientôt pour vous donner des

nouvelles dont j'escompte que mon témoin va faire en sorte qu'elles soient excellentes. Bonne nuit.

Elle referme le portable.

Henri m'a menti ! Henri m'a menti ! Henri m'a menti ! Il n'a pas tenu parole ! Il n'a pas ramené la petite ! Que fiche-t-il avec elle sur la route des plages ? Et à cette heure-ci ! Il doit y faire noir comme chez le loup ! Le menton affaissé, Mathilde, pétrifiée, paraît avoir cent ans.

Katy l'observe du coin de l'œil. Brainstorming ! Être ou ne pas être une complice ? Le module qu'elle tient encore en main émet les notes guillerettes de La marche turque. Elle le rouvre, le porte à l'oreille et a la surprise d'entendre une vieille connaissance s'égosiller.

— Bonsoir, m'dam ! C'est Abdelaziz ! Abdelaziz du Grand-Mât ! Vous avez dit que si j'ai besoin, je peux compter sur vous !

— Je confirme. Tu peux compter. Qu'est-ce qui t'arrive, Abdelaziz ?

Mathilde vrille un regard vindicatif sur la persécutrice rieuse. *Elle ne pourra jamais prouver que je sais quoi que ce soit ! Ne rien dire ! Nier ! Nier ! Henri est trop astucieux, il ne se fera pas prendre !*

XI

Au sein de la forêt odorant la résine, ballottée par le vent, où il avance avec aisance, en faisant précéder le pas véloce de ses jambes courtes du faisceau jaunâtre de sa torche, Charly tire sans ménagement sur la laisse dont le collier barbare arrache des cris à sa proie qui, pour ne pas transgresser la règle de silence imposée par le maître, s'enfonce le poing dans la bouche.

Si papa est sur la plage, je vais lui demander de tuer ce salaud ! Il faudra qu'il me dise comment il a pu accepter de travailler avec lui ! Même pour un trésor, on peut pas devenir le pote d'une ordure pareille ! Il est dingue grave !

— Allons, allons, ne traîne pas, Désirée.

— Je suis fatiguée. J'en peux plus.

— Reformule. Civilité.

Il donne un coup sec sur la chaîne de mailles.

Auréli ne peut retenir un cri.

Il soupire. L'unisson aigrelet de sa voix affectueuse ajoute à l'abjection de ses agissements.

— Oh ! et pas de jérémiades, hein ! Sinon, tu connais le remède...

Une traction brusque illustre la menace.

La douleur fait ouvrir une bouche immense à Auréli qui parvient à juguler sa plainte poignante. *Salau ! Salau ! Salau !* Des sanglots muets ravinent de coulées noirâtres sa face souillée par la poussière tombée des fougères géantes qui la soufflètent chaque fois que le guide ouvrant la voie les laisse se rabattre derrière lui sans la moindre précaution.

— J'attends.

— Quoi euh ?...

— Tiens ! Revoilà la vendeuse d'œufs !

Incongru, le rire entrecoupé de petits hoquets de Charly tintinnabule.

— Tu disais que tu n'en pouvais plus. Reformule. Civilité.

— Tout va bien, tout va bien. *Connard !*

— Civilité.

— ... Maître. *Va te faire mettre ! Tu peux te le mettre !*

Les pins se raréfient. L'attelage arrive à la lande de bruyères.

L'océan a cessé d'être une rumeur, il est devenu une réalité voisine écumant sous le vent persistant.

Une réalité qui suscite une cruelle déconvenue et un souci.

— Le remorqueur de papa n'est pas là !

— *Flûte, le coefficient de marée est dérisoire, cela va compliquer les choses.* Il a dû prendre du retard. Le *Popeye 33* n'est pas l'*Eurostar*. Nous allons commencer les recherches sans lui.

Charly éteint la lampe, à laquelle la clarté lunaire alternative se substitue tant bien que mal, et la pend à son large ceinturon.

— L'estrane est exigu aujourd'hui. Il y a des fois où il est splendide. Je te souhaite de voir ça un jour.

— *Je pige rien à ce qu'il dit !* Ce que je veux voir, c'est mon père !

Ils se sont immobilisés à l'amorce de la plage.

L'enfant fixe sur le psychopathe un regard intraitable.

— Je me fiche de votre trésor ! Papa s'en fichera aussi ! Appelez-le avec votre portable ! Je veux l'entendre dire qu'il est d'accord avec vous !

TU L'AS DANS LE CUL, CHARLY ! ELLE VA DEVENIR INGÉRABLE ! T'ES LA REINE DES ANDOUILLES ! Charly grimace en se maltraitant l'oreille gauche. FALLAIT TE RENSEIGNER SUR LES HORAIRES DES MARÉES, DUCON ! T'AURAI JAMAIS DÛ CÉDER AUX INJONCTIONS DE TA CHAROGNE DE MÈRE ! POURQUOI T'AS OBÉI À UN VIEUX PAQUET DE VIANDE POURRIE EN FAUTEUIL ROULANT ? *Ne parle pas comme ça de maman !* SINON QUOI ? TU VAS ME FAIRE LA PEAU ?... AH ! AH ! AH ! T'ES VRAIMENT UN FOUTU CRÉTIN !

Aurélie est stupéfaite de voir son bourreau grimaçant, le regard figé et vague, seul au monde.

— *Il a la trouille de papa ! Il ose plus dire un mot !* C'est simple, ce que je vous demande, Maître. Passez-moi papa, et je ferai ce qu'il me dira. Sans ça, je ne bouge plus.

Elle a parlé sans s'énervier, presque avec douceur, de la manière dont elle aurait parlé à un grand malade.

Il la regarde, étonné, comme s'il la découvrait. TUE-LA DE SUITE ! À QUOI ÇA SERT DE TRAÎNER ? DE TOUTE FAÇON, VOUS POURREZ PAS CREUSER SA TOMBE EN HAUTE MER, L'ESTRANE EST RÉDUIT À PEAU DE BALLE ? *Je vais insister sur le trésor. Je l'enterrerai dans les ajoncs.* LE PREMIER CLÉBARD VENU LA DÉTERRERA ! *Non, ils craignent de se piquer, ils n'y vont pas.* REGARDE COMME ELLE TE REGARDE ! ELLE TE TIENT TÊTE, BOURRIQUE ! TUE-LA ! MAINTENANT ! ELLE EST INGÉRABLE, JE TE DIS ! VAS-Y ! BOUFFE-

LA !

Aurélie, indécise, passe un doigt sous le collier étrangleur ; le geste amène un peu de fraîcheur à ses multiples plaies brûlantes. *Qu'est-ce qui lui arrive ? On dirait une statue du musée Grévin ! Il a l'air complètement paumé, et avec un sacré mal à la tronche. Peut-être que papa lui avait vraiment donné rendez-vous ici... Je vais essayer d'enlever le collier et puis je cavale à fond la caisse... Comment ça se décroche, ce truc ?* Un de ses ongles se casse sur la solide fermeture mousqueton. *Aïe ! Elle a failli crier. Merde ! Merde ! Merde !*

Charly émerge de son hallucination auditive. Il donne l'impression de reprendre conscience d'une présence à son côté. *Elle essaie de se débarrasser du collier.* Il sourit chichement.

— Aurais-tu l'intention de me fausser compagnie, ma chérie ?

— *Je suis pas ta chérie ! Tas de merde !* Je vous ai dit que je veux parler à papa !

— J'ai laissé mon portable dans le fourgon. Tu as bien vu que je ne l'ai pas écouté durant notre voyage.

— Je risquais pas de voir ! Vous m'avez scotché les yeux !

— Ton père ne va plus tarder. La mer est mauvaise. Regarde, ces rouleaux. C'est le vent qui l'a mis en retard. Il sera très content de voir que nous avons progressé en son absence. Pour trouver le trésor, il nous faut d'abord faire le point. Sur notre gauche, parmi les bruyères, il y a une pierre qui ressemble à un menhir nain. Tu sais, la pierre que transporte Obélix.

— Je suis pas idiot ! Je sais ce que c'est, un menhir ! *On dirait qu'il rabâche une leçon par cœur !*

Comme il l'a fait quelques semaines plus tôt, Charly descend vers le sud. Contrainte par la douleur que lui infligent les griffes de métal, Aurélie suit. Le tueur poursuit sa divagation.

— Elle est sacrée, deux prénoms y sont gravés. Elle sera notre guide. Cherche avec moi.

Ainsi qu'avait agi l'infortuné Kevin, Aurélie trotte à la remorque de son assassin au pas pressé, en veillant bien plus à raccourcir la laisse qu'à dénicher le fameux repère. *Je pourrais lui demander de me détacher, pour chercher plus facilement... Il va voir que je me fous de lui. Il va me massacrer un peu plus... Ce ne sera pas papa qui le tuera, ce sera moi ! Je lui crèverai les yeux ! Je lui arracherai la langue !... Faudra que je l'endorme avant... Je trouverai un moyen... À moins que je l'attache, parce que si je l'endors, il sentira rien. Ça serait mieux qu'il en bave un maximum.*

— Voilà, c'est ici. Autrefois, il y avait des bruyères, mais les ajoncs les

ont dévorées. *J'ai faim.* La pierre est là dedans. Cherche. Mets-toi à quatre pattes. Cherche.

Il me prend vraiment pour un cabot, ce dingue ! Fais ce qu'il te dit, autrement il va piquer sa crise. Aurélie s'accroupit et fouille, avec des précautions qui indisposent.

— Allons, allons, mets un peu plus d'ardeur. Donne-toi du mal.

Un coup des chaînons d'acier sur la nuque ponctue la directive.

Me donner du mal ! Si tu crois que tu m'en donnes pas assez, du mal ! Pourriture ! Serrant les dents, elle s'égratigne aux épines. Ses mains et ses jambes nues se strient de zébrures sanglantes.

Charly a rallumé sa lampe. Il est le premier à apercevoir l'objet de son culte.

— Elle est là ! Regarde !

Tombé à genoux, avec une dévotion manifeste, il caresse les deux prénoms, Marie et Serge, unis en croix grecque aux branches parfaitement symétriques. De loin, dos voûté, dominé par l'espèce d'antenne du sac difforme, on dirait une sorte d'énorme charançon qui fouirait la végétation pour s'en repaître avant d'y loger sa larve.

Elle existe vraiment alors, sa pierre !... C'est peut-être pareil pour son trésor... Assise sur le sable, Aurélie est tourneboulée par la découverte. *Peut-être qu'il dit vrai, pour papa.*

— Qui c'était, Marie et Serge ?

— *Mes petits chéris.* Les deux enfants qui ont assisté à l'enfouissement du trésor quand les Allemands l'ont caché... Allez, relève-toi. À présent, il n'y a plus qu'à marcher droit vers l'ouest et compter un certain nombre de tes pas.

Gestuelle sacralisée, immuable comme le sont ses paroles, il se met debout, éteint la lampe, retire la boussole de son battle-dress, la consulte avec gravité et pointe l'index.

— L'ouest est très exactement par là.

— Je ne comprends pas pourquoi il faut mes pas à moi.

— Serge et Marie avaient ton âge. Ces délicieux enfants ont mesuré avec leurs pattes.

— Combien de pas ?

— C'est mon secret. *Leur questionnement manque d'imagination.*

Le petit couvercle de la boussole se referme avec un claquement.

— Je les compterai. Et je t'interdis d'en faire autant. Sinon, gare à tes côtes.

— *Je compterai dans ma tête ! Y en a comb... Combien y a-t-il de lingots ?... Maître.*

— *Fille vénale ! Suffisamment pour changer ta vie, celle de tes parents et la mienne. Allons-y. Cale tes talons contre la pierre... Allez, fais-le...*

— *Pourquoi j'y crois, sans y croire vraiment ? Il a un pet au casque, c'est clair, mais peut-être qu'il... Comment vous avez... Comment avez-vous connu ce secret ?... Maître.*

— Fais des pas réguliers... J'ai travaillé chez un Allemand exilé à Bordeaux qui m'a confié la chose sur son lit de mort.

— *Un peu comme l'abbé Faria dans le Comte de Monte-Cristo... Pourquoi vous êtes pas... N'êtes-vous pas venu le chercher depuis longtemps ?*

— J'ai appris cela il y a dix jours. Et arrête tes questions, tu vas finir par m'embrouiller dans le décompte des pas.

Aurélien continue à avancer. Sans être persuadée du bien fondé de la manœuvre. *Ça cadre pas ! Comment l'Allemand, il connaissait le nombre des pas de Serge et Marie ?*

Malgré la parfaite inutilité de l'opération, avec leur vigilance de métreurs méticuleux, les gros yeux du maître jouent la comédie d'une comptabilisation minutieuse.

À son extrême ligne de reflux, l'océan est étale. Dans peu de temps, il va remonter à la conquête de la plage.

Étant donné la proximité des rouleaux rugissants dans la nuit, sous le ciel où la pluie menace, la pseudo-localisation ne s'éternise pas. *Ici, ça fera sans doute l'affaire, l'eau recouvrira quand même pas mal la fosse. TU AVAIS DIT QUE TU L'ENTERRERAS DANS LES AJONCS ! Ce serait trop difficile à creuser, à cause des racines. Elle sera bien protégée, là. Je vais creuser plus profond. Fais-moi confiance, papa. TE FAIRE CONFIANCE ? TU RIGOLES ! JE SAIS MÊME PAS DE QUEL TROU TU SORS ! TOI NON PLUS D'AILLEURS ! C'EST POUR ÇA QUE TU CREUSES ? AH ! AH ! AH !*

La main sur l'oreille, Charly s'immobilise, s'efforçant à donner l'illusion de la parfaite maîtrise.

— Stop ! Il est sous tes pieds.

Il se déhanche pour mettre bas son sac à dos d'où il extrait les deux pelles à sable à godet.

Actes liturgiques de l'office, il donne un ustensile du rite à son assistante, plante le deuxième debout dans le sable humide, puis noue la dragonne en cuir de la laisse aux bretelles du sac.

— Si tu as envie de jouer la fille de l'air, tu n'iras ni vite ni loin.

— J'en... Je n'en ai aucune envie, Maître. J'ai hâte de voir le trésor. *Et de te fracasser le crâne à coups de pelle !*

Pense-t-elle ce qu'elle dit ? L'œil suspicieux, il saisit la poignée YD du solide manche en bois et désigne le sol à deux mètres de lui.

— Creuse là. Le trésor t'attend.

Grand prêtre de son cérémonial gothique, il s'investit avec ardeur. Aurélie l'imité pâlement.

— Je croyais que vous aviez besoin des machines du *Popeye*...

— Ce sera pour soulever les malles aux lingots, elles pèseront plus d'une tonne. Allez, creuse !

Ses grosses mains abattent une besogne colossale. Comparé à elle, l'ouvrage d'Aurélie, abîmée dans le doute, est insignifiant. *Pourquoi j'arrive pas à le croire vraiment ? Parce qu'il m'a menée en bateau tout le long de la semaine, c'est clair ! Je vais le laisser s'enfoncer de plus en plus et, dès qu'il est à la bonne hauteur, je lui pète le crâne ! On pourra pas me le reprocher, la victime, c'est moi, merde !*

Charly travaille si durement, telle une bête de somme, qu'Aurélie a à peine les mollets enfoncés dans le sable, lorsque lui l'est jusqu'à mi-cuisse. Il ne s'en froisse pas ; il a déjà vécu cette situation, elle lui est, pour ainsi dire, familière.

Aurélie, tout en travaillant, soupèse les chances de son projet. *Il est pas suffisamment bas. Pour pas rater mon coup, il faut que je n'aie pas à trop soulever la pelle. Sinon, il va me voir et aura le temps de réagir.*

L'œil expert, Charly évalue les cotes de la tombe, encore une action cultuelle. *Je dois creuser plus profond, si je ne veux pas que l'océan ou le service d'entretien des plages la découvre avant des dizaines d'années.*

— Encore un petit effort et nous allons toucher au but. *Et toi, à l'autre monde. Tu connaîtras l'extase d'être portée en moi.* Tu as du jus de navet dans les bras, Désirée ! Donne-toi un peu de mal, que diable !

S'il remarquait l'expression glacée d'Aurélie, peut-être hésiterait-il à ajouter le sarcasme à l'humiliation. *Encore cinq minutes... Tu vas être à la bonne hauteur pour en prendre plein la gueule.* Mais il est trop fasciné par son ouvrage de mort, corps entier couvert d'une sueur que refroidit le vent, il creuse, creuse, creuse...

Aurélie s'interrompt. *Ce que je fais ou rien, c'est pareil. On dirait un hippopotame qui se roule dans un marécage. Faut pas que j'attire son attention.* Elle se remet à déplacer quelques pelletées.

Soudain, c'est comme une illumination. *Là ! Vas-y !*

Enterré jusqu'aux épaules, Charly s'est penché pour repousser une coulée de boue sablonneuse qui a glissé sur sa chaussure gauche.

Aurélie soulève sa pelle et l'abat de toutes ses forces.

En cognant l'occiput, juste au-dessus de la demi-couronne blonde aux boucles chérubines collées par la transpiration, le duralumin produit un bruit de métallophone désaccordé. Toutefois, là où Aurélie s'attend à ce que Bille de clown s'effondre, elle a la surprise de le voir relever sa tête lunaire avec des yeux exorbités gorgés de stupéfaction. *Pourquoi ne m'aime-t-elle pas ?* Déterminée, elle réarme ses bras et s'apprête à frapper de nouveau. Mais la poigne puissante de l'agressé s'empare du manche, le tire à lui et entraîne l'assaillante qui chute dans le trou, étranglée par le collier de force.

Aurélie a la sensation manifeste de perdre connaissance. Je suis en train de mourir ! Elle éprouve une peur intense.

Autorisé à téléphoner par l'adjudant-chef Landreau, superviseur de la conversation, Abdelaziz a confirmé à Katy Frontenac qu'Aurélie était bien dans le fourgon qui roulait vers l'océan.

Dès lors, après avoir sollicité pour les quatre fautifs l'indulgence du militaire auquel elle a exposé ses convictions, Katy s'est jurée de remuer ciel et terre, sans se cacher que cela allait être difficile.

Elle n'avait pas tort. Ce fut pire.

Aussitôt sa relation des événements entendue, l'incurable Monceau, OPJ nocturne du GRA, s'est empressé d'objecter.

— Désolé, capitaine, votre source n'est pas fiable ! Ce même nous a déjà fourré le nez où il n'était pas décent de le mettre ! C'est un mythe !

— Non ! Aurélie lui a donné signe de vie de l'intérieur du fourgon !

— Qu'est-ce qui le prouve ?

— Il confirme l'opinion que je vous ai précédemment évoquée.

— Qu'est-ce que vous avez à vous en prendre à ce foutu plombier des Chartrons ? Qu'est-ce qu'il vous a fait ?

— Il n'est pas plombier. C'est un touche à tout dont la cave est un modèle de psychopathologie.

— Ah ! Parce que vous êtes psychiatre, en plus ! Croyez-moi, votre Abdelaziz, les gendarmes ont qu'à le boucler jusqu'à demain, ça lui fera les pieds ! Je vais pas rameuter les troupes et les envoyer faire la tournée des plages parce qu'Abdelaziz a eu une nouvelle vision !

— L'adjudant-chef Landreau le juge sincère.

— Ah mais, des tas de délirants le sont ! Votre petit beur, il rêve de faire la une des journaux ! Trouvez-vous des témoins plus fiables ! Je ne

sonne pas le rassemblement pour satisfaire les appétits d'un affamé de pub ! Désolé de vous voir tomber dans le panneau.

Et il a raccroché, le ricanement au bord des lèvres.

Sans se décourager, Katy a appelé le cabinet du procureur. Celui-ci dinait en ville, on lui a assuré qu'il ne pouvait être dérangé. Elle s'est trouvée dirigée vers un parquetier de garde qui a refusé de lancer une espèce de Plan Épervier « sur des conjectures aussi fragiles ». Il ne pouvait prendre seul une décision de cette envergure. Après qu'elle ait insisté, il a accepté de chercher à contacter le procureur adjoint. En se gardant bien toutefois d'assurer y parvenir avant le lendemain.

L'heure tourne, et je suis totalement impuissante face à un mastodonte administratif sclérosé, incapable d'une réaction rapide, s'il n'est pas bardé de certitudes... C'est vrai qu'il y a mieux qu'Abdelaziz, comme témoin numéro un !

À la voir se démener sans succès, Mathilde, qui n'a pas bougé de la plate-forme élévatrice, boit du petit lait. *Personne ne veut croire mon Henri coupable. Personne ne croira ces chimères. Il faut que ce soit des chimères et rien d'autre.*

— Comptez-vous occuper mon vestibule encore longtemps, mademoiselle ? Si vous envisagiez de passer la nuit ici, je vous conseillerais plutôt la véranda. Vous y seriez plus à l'aise.

Elle reprend vie, la fieffée renarde. Katy répond à son doux sourire par un homologue du meilleur cru.

— L'enquête de voisinage que j'ai menée avec soin, m'a appris que vous avez adopté Charles-Henri...

— *Incroyable ! De quoi elle se mêle ?* Et alors ? Est-ce cela qui en fait un suspect ?

— Nullement, madame... Je me dis simplement que, si vous aviez pu accoucher vous-même d'une fille qui s'appellerait Aurélie...

— Oh ! Je vous en prie ! Ne jouez pas ce jeu de la fausse émotion, pour me soutirer des aveux ! Je n'ai rien à avouer, car il n'y a rien à avouer. Vous vous leurrez, mademoiselle, mon fils est totalement sans reproche.

— L'expertise de votre cave prouvera le contraire.

— Encore faudra-t-il que vos supérieurs — qui semblent avoir la tête sur les épaules, plus que vous ne l'avez — consentent à l'expertiser.

— *Ce n'est pas gagné d'avance.* Pensez-vous à la mère d'Aurélie ?

— Oui. Très sincèrement, je la plains... Me tourmenter n'ôtera rien à son chagrin... Je vous serais reconnaissante de quitter ma maison. Je suis très

lasse. Je souhaite me reposer.

— *Je n'ai aucun droit de m'imposer. Aucune commission rogatoire ne m'autorise à être ici. Persister est inutile.* Pour vous, il y aura pire que la culpabilité de Charles-Henri, madame Radobey. Il y aura le remords de ne pas avoir sauvé la vie d'Aurélie. *Rien ne dit qu'il va la tuer...* Vous aurez à vivre avec jusqu'à la fin de vos jours.

Katy s'est approchée et fixe Mathilde les yeux dans les yeux.

— *Henri n'est pas un assassin ! Il gardait cette fillette parce qu'il l'aimait ! S'il avait eu l'intention de la tuer, il ne lui aurait pas bâti un nid douillet.* Voilà que maintenant vous faites un assassin de mon fils. Vous êtes odieuse de me dire ça, vous tentez d'abuser de ma faiblesse. Vous êtes belle, mais vous êtes méchante... Henri, lui, est incapable de la moindre méchanceté.

— *Ou elle est aussi folle que son héritier, ou elle est d'un absolu cynisme...* Madame Radobey, il vous suffit de dire « Aurélie est dans le fourgon d'Henri », et je peux déclencher immédiatement l'opération de police qui la sauvera.

Mathilde soutient son regard sans fléchir.

— *Henri n'est pas un criminel. Il est mon bâton de vieillesse.* Je ne peux pas vous dire cela, mademoiselle. Ce serait mentir.

César abaissant le pouce dans un péplum hollywoodien ! Katy se détourne et part vers la lourde porte de chêne.

Après l'avoir ouverte, du seuil, elle fait une dernière fois face à la vieille dame, majesté sévère statufiée sur son extravagante machine.

— Je ne vous souhaite pas une bonne nuit. Car je pense que vos nuits ne seront jamais plus bonnes.

Mathilde cherche une répartie qui ne vient pas ; le cœur n'y est pas.

Katy aussi n'a pas le cœur très gaillard. Sur le trottoir, le froid de la nuit pluvieuse la surprend. *Il ne me reste qu'à obtenir qu'on me guide sur le signal du portable de ce malade et à faire exploser les radars pour débarquer avant qu'il n'ait commis l'irréparable.*

Même en roulant à la vitesse maximum du coupé rouge, Katy ne pourrait pas arriver à temps.

Aurélie a échappé à la strangulation grâce au médiocre poids du sac auquel est attachée la dragonne en cuir de la laisse, il a glissé vers la fosse, soulageant la pression des mailles de métal sur la gorge et les vertèbres cervicales.

Mais, le crâne ensanglanté, Charly a chaviré dans la folie éplorée.

— Pourquoi me détestes-tu ? MASSACRE-LA ! ELLE EST INGÉRABLE ! ACHÈVE-LA ! Je voulais te faire une vie de princesse, Désirée. Pourquoi refuses-tu le royaume de beauté et d'amour que je t'offrais ?

Corps inanimé, tombé de travers, à demi adossé à la paroi meuble, pauvre masse de chairs tassées dans son duffle-coat poisseux, Aurélie n'est pas à même d'entendre un mot de la revendication, gémissement obscène mouillé de pleurs avortés.

— Pourquoi m'as-tu rejeté ? ELLE S'EST FOUTUE DE TOI ! ELLE A ESSAYÉ DE TE TUER ! TUE-LA ! DÉFONCES-LA ! Dès ma naissance, j'ai été rejeté comme un déchet, un rebut, une excroissance exécration de la chair maternelle... Pourquoi ? Suis-je si différent du reste des mortels ? TU PERDS TON TEMPS À CHERCHER DES RÉPONSES QUE TU ES INCAPABLE DE TROUVER, PAUVRE CON ! ELLE EST UN DANGER POUR TA VIE, BOURRIQUE ! Arrête de me traiter de bourrique !

En colère, Charly s'est dressé au-dessus de la dépouille effondrée et secoue la tête, comme un bovin qui veut chasser le taon harceleur.

Peut-être Aurélie aurait-elle la vie sauve, si elle ne réouvrait pas les yeux, juste à cet instant, sur cette vision d'une faillite humaine.

— Qu'est-ce que tu as à me regarder ? Qu'est-ce que tu as à me regarder ? Baisse les yeux ! Baisse les yeux !!! TUE-LA, BORDEL ! TUE-LA ! EFFACE CET ÉCHEC !

Émergeant péniblement de sa syncope, Aurélie l'entend vaguement. *Je fous quoi, moi, là ? Je suis dans la vase... Qu'est-ce qui lui arrive ?* Elle voit la pelle s'élever, s'approcher à grande vitesse de ses yeux, elle ressent une douleur atroce, lumineuse et brûlante, à hauteur du front ; un voile noir la happe. Sa chute sur le flanc droit entraîne le sac qui, tracté par la laisse, bascule dans la tombe.

Alors, la liturgie de l'enfant sacrifié impose son rituel.

Hébété, le grand prêtre contemple l'offrande démantibulée. Un ricanement fait vibrer tout son être. Ensuite, les questions reviennent, tels les vers d'un psaume de lamentation. *Pourquoi ne voulait-elle pas de mon monde ? Je la préservais de toute la pourriture d'alentour... Pourquoi suis-je ce que je suis ? Pourquoi ne réponds-tu pas à cette question, papa, toi qui passes ton temps à m'insulter ?*

Identique, la communion avec l'indéfini se réitère, messe au canon intransigeant où se perpétue la geste ancienne, immuable.

Exaspération, ressentiment, enflent à nouveau, insensés, véhéments, entre rébellion et jérémiade, sujétion et ultimatum.

— Pourquoi ne me répondez-vous pas, vous tous ?

Tournant sur lui-même dans le sépulcre de sable, enivré de fureur, bras

en croix, Charly interpelle la forêt, la rive, la lune, les étoiles qui se dérobent cette nuit, l'océan qui revient...

— Pourquoi suis-je ce que je suis ?!

Seuls, apathiques, le vent, le flot écumant et un vague roulement de tonnerre éloigné font écho à sa démente.

— Regardez-moi !... Regardez-moi ! Je ne me cache pas !... Je viens de tuer cette enfant ! Mon enfant ! Mon Éluë !... Appelez la police ! Faites quelque chose ! Arrêtez-moi !... Qu'ils m'ouvrent le cœur, les entrailles, la cervelle, pour voir comment ça fonctionne là-dedans ! Sortez-en les monstres qui y logent !

Pontife officiant avec pleine autorité dans sa religion, du poing, il se frappe violemment la poitrine, à coups redoublés. Puis, changeant du tout au tout, il la heurte avec prévenance, les traits apitoyés.

— Ce n'est pas ma faute... Ce n'est pas ma faute... Ce n'est pas ma très grande faute. *Charlataneries ! Inanités !*

Il pouffe, échine courbée, œil terne.

Tandis que, venant de l'est, approche l'insolite grondement d'orage qui se prolonge, Charly demeure dans cette posture une vingtaine de secondes et s'assombrit, méditatif.

Alors sa parole renaît, chagrine.

— Pourquoi as-tu refusé mon monde, Désirée ?... Nous eussions pu y vivre si bien... Je souhaitais tant notre bonheur... *Elle était ingérable. Papa avait raison...*

Il s'agenouille près de la sacrifiée et la contemple.

— Je voulais que tu vives par moi, Désirée... Tu vas vivre en moi... Tu étais ingérable... Je vais donc t'ingérer... Les mots sont étranges, n'est-ce pas ?... Impossible à gérer, mais possible à ingérer... Ta personnalité était ingérable ; ton corps est ingérable... Je vais manger ton cœur, pour que ton cœur batte dans ma poitrine... Je vais manger tes yeux pour qu'ils voient par mes yeux... Je vais manger ta cervelle, tu penseras par mon cerveau... Tu seras à moi pour l'éternité, mon trésor. Le trésor, nous ne venions pas l'exhumer, nous venions l'enfouir... Quand tu vivras en moi, j'ensevelirai tes restes périssables dans la fosse que nous t'avons confectionnée avec amour. Le sable gardera notre secret. Nous en rirons ensemble. L'océan sera la dalle funéraire de ce qui n'est qu'oxygène, carbone, hydrogène, azote, calcium, phosphore... Je le sais tout cela. Je voulais être sûr. Je l'ai vérifié dans les livres, des montagnes de livres... L'ordure humaine n'est rien, tu vois, rien, du vent... Toi, tu seras. Tu seras en moi... Pour l'éternité.

Une tornade fait irruption dans un vrombissement qui brutalise les

tympan. Pourtant, paisible, Charly ouvre le sac et en retire la trousse de cuir à trois volets contenant les redoutables instruments à trancher, couper, dépecer, désosser qui seront terriblement efficaces entre ses mains.

Il choisit sa préférée, la lame longue et fine à la courbure légère dont l'acier irréprochable luit sous l'effet d'une lumière intense venue du ciel d'où arrive une voix amplifiée.

— Gendarmerie nationale ! Charles-Henri Radobey ! Déposez doucement votre arme... sur la plage... à votre droite... et levez les mains au-dessus de votre tête !

Dans l'hélicoptère à la porte latérale ouverte, le gendarme qui observe Charly à la jumelle voit un homme accédant à la béatitude.

La voix de Dieu ! La voie du Créateur !... Enfin !... Enfin, tout ce cauchemar va finir... Henri exécute docilement l'ordre. *Je vais être libéré... Merci, Aurélie. Merci, mon ange.*

La parole venue du ciel le complimente.

— C'est bien, monsieur Radobey !... Maintenant écartez-vous de la petite fille !... Reculez !... Encore !

Le vent a enflé. Un second appareil est venu rejoindre le premier.

Il entame une manœuvre d'atterrissage qui soulève une tempête de sable.

Là-haut, son semblable ne relâche pas sa surveillance.

— Très bien, monsieur Radobey !... À présent, sortez de la fosse !... Notre section va vous prendre en charge. Tout va bien se passer.

FIN

Table des matières

Couverture

Titre

Chapitre I

Chapitre II

Chapitre III

Chapitre IV

Chapitre V

Chapitre VI

Chapitre VII

Chapitre VIII

Chapitre IX

Chapitre X

Chapitre XI

Pirater ! Moi ? Jamais !

Vous avez sans doute remarqué que nous ne mettons pas de verrous numériques sur nos fichiers. Vous savez les fameux DRM dont tout le monde parle. Nous considérons que dès lors que vous décidez de télécharger un livre dans son format numérique, vous devez être libre de l'annoter, d'imprimer des passages et surtout de pouvoir le transférer d'un terminal de lecture à un autre terminal de lecture, et ce quel que soit sa marque et son environnement technologique.

Ce fichier est le vôtre, il vous appartient tout autant que lorsque vous achetiez un livre papier. À nos yeux, vous n'êtes surtout pas des pirates en puissance mais de précieux lecteurs. Des lecteurs responsables, tout aussi respectueux du travail de l'auteur qui vous permet de passer un agréable moment de lecture numérique que du travail de l'équipe qui a conçu la couverture, qui a révisé et corrigé le texte ou encore qui a participé à la fabrication des fichiers numériques et à sa diffusion. De plus, notre maison d'édition pratique une politique de prix que nous estimons être le juste prix pour des publications 100% numériques.

Grâce à votre achat, nous pouvons ainsi rémunérer les auteurs et toutes les personnes qui, comme vous, ont un métier qui les fait vivre et qui ont à cœur de vous offrir le meilleur d'eux-mêmes pour que votre expérience de lecture numérique soit la plus agréable possible. Aussi, sommes-nous convaincus qu'en contrepartie, et parce que nous respectons vos droits de lecteurs, vous respecterez le droit des auteurs et des professionnels qui ont contribué à la réalisation de l'ouvrage que vous venez de télécharger et qu'il ne vous viendra jamais à l'idée d'utiliser ce fichier autrement que dans un cadre privé.